Existe depuis 1992

la terrasse

Premier média arts vivants
en France

« La culture est une résistance
à la distraction. » Pasolini

283

janvier 2020

La Terrasse vous souhaite
une excellente année 2020 !

Le Banquet de Mathilda May.

© Giovanni Cittadini Cesi

Michel Legrand.

© DR / collection Legrand

théâtre

De l'inquiétude à l'utopie

Des créations éclectiques à découvrir, entre inquiétude et espoir, utopie et poésie : *Galilée, Le reste vous le connaissez par le cinéma, Que du bonheur (avec vos capteurs), Angels in America, Nous l'Europe, banquet des peuples...*

4

jazz

Michel Legrand Forever

La saison musicale de Radio-France rend hommage en trois concerts exceptionnels au compositeur disparu il y a tout juste un an.

55

The Day chorégraphié par Lucinda Childs.

© Nils Schlebusch

danse

The Day

Sur une composition de David Lang en hommage aux victimes du 11 septembre, Lucinda Childs crée *The Day* en compagnie de la violoncelliste Maya Beiser et la danseuse Wendy Whelan.

37

Guillaume Connesson.

© Christophe Peus

classique

Les Bains Macabres

Création mondiale d'un opéra-comique contemporain de Guillaume Connesson, mis en scène par Florent Siaud sur un livret d'Olivier Bleys, avec l'orchestre Les Frivolités Parisiennes.

54

Sylvain Maurice.

© Tazzio Paris

Odyssées en Yvelines, festival de créations pour l'enfance et la jeunesse et vaste périple fédérateur. Voir en cahier central.

José-Manuel Gonçalvès.

© Jean-François Spricigo

Les Singuliers au CENTQUATRE, un temps fort original et pluriel . Pages 20 et 21.

Lisez *La Terrasse* partout sur vos smartphones en responsive design !

la terrasse

la terrasse
4 avenue de Corbéra – 75012 Paris
Tél. 01 53 02 06 60 / **Fax** 01 43 44 07 08
la.terrasse@wanadoo.fr

Déjà plus de 79 000 abonnés
Vous êtes nombreux chaque mois à nous rejoindre sur facebook.

Paru le 8 janvier 2020 / Prochaine parution le 29 janvier 2020
26e saison / **80 000 exemplaires** / Abonnement sur notre site / Sommaire **p. 2**
Directeur de la publication Dan Abitbol
www.journal-laterrasse.fr

CRÉATION
DU 8 AU 26 JANVIER 2020

LE TRAIN ZÉRO

DE
Iouri Bouïda

MISE EN SCÈNE
Aurélia Guillet

AVEC
Miglen Mirtchev

Réservations : 01 48 13 70 00
www.theatregerardphilipe.com
www.fnac.com – www.theatreonline.com

Le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis est subventionné par le ministère de la Culture (Drac Île-de-France), la Ville de Saint-Denis, le Département de la Seine-Saint-Denis.

Télérama TRANSFUGE la terrasse

TGP Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction : Jean Bellorini

Dans les villes – illustration Serge Bloch

théâtre

critiques

12 EN TOURNÉE / L'ARCHIPEL PERPIGNAN / MC2 : GRENOBLE
Laurent Gaudé et Roland Auzet unissent leurs talents pour créer *Nous l'Europe, banquet des peuples*, traversée épique autour du désir d'Europe.

4 T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS
Daniel Jeanneteau propose *Le reste vous le connaissez par le cinéma*, une version contemporaine des Phéniciennes imaginée par Martin Crimp. Remarquable !

6 THÉÂTRE DE L'ATELIER
Mathilda May a conçu pour Pierre Richard *Monsieur X*, un solo sans paroles, burlesque et attachant.

6 THÉÂTRE JEAN-ARP
Lazare Herson-Macarel et la compagnie de la jeunesse aimable créent *Galilée*, un spectacle pétillant et inventif.

© Maxence & Jonas

Galilée.

8 THÉÂTRE DU ROND-POINT
Accompagné par un quatuor de comédiennes de haute volée, Marc Paquien donne corps avec finesse à la partition *Du ciel tombaient les animaux* de Caryl Churchill.

9 THÉÂTRE DE LA VILLE
Emmanuel Demarcy-Mota et Fabrice Melquiot poursuivent leur compagnonnage avec *Alice traverse le miroir* d'après Lewis Caroll. Un superbe livre d'images.

© Jean-Louis Fernandez

Alice traverse le miroir.

10 RÉGION / TANDEM ARRAS-DOUAI / TOURNEE
Avec Nous, dans le désordre Estelle Savasta questionne de manière aiguë le geste radical de désobéissance du jeune Ismaël.

13 THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE
Nicole Genovese propose avec *Hélas*, une pièce en forme de repas déjanté.

14 THÉÂTRE DE LA COLLINE
Una costilla sobre la mesa : Madre, lamento en l'honneur de sa mère défunte par Angelica Liddell. Une expérience théâtrale extrême.

16 LES GÉMEAUX / BONLIEU À ANNECY / TOURNEE
Pascal Rambert propose *Architecture*, fresque familiale débutant à Vienne en 1910.

22 PARC DE LA VILLETTE
On n'est pas là pour sucer des glaces, par le Galapiat Cirque, spectacle de fin d'études de la 31e promotion du CNAC.

23 REPRISE / LES GÉMEAUX
A love suprême, écrit pour Nadia Fabrizio par Xavier Durringer et mis en scène par Dominique Pitoiset, touche au cœur.

entretiens

10 THÉÂTRE DE LA VILLE
Brigitte Jaques-Wajeman explore le chef-d'œuvre de Racine : *Phèdre*.

12 THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE
Avec *Le Train Zéro*, Aurélia Guillet convie le spectateur à la découverte d'un auteur russe contemporain, Iouri Bouïda.

15 ESPACE CIRQUE D'ANTONY – THÉÂTRE FIRMIN GÉMIER
Avec *L'Absolu*, Boris Gibé met l'acrobatie aérienne au service d'une réflexion sur le conditionnement humain.

18 COMÉDIE-FRANÇAISE
Après *Père* d'August Strindberg en 2015, Arnaud Desplechin revient à la Comédie-Française pour mettre en scène *Angels in America* de Tony Kushner.

22 THÉÂTRE DE LA HUCHETTE
Marina Tomé a écrit et interprète *La Lune en plein jour*, mis en scène par Anouche Setbon. Un texte de reconstruction.

32 THÉÂTRE-SÉNART /THÉÂTRE 71
Delphine Salkin met en scène *Splendeur* de Abi Morgan, portrait d'un quatuor féminin au crépuscule d'une dictature.

gros plans

4 THÉÂTRE DU ROND-POINT
Entre failles de l'intime et secousses de l'universel, Frédéric Bélier-Garcia met en scène *Détails* de Lars Norén.

5 THÉÂTRE DE LA VILLE – LES ABBESSES
Après *Retour à Reims*, Thomas Ostermeier adapte et met en scène *Histoire de la violence* du polémique Édouard Louis.

8 ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE
Stéphane Braunschweig met en scène *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov avec des comédiens russes.

17 THÉÂTRE LA REINE BLANCHE
Guy Delamotte et Véro Dahuron reprennent *Broken* autour de destins qui se brisent.

focus

Cahier central
Odyssées en Yvelines, festival de créations pour l'enfance et la jeunesse et vaste périple fédérateur.

20 Les Singuliers au CENTQUATRE, un temps fort original et pluriel.

25 *Dom Juan ou Le Festin de pierre* par les compagnons de l'Union : jubilatoire !

danse

36 MAC DE CRÉTEIL / THÉÂTRE DE LA VILLE
Entre danse et théâtre corporel, Peeping Tom crée des spectacles époustouflants et perturbants. *Kind* est de ceux-là !

© Olympe Tifis

Kind.

36 SURESNES / FESTIVAL
28e édition de Suresnes Cités Danse, concentrée sur quatre week-ends exceptionnels.

37 THÉÂTRE DE LA VILLE / ESPACE PIERRE CARDIN
Rencontre avec Lucinda Childs qui crée *The Day* avec la violoncelliste Maya Beiser et la danseuse étoile Wendy Whelan, sur une composition de David Lang.

38 FILM
Il y eut le *Pina* de Wim Wenders, il y aura le *Cunningham* d'Alla Kovgan, qui plonge dans une œuvre et dans une époque. Lire notre critique.

40 RÉGION / RENNES
Le festival Waterproof du Centre Chorégraphique National de Rennes rassemble autour de la danse.

41 13e ART
Le Sacre du Printemps vu par Israel Galván, Sylvie Courvoisier et Cory Smythe… Une affiche remarquable.

46 RÉGION / THÉÂTRE DE NÎMES
Le Festival Flamenco de Nîmes fête ses 30 ans !

focus danse

43 Danse à L'Onde : trois rendez-vous à ne pas manquer.

classique

47 AUDITORIUM DU LOUVRE
Concert monographique dédié à Pascal Dusapin, associé à l'exposition Pierre Soulages, avec le violoncelliste Anssi Karttunen et le pianiste Nicolas Hodges.

47 MAISON DE LA RADIO
Radio France fête le compositeur estonien Arvo Pärt.

48 FONDATION LOUIS VUITTON
Le jeune pianiste français Sélim Mazari dans des œuvres de Beethoven, Enesco et Prokofiev.

48 MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE
L'ensemble TM+ dirigé par Laurent Cuniot visite l'Orient à travers des œuvres de Scarlatti à nos jours.

50 MUSÉE DE L'ARMÉE
Le Musée de l'Armée met à l'honneur deux œuvres du compositeur autrichien Sigismond Neukomm sous la direction de Bruno Procopio.

50 LA SEINE MUSICALE
Îlot « Symphonies Sacrées » : de Schütz à Liszt, un panorama de la ferveur en musique.

51 CITÉ DE LA MUSIQUE
Case Scaglione dirige Sibelius à la tête de l'Orchestre national d'Île-de-France.

51 THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Soirées chambristes autour de Schubert avec Elisabeth Leonskaja.

52 THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / PIANO
Adam Laloum, grande personnalité de la nouvelle scène pianistique française, joue Schubert.

52 THÉÂTRE DE MEUDON
Jeanne Debost propose une version de chambre du *Vaisseau fantôme* de Wagner, en intégrant la langue des signes.

opéra

52 ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET
Le Palazzetto Bru Zane et la Compagnie Les Brigands proposent *Yes !*, une opérette captivante. C'est un enchantement !

© Michal Slomka

Yes !.

52 THÉÂTRE DU CHÂTELET
Barrie Kosky met en scène l'oratorio *Saül* de Haendel.

54 LA MARGE
Denis Chabroullet et le Théâtre La Mezzanine s'emparent d'*Orphée et Eurydice* de Gluck. Une fête des sens poétique. Critique.

55 THÉÂTRE DE COMPIÈGNE / ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET
Les Bains Macabres : création d'un opéra-comique de Guillaume Connesson, sur un livret d'Olivier Bleys avec l'Orchestre Les Frivolités Parisiennes.

55 OPÉRA DE PARIS
Filière française : *L'Enfant et les sortilèges*, *Les Contes d'Hoffmann* et *Manon* se succèdent à l'affiche de l'Opéra de Paris.

focus musiques

49 Le Sirba Octet, ensemble intime et universel.

53 Les Grandes Voix, des récitals en liberté.

59 Jean-Marie Machado : horizons dégagés et musique illimitée.

jazz

56 RADIO-FRANCE
Michel Legrand : hommage en trois concerts exceptionnels à la Maison de la Radio.

57 STUDIO DE L'ERMITAGE
L'Orient rêvé du violoniste Baiju Bhatt, entre jazz et musique indienne.

56 THÉÂTRE DUNOIS
Dracula, la première création « Jeune Public » de l'ONJ.

56 PARIS
Au Sunside : Jean-Charles Acquaviva, Jesse Davis, Jorge Rossy et Walt Weiskopf à l'affiche.

58 THÉÂTRE DE NÎMES
Les temps forts musicaux du Festival Flamenco de Nîmes.

58 MAISON DE LA RADIO
Double plateau : Cécile Mclorin Salvant en duo et Clovis Nicolas en quartet.

© Mark Fitton

Cécile Mclorin Salvant.

58 JAZZ CAFÉ MONTPARNASSE
Laurent Mignard dédie son nouveau répertoire aux « Duke Ladies » à la tête de son Duke Orchestra.

58 THÉÂTRE DES ABBESSES
Rakesh Chaurasia, flûtiste dans la grande tradition hindoustanie.

60 STUDIO DE L'ERMITAGE
Talents en cascades au Studio de l'Ermitage : Akalé Wubé, Naïssam Jalal et Christophe Panzani.

60 LA SEINE MUSICALE
L'accordéoniste Richard Galliano présente en première mondiale son oratorio *Les Chemins Noirs*.

60 BAL BLOMET
Le baryton et le pianiste : Laurent Naouri & Guillaume de Chassy dans un voyage « Hollywood, Moscou, Paris ».

la terrasse
Tél. 01 53 02 06 60
www.journal-laterrasse.fr
Fax 01 43 44 07 08
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr

Directeur de la publication Dan Abitbol
Rédaction / Ont participé à ce numéro :
Théâtre Éric Demey, Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens, Anaïs Héluin, Manuel Piolat Soleymat, Catherine Robert, Agnès Santi, Isabelle Stibbe
Danse Delphine Baffour, Agnès Izrine, Nathalie Yokel
Rédacteur en chef des rubriques classique et jazz Jean-Luc Caradec
Musique classique et opéra Jean-Guillaume Lebrun, Alain Lompech, Jean Lukas, Isabelle Stibbe.
Jazz-musiques du monde-chanson Jean-Luc Caradec, Vincent Bessières, Jacques Denis, Vanessa Fara.
Secrétariat de rédaction Agnès Santi
Maquette Luc-Marie Bouët
Conception graphique Aurore Chassé
Webmaster Ari Abitbol
Diffusion Nicolas Kapetanovic
Imprimé par Imprimerie Saint Paul, Luxembourg
Publicité et annonces classées au journal

Tirage
Ce numéro est distribué à 80 000 exemplaires.
Déclaration de tirage sous la responsabilité de l'éditeur soumise à vérification de l'OJD. Dernière période contrôlée année 2018, diffusion moyenne 75 000 ex. Chiffres certifiés sur www.ojd.com

Éditeur SAS Eliaz éditions,
4, avenue de Corbéra 75012 Paris
Tél. 01 53 02 06 60 / **Fax** 01 43 44 07 08
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr
La Terrasse est une publication de la société SAS Eliaz éditions.
Président Dan Abitbol – I.S.S.N 1241 - 5715
Toute reproduction d'articles, annonces, publicités, est formellement interdite et engage les contrevenants à des poursuites judiciaires.

ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE
direction Stéphane Braunschweig

© Simon Gosselin

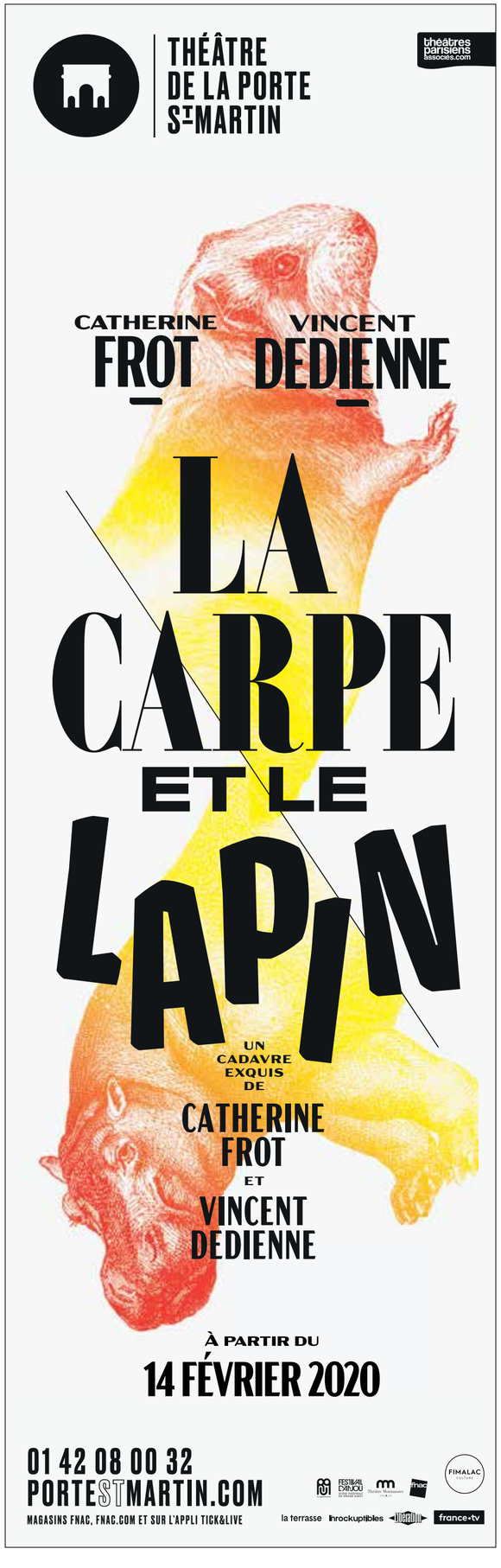
Un conte de Noël
d'**Arnaud Desplechin**
mise en scène **Julie Deliquet**
Collectif In Vitro
avec le Festival d'Automne à Paris
10 janvier – 2 février
Berthier 17e

© Élisabeth Carecchio

Oncle Vania
[Дядя Ваня]
d'**Anton Tchekhov**
mise en scène
Stéphane Braunschweig
en russe, surtitré en fançais
16 – 26 janvier
Odéon 6e

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

Culture · CERCLE DE L'ODÉON · arte · TROISCOULEURS · France Inter · france•tv



critique

Le reste vous le connaissez par le cinéma

T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS / DE **MARTIN CRIMP**, D'APRÈS **EURIPIDE** / MES ET SCÉNOGRAPHIE **DANIEL JEANNETEAU**

En juillet dernier, au Festival d'Avignon, le metteur en scène Daniel Jeanneteau a créé *Le reste vous le connaissez par le cinéma*, une version contemporaine des *Phéniciennes* d'Euripide imaginée par l'auteur britannique Martin Crimp. Un spectacle d'une puissance rare, repris au Théâtre de Gennevilliers.

Œdipe, Jocaste, Créon, Antigone, Etéocle, Polynice… Ils paraissent sortir d'une torpeur obscure et immémorielle. Ces grands personnages viennent ici rejouer, devant les spectateurs contemporains que nous sommes, les luttes de pouvoir, les déchirements, les déchainements de violence à travers lesquels ils ont marqué l'histoire du théâtre et se sont inscrits dans la mémoire collective. Au sein de la mise en scène de *Le reste vous le connaissez par le cinéma* conçue par Daniel Jeanneteau, ces figures mythiques sont extirpées du néant, telles d'augustes marionnettes, par un groupe de lycéennes d'aujourd'hui. Des jeunes filles au charisme déconcertant (Delphine Antenor, Marie-Fleur Behlow, Diane Boucaï, Juliette Carnat, Imane El Herdmi, Chaïma El Mounadi, Clothilde Laporte, Zohra Omri) qui forment le chœur de cette pièce en imposant, à l'intérieur d'une salle de classe délabrée, la dimension éminemment concrète, vivante, spontanée de leur présence théâtrale. Ce sont elles, les Phéniciennes. Elles qui, placées au centre du texte de Martin Crimp, sont à l'origine de la proposition passionnante que révèle cette réécriture de la tragédie d'Euripide.

Effets de contraste et de saisissement

Une proposition qui joue sur les effets de contraste et de saisissement résultant de la rencontre de mondes qui n'ont pas coutume de se côtoyer. Le monde de personnages contemporains pleins d'ironie, de liberté, face au monde solennel de figures antiques. Le monde brut et instinctif d'interprètes amateures face au monde recherché de comédiennes et comédiens de théâtre émérites (Dominique Reymond, Axel Bogousslavsky, Yann Boudaud, Philippe Smith, Solène Arbel, Quentin Bouissou, Jonathan Genet, Elsa Guedj, Stéphanie Béghain…). Tous ces rapprochements créent de véritables moments de grâce, d'exaltation, au cours desquels les lignes de force du mythe se voient réactivées par les élans de notre temps. Traversé par des questionnements sur les rapports de pouvoir, la barbarie, la légitimité politique, le devoir individuel, le poids de l'histoire, le vivre ensemble, le spectacle de Daniel Jeanneteau entrelace savant et populaire, antique et modernité. Il fait ainsi se rejoindre lyrisme et quotidienneté. Une façon magistrale de repenser le théâtre et de réinterroger les désordres du monde.

Manuel Piolat Soleymat

© Mammar Benranou

Le reste vous le connaissez par le cinéma, mis en scène par Daniel Jeanneteau.

T2G – Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national de création contemporaine, 41 av. des Grésillons, 92230 Gennevilliers. Du 9 janvier au 1er février 2020. Le lundi, le jeudi et le vendredi à 20h, le samedi à 18h, le dimanche à 16h. Durée de la représentation : 2h15. Spectacle vu lors de sa création au Festival d'Avignon, le 16 juillet 2019. Tél. 01 41 32 26 26. www.theatre2gennevilliers.com Également du 7 au 15 février 2020 au **Théâtre national de Strasbourg** ; du 10 au 14 mars au **Théâtre du Nord** ; les 20 et 21 mars au **Théâtre de Lorient**.

Détails

THÉÂTRE DU ROND-POINT / DE **LARS NORÉN** / MES **FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA**

Entre failles de l'intime et secousses de l'universel, deux femmes et deux hommes traversent vaille que vaille les années 1990. Mis en scène par Frédéric Bélier-Garcia au Théâtre du Rond-Point, *Détails* éclaire une époque qui prend l'eau de toute part. Une comédie mâtinée de tragique signée Lars Norén.

Détails, mis en scène par Frédéric Bélier-Garcia.

© Christophe Martin

Lars Norén dit de *Détails* qu'il s'agit peut-être de son texte le plus autobiographique. D'un texte qu'il a écrit au présent, à la fin des années 1990. « *C'est une pièce qui s'étend sur dix ans*, explique l'auteur suédois né en 1944 (…), *une pièce qui parle du monde à travers des détails infimes. On sait la présence de guerres dans le Golfe, au Moyen-Orient, en Europe. On parle du sida, des problèmes de l'Afrique. (…) J'ai aimé écrire cette pièce qui s'apparente à l'étrangeté d'une fresque fantastique, même s'il ne s'agit que d'une composition faite de détails réalistes.* » Ainsi, entre Stockholm, New York et Florence, quatre personnages s'aiment, se trahissent, se séparent, avancent, hésitent, se débattent, cherchent désespérément le bonheur… Ils nous parlent de ce que nous sommes en croisant petits événements de l'intime et grandes questions de l'époque dans laquelle ils vivent.

Les détails d'un grand tableau humain

Sous la direction de Frédéric Bélier-Garcia, ce sont les comédiennes et comédiens Laurent Capelluto, Isabelle Carré, Ophélia Kolb et Antonin Meyer-Esquerré qui donnent corps aux trente scènes de cette saga humaine universelle. Des scènes qui composent « *les détails d'une grande photo, d'un grand tableau, trop grand, comme notre vie, pour qu'on l'envisage globalement* », fait remarquer le metteur en scène. Créée au Quai, à Angers, le 17 décembre dernier, reprise en ce début d'année à Paris, au Théâtre du Rond-Point, la comédie tragique de Lars Norén vise à décrire un monde complexe, rapide, fragmenté… Un monde de plus en plus difficile à appréhender qui, entre joies et épreuves, s'apparente à « *un sourire triste : curieux mélange de rire et de douleur* ».

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris, salle Renaud-Barrault. Du 8 janvier au 2 février 2020, à 21h. Représentation supplémentaire le 1er février à 15h30. Relâche les lundis, ainsi que les 12 et 14 janvier. Les dimanches à 15h. Durée de la représentation : 2h. Tél. 01 44 95 98 21. www.theatredurondpoint.fr. Également du 3 au 6 mars 2020 à la Comédie de Reims.

Histoire de la violence

THÉÂTRE DE LA VILLE – LES ABBESSES / D'APRÈS **ÉDOUARD LOUIS** / MES **THOMAS OSTERMEIER**

Après *Retour à Reims* de Didier Eribon, Thomas Ostermeier adapte et met en scène une autre autofiction à forte dimension sociologique : *Histoire de la violence* du très polémique Édouard Louis.

© Arnaud Déclair

History of violence.

En mars dernier, Stanislas Nordey propulsait l'écriture d'Édouard Louis sur les devants de la scène théâtrale avec *Qui a tué mon père*. Un seul en scène écrit pour l'occasion, dont le comédien et metteur en scène incarne le personnage principal : Edouard Louis lui-même, ou du moins un garçon qui lui ressemble étrangement, racontant sa relation avec son père ouvrier. C'est à présent au tour de Thomas Ostermeier de se consacrer à l'écriture du jeune romancier, découverte lors de sa mise en scène de *Retour à Reims* de l'auteur et sociologue Didier Eribon, qui fut le professeur et mentor d'Édouard Louis. Et qui a en commun avec lui une origine sociale similaire. Et un même besoin de fuir les violences homophobes exercées par son entourage, sujet central d'*Histoire de la violence* aujourd'hui adapté par le metteur en scène allemand.

Une nuit d'amour et de haine

Car pour lui, ce roman est « *un panorama inquiétant de la violence structurelle, une attaque de nos sociétés soi-disant égalitaires et humanistes* ». Quatre comédiens (Christoph Gawenda, Laurenz Laufenberg, Renato Schuch et Alina Stiegler) et un musicien portent une histoire dont Édouard Louis est la victime. Fidèles à la structure fragmentaire et à la polyphonie du roman, ils jouent la rencontre entre l'auteur et Reda, un jeune homme kabyle le soir de Noël. En changeant constamment de personnages – seul Édouard Louis n'est incarné que par un seul comédien –, les interprètes du spectacle reconstituent leur nuit d'amour et de récits qui se transforme en cauchemar. En vol, en viol. Créé avec la collaboration d'Édouard Louis, cette *Histoire de la violence* a été conçue dans une forme relativement légère, minimaliste, qui contrairement aux créations précédentes de Thomas Ostermeier pourra voyager facilement. Et s'installer un peu partout, dans des lieux plus modestes que le Théâtre de la Ville.

Anaïs Heluin

Théâtre de la Ville – Les Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Du 30 janvier au 15 février 2020, tous les jours à 20h, sauf le dimanche à 18h. Tél. 01 42 74 22 77. www.theatredelaville-paris.com

FRACTALES | CIE LIBERTIVORE © Loïc Nys

L'ACADÉMIE FRATELLINI

APÉRO CIRQUE 24 → 26 janvier ✪ Petit chapiteau
SÉBASTIEN PERRAULT, APPRENTIS 1RE ANNÉE, ÉTUDIANTS PÔLE SUP'93

PROCESSUS CIRQUE | 3 LIEUX, 5 SPECTACLES
UN PARTENARIAT SACD | L'ACADÉMIE FRATELLINI

FRACTALES | CIE LIBERTIVORE - FANNY SORIANO
30 → 31 janvier ✪ L'Académie Fratellini • Grand chapiteau

L'ENQUÊTE | CIE LONELY CIRCUS + CRASH | CIE ANOMALIE
30 → 31 janvier ✪ L'Académie Fratellini

CHIMAERA | CIRCO AEREO
31 janvier → 1er février ✪ Houdremont, centre culturel La Courneuve

DEAL | CIE ASSOCIATION W
31 janvier → 1er février ✪ Théatre Louis Aragon, Tremblay en France

APÉRO CIRQUE 14 → 16 février ✪ Petit chapiteau
CHLOÉ DÉCHERY, PRÉ-APPRENTIS

PAR LE BOUDU | BONAVENTURE GACON
27 février → 1er mars ✪ Petit chapiteau

APÉRO CIRQUE 27 → 29 mars ✪ Petit chapiteau
CHRISTOPHE HUYSMAN, APPRENTIS 2E ANNÉE

CLOWNFÉRENCE OU NUANCIER CLOWN | LUDOR CITRIK
2 avril ✪ Petit chapiteau

APÉRO CIRQUE 24 → 26 avril ✪ Petit chapiteau
BIÑO SAUITZVY, APPRENTIS 1RE ANNÉE

LES IMPROMPTUS • 12 | FESTIVAL DES ARTS DU CIRQUE
✪ 3CLOWNS → 31 MAI
✪ 100 % KIDS 2 → 5 juin (jeune public-temps scolaire)
✪ DIMANCHE 100 % CIRQUE → 7 juin

RÉSA 01 72 59 40 30 ✪ academie-fratellini.com
ACCÈS → 5' Paris-Nord • 10' Les Halles • RER D Stade de France-Saint-Denis

critique

Monsieur X

THÉÂTRE DE L'ATELIER / ÉCRITURE ET MES **MATHILDA MAY**

Mathilda May a conçu pour Pierre Richard un solo sans paroles, registre dans lequel le comédien excelle. Une pièce burlesque, poétique et attachante où les frontières entre réel, rêve, imagination et science-fiction deviennent aussi poreuses que dans un tableau surréaliste.

Qui est Monsieur X ? Un vieil homme, retraité sans doute et peut-être veuf, qui vit seul dans son appartement. Seul ? Pas tant que cela. Car autour de lui, les objets s'animent – pour le meilleur et pour le pire. Les lampes grésillent, le manteau agite ses manches, le réfrigérateur révèle des contenus différents chaque fois qu'on en ouvre la porte – plateaux de petit déjeuner, roses rouges ou coupes de champagne –, la poubelle hurle son enthousiasme aussi bruyamment qu'une foule en délire à un match de foot, les lettres pleurent et les tableaux prennent vie. Dès lors, du lever au coucher, la vie ordinaire de Monsieur X, interprétée par Pierre Richard, prend un tour pas si banal. Tous ces petits gestes routiniers qu'on réalise sans presque y penser, aérer une pièce, se laver les dents, prendre une douche, se servir une tasse de thé, faire la vaisselle, tourner la clef dans la serrure, se parent d'une dimension épique ou surréaliste. C'est tout le charme de ce spectacle écrit et mis en scène par Mathilda May, qui, dans la lignée de ses précédentes pièces, *Open Space* et *Le Banquet*, révèle – au sens photographique du terme – la magie du quotidien, sa beauté aussi, son vertige parfois. Car il arrive que Monsieur X, dos à la fenêtre, ne se rende même pas compte que le monde autour de lui devient une scène

© Pauline Maillet

Pierre Richard en prise avec son tableau.

de science-fiction, avec des images apocalyptiques d'une ville inondée ou envahie par les soucoupes volantes.

Un univers à la Jacques Tati

Comme dans les cauchemars, les bruits peuvent se révéler amplifiés et insistants, tels les irritantes gouttelettes qui se fracassent dans une bassine en étain ou ce téléphone qui ne cesse de sonner, même quand on décroche le combiné. Les bruits constituent justement, avec les lumières, les projections vidéos et les effets de magie, une part importante de la grammaire développée par Mathilda May dans son univers à la Jacques Tati. Tout comme les frontières deviennent poreuses entre le réel, le rêve et l'imaginaire, la différence entre la musique composée par Ibrahim Maalouf et la symphonie des sons jouée par chaque objet s'estompe, s'homogénéisant en un seul et unique ballet de notes. Bien sûr, ce solo musical et visuel, réglé au cordeau, n'aurait pas la même grâce sans la présence attachante de Pierre Richard, totalement dans son élément dans ce registre. Son corps expressif se prête avec poésie à toutes ces aventures avec les objets : corps qui s'étire lors d'une séance de taï-chi, corps dont les articulations craquent, corps aspiré par une force mystérieuse sous le lit, corps qui danse en peignant le portrait d'une femme dans la forêt (fantasme ou image de sa défunte épouse ?)… Ce corps, malgré son âge, peut encore tout exprimer. Et il est probable que grâce, ou à cause de lui, on ne se brosse plus tout à fait les dents de la même façon !

Isabelle Stibbe

Théâtre de l'Atelier, place Charles-Dullin, 75018 Paris. Du 10 décembre 2019 au 8 mars 2020. Du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 15h. Relâche le lundi. Relâches exceptionnels du 7 au 14 janvier inclus. Tél. 01 46 06 49 24. Durée : 1h10.

critique

Galilée

THÉÂTRE JEAN-ARP / TEXTE ET MES **LAZARE HERSON-MACAREL**

La compagnie de la jeunesse aimable offre une belle version de la vie l'un des plus célèbre aventuriers de la pensée et fait feu de tout bois pour créer un spectacle foisonnant, pétillant et inventif.

© Maxence & Jonas

Lazare Herson-Macarel actualise les aventures de Galilée, héros de la liberté de penser.

La science est riche en figures historiques mythifiées reprises par l'idéologie et cristallisées en icônes adamantines. Parmi celles-là, Galileo Galilei apparaît comme le héros le plus flamboyant : luciférien décrocheur d'étoiles, il incarne la liberté de l'esprit face aux imbéciles en soutane qui le forcèrent à la rétractation au prétexte que ses théories et ses découvertes mettaient en péril la paix sociale. Le 22 juin 1633 demeure une des dates les plus sinistres de l'histoire des sciences puisqu'elle marque la victoire de la foi sur la vérité et le triomphe des impératifs politiques sur les exigences scientifiques. En 1938, Brecht écrit *La Vie de Galilée* et projette sur le physicien les angoisses et les contradictions de sa propre situation face au nazisme. Un an plus tard, il affirme qu'il *« faudrait réécrire entièrement Galilée »*. Fort de cet aveu en forme d'invitation, Lazare Herson-Macarel s'empare de la trame narrative posée par Brecht et explore les avatars modernes de l'éternel débat entre circonvolution et révolution, compromission précautionneuse et joie de penser. Renouvelle-t-il radicalement la lecture du mythe ? Sans doute pas. Mais là n'est pas l'enjeu. L'essentiel est qu'il fait souffler, avec ses complices artistiques, un vent frais et régénérant sur le théâtre.

Un tourbillon de talents

Une tournette, une lunette et un tableau noir : le décor imaginé par Margaux Nessi va à l'essentiel. Tout Galilée est là, entre observation et théorie. Les panneaux mobiles offrent aux personnages l'ardoise sur laquelle glissent la craie et l'éponge de ceux qui produisent des hypothèses pour les soumettre au crible de la critique. *A contrario* des lois que le Saint-Office croit gravées dans la pierre, celles du ciel, quand on les met en formules mathématiques, peuvent être corrigées après enquête. La scénographie du spectacle suggère cette fragilité mouvante du progrès scientifique et offre, grâce au mouvement des panneaux, l'occasion de belles surprises. Ainsi le vieux Galilée, blanchi par l'âge et l'opprobre et recouvert de cette craie qu'il n'a cessé d'utiliser en douce après son procès pour peaufiner les *Discorsi* ; ainsi les intermèdes musicaux, émouvants tableaux où le talent de Jérémie Papin et Simon Drouart fait merveille pour offrir aux *songs*, magnifiquement interprétés par les comédiens, une allure empruntée à celle des cabarets berlinois des années 30. Toujours dans la même veine, Grégoire Letouvet ou Thibault Gomez accompagnent le jeu au piano et Céline Chéenne, Émilien Diard-Detoeuf, Joseph Fourez, David Guez et Morgane Nairaud font merveille dans cette élégante galaxie théâtrale.

Catherine Robert

Théâtre Jean-Arp, 22 rue Paul-Vaillant-Couturier, 92140 Clamart. Le 30 janvier 2020 à 19h30 ; le 31 janvier à 20h30 (navette au départ de Paris devant le Théâtre de la Ville, place du Châtelet, retour assuré), le 1er février à 20h30 et le 2 à 18h. Tél. 01 41 90 17 02. Durée : 1h50. Spectacle vu au Centre culturel Le Figuier blanc, à Argenteuil.

critique

Héritiers

LA COLLINE-THÉÂTRE NATIONAL / TEXTE ET MES **NASSER DJEMAÏ**

Créé à la MC2: Grenoble, *Héritiers* explore l'imbrication complexe entre fantômes du passé et contraintes du présent. Autour d'une histoire d'héritage, réel et illusion combattent…

Avec ce dernier opus, qui clôt la trilogie initiée avec *Invisibles* (2011) et *Vertiges* (2017), visibles aussi en ce mois de janvier et à ne pas manquer, Nasser Djemaï fait un pas de côté, en prenant appui non pas sur le vécu de sa famille venue d'Algérie mais sur celui de familles nées en France. Avec les mêmes enjeux universels : le temps qui passe, la transmission d'une génération à l'autre, la

© Pascale Cholette

Héritiers.

fin programmée du monde ancien, le poids d'une situation qu'on ne parvient pas à maîtriser et qui submerge. Comme Nadir dans *Vertiges*, qui revient en famille et affronte la situation douloureuse d'un père malade, Julie (Sophie Rodrigues) fait face à un héritage. Un héritage très coûteux : une grande maison bourgeoise au bord d'un lac, en pleine campagne, avec des trous qui grandissent. Entre sa mère Betty (Coco Felgeirolles) qui aime tant les lieux, son mari Franck (David Migeot) à qui elle dissimule ses difficultés, sa tante Mireille (Chantal Trichet) qui réclame ce qui lui est dû, son frère Jimmy (Anthony Audoux) qui se rêve comédien en temps réel, la tâche de Julie est ardue.

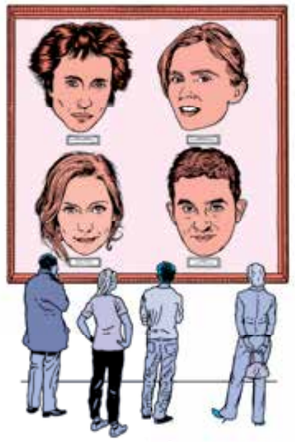
La fin d'un monde

Des cerises qui paraît-il tombent des arbres comme des gouttes de sang, un Gardien affairé et immuable (Peter Bonke), un étrange et invisible Homme du Lac (François Lequesne) : l'écrin réaliste et vieillot se teinte d'étrangeté, d'onirisme fantastique. Réalité et illusion entrent en collision, s'imbriquent, révélant au fil du récit les profondes mutations du monde et les fractures temporelles qui transforment le passé en vieux souvenirs suspendus. La quête de sens qui se déploie par petites touches et par ricochets dans *Vertiges* s'inscrit ici davantage dans un déroulement convenu, malgré l'irruption du surnaturel. Alors que les contraintes se multiplient, que le frigo est vide, le déni du réel l'emporte et fabrique des fictions stériles qui se veulent grandioses. Dans cet entrelacs qui télescope le concret de la vie et les envolées imaginaires, la pièce questionne : comment inventer le futur malgré le fardeau du passé ?

Agnès Santi

La Colline – Théâtre national, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 9 au 22 janvier 2020, du mercredi au samedi à 20h ; le mardi à 19h et le dimanche à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 1h50. Spectacle vu à la MC2: Grenoble en novembre 2019.
Également le 14 février 2020 au **Théâtre Liberté à Toulon** ; du 17 au 21 mars 2020 au **Théâtre de la Croix Rousse à Lyon** ; les 24 et 25 mars 2020 au **Théâtre d'Angoulême, scène nationale.**

Théâtre du Rond-Point



8 JANVIER – 2 FÉVRIER, 21H

DÉTAILS

TEXTE LARS NORÉN
MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

AVEC ISABELLE CARRÉ
OPHÉLIA KOLB, LAURENT CAPELLUTO
ANTONIN MEYER-ESQUERRÉ, ADÈLE BORDE

RÉSERVATIONS
01 44 95 98 21 – THEATREDURONDPOINT.FR

Oncle Vania

ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE / D'**ANTON TCHEKHOV** / MES **STÉPHANE BRAUNSCHWEIG**

Créée au Théâtre des Nations de Moscou, en septembre dernier, la mise en scène d'*Oncle Vania* signée par Stéphane Braunschweig est présentée, en ce mois de janvier, au Théâtre national de l'Odéon. Une création interprétée, dans leur langue maternelle, par des comédiennes et comédiens russes.

La version d'*Oncle Vania* que donne à voir Stéphane Braunschweig en ce début d'année est loin de représenter les premiers pas du metteur en scène au sein de l'œuvre d'Anton Tchekhov. Aux côtés de Molière, de Henrik Ibsen ou de William Shakespeare, l'auteur russe est en effet l'un des dramaturges auxquels l'actuel directeur du Théâtre national de l'Odéon s'est le plus intéressé au cours de sa carrière. Après *La Cerisaie* créée en 1992 au Théâtre de Gennevilliers, *La Mouette* créée en 2001 au Théâtre national de Strasbourg, *Les Trois Sœurs* créées en 2007 dans le même théâtre (qu'il dirigea de 2000 à 2008), Stéphane Braunschweig revient à Tchekhov avec un *Oncle Vania* en langue originale. Ceci, à la faveur d'une invitation du Théâtre des Nations, institution moscovite où ce spectacle a été créé en septembre dernier.

Une humanité en péril

Aujourd'hui, c'est sur la scène de l'Odéon que les dix interprètes russes de cette création (Anatoli Béliy, Elisaveta Boyarskaya, Irina Gordina, Nina Gouliaéva, Dmitri Jouravlev, Nadejda Loumpova, Evguéni Mironov, Yulia Peresild, Ludmila Trochina et Victor Verjbitski) donnent corps aux personnages complexes et passionnants d'*Oncle Vania*. Dans cette œuvre éclairant les vicissitudes existentielles d'une communauté familiale se retrouvant à la campagne, Stéphane Braunschweig voit se dessiner la métaphore d'un monde qui assiste, impuissant, aux manifestations de la catastrophe climatique. Au sein de ce monde, fait remarquer le metteur en scène, « *les frustrations d'une vie quotidienne où l'horizon du bonheur personnel s'éloigne toujours plus* » font écho à « *une frustration plus ample et plus globale* » : la frustration « *de se sentir si petits par rapport au salut d'une humanité en péril* ».

Manuel Piolat Soleymat

Odéon – Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 16 au 26 janvier 2020. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h. Relâche le lundi. Spectacle en russe, surtitré en français. Durée de la représentation : 2h40 avec entracte. Tél. 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu

Oncle Vania, mis en scène par Stéphane Braunschweig avec une troupe russe.

© Elizabeth Carecchio

critique

Du ciel tombaient les animaux

THÉÂTRE DU ROND-POINT / DE **CARYL CHURCHILL** / TRADUCTION **ELISABETH ANGEL-PEREZ** / MES **MARC PAQUIEN**

Accompagné par un quatuor de comédiennes de haute volée, Marc Paquien donne corps avec finesse et précision à la partition étonnante de la dramaturge britannique Caryl Churchill. Entre quotidien trivial et cauchemars hallucinatoires se noue un rapport au réel singulier et incisif.

It's tea time. Quatre dames anglaises, assises dans un jardin, avec à leur pied l'inévitable *mug*. Les trois amies ont invité la voisine, qui passait par là. Toutes ont connu des histoires d'amour, des malheurs, toutes sortes de grands et petits événements. Elles ont un certain âge, cet âge où l'on comprend enfin ce que signifie le dicton qui affirme que la vie passe vite. Ancrée dans le lien des amitiés durables, dans l'évocation de l'ordinaire de l'existence, leur conversation vive et déconcertante progresse par répliques laissées en suspens, par bribes vite attrapées et complétées par l'une ou l'autre en une ramification étrange, elliptique et pourtant incisive. Si la narration laisse dans l'ombre de grandes parts d'inconnu, elle révèle parfois au détour d'une phrase ou lors de tirades un fait majeur – le meurtre d'un mari violent par exemple, qui a valu à l'une d'entre elles quelques années de prison. Quant à la voisine qui a rejoint le trio, sa parole détonne. Prophétique, urgente, elle décrit un monde de folie, de barbarie et de mort, un monde absurde et hallucinant traversé d'humour acerbe, comme le fut en son temps la *Modeste proposition* (1729) de Jonathan Swift destinée à lutter contre la pauvreté. La partition remarquablement construite a séduit Marc Paquien, adepte des écritures contemporaines anglophones, dont on a admiré les mises en scène subtiles et percutantes de Samuel Beckett, de Martin Crimp ou Nick Payne, et qui connaît l'œuvre de Caryl Churchill de longue date.

Jeu parfaitement accordé

Figure majeure de la scène théâtrale anglaise, aujourd'hui âgée de 81 ans, la dramaturge engagée notamment pour la cause des femmes et contre les dérives de notre modernité consumériste, choisit le détournement, l'ironie, entrelaçant veine comique et dénonciation de la catastrophe dans une atmosphère faussement réaliste – malgré le pépiement des oiseaux. Avec un talent sûr, Marc Paquien se défait justement du souci de vraisemblance et de réalisme pour créer une mise en scène à l'écoute de la langue, pour travailler la question de l'adresse au public de manière fine et sensible. Cela, il l'accomplit grâce au jeu parfaitement accordé de ses quatre interprètes, qui permet à travers la forme imposée de l'écriture d'atteindre des moments d'émotion, de vérité. Ainsi, la voisine, Mrs Jarrett, s'avance-t-elle vers le public pour brosser ses tableaux catastrophistes. Avec une sorte de désinvolture, d'entêtement, de distance parfois quasi enfantine, Dominique Valadié parvient à prendre la parole de manière bluffante, dans une sorte d'équilibre instable très ajusté. Les trois amies, chacune dans leur singularité, impressionnent aussi par la qualité précise et profondément vivante de leur interprétation : Danièle Lebrun, Geneviève Mnich et Charlotte Clamens forment un trio alerte, audacieux, qui se faufile entre le quotidien trivial et les cauchemars les plus fous, alors que les temporalités et le rapport au réel se brouillent. Futur apocalyptique ou présent exacerbé ? Plaisir simple d'un jardin cosy ou souvenir troué que ravive le désir d'être ensemble ? Concrète et extravagante, la langue expérimentale de Caryl Churchill est ici magnifiée. Elle fait théâtre, au seuil de l'incertain futur…

Agnès Santi

Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Du 8 janvier au 2 février à 21h, dimanche à 15h30, relâche lundi et le 14 janvier. Tél. 01 44 95 98 21. Durée : 1h. Spectacle vu au Théâtre Montansier à Versailles en novembre 2019.

Danièle Lebrun, Dominique Valadié, Charlotte Clamens, Geneviève Mnich : un très beau quatuor de comédiennes.

© Giovanni Cittadini Cesi

critique

Alice traverse le miroir

THÉÂTRE DE LA VILLE / DE **FABRICE MELQUIOT** D'APRÈS **LEWIS CAROLL** / MES **EMMANUEL DEMARCY-MOTA**

Emmanuel Demarcy-Mota et Fabrice Melquiot poursuivent leur compagnonnage avec l'héroïne de Lewis Caroll. Un superbe livre d'images doublé d'un hommage appuyé à d'autres fillettes de la littérature enfantine comme Dorothy du *Magicien d'Oz* et Zazie de Raymond Queneau.

Que se passe-t-il de l'autre côté du miroir ? Que devient l'espace ? Que devient le temps ? Moins connue qu'*Alice au pays des merveilles*, la suite écrite par Lewis Caroll en 1871 aborde pourtant des questions vertigineuses, anticipant – la fameuse prescience des artistes ! – les conclusions paradoxales auxquelles arriveront bientôt un certain Albert Einstein et quelques autres physiciens grâce à la théorie de la relativité. Dans le monde d'*Alice traverse le miroir*, adapté par Fabrice Melquiot du conte de Lewis Caroll, les repères les plus élémentaires se retrouvent ainsi bouleversés : pour s'éloigner de quelqu'un, il faut s'en rapprocher, pour rester sur place, il faut courir très vite, et on peut même se souvenir du futur ! En introduisant Dorothy, le personnage du *Magicien d'Oz*, petite sœur littéraire d'Alice, le vertige est encore accentué puisque comme dans *La Rose pourpre du Caire* de Woody Allen, l'héroïne de Lewis Caroll plonge littéralement dans le film. Dans ce jeu de chamboule-tout, le langage lui-même est soumis à des distorsions, ce dont rend compte une des scènes les plus drôles du spectacle avec Humpty-Dumpty, le gros œuf de la chansonnette anglaise, ou la présence de Zazie, le personnage inventé par Raymond Queneau.

Alice (Isis Ravel) dans le jardin des fleurs vivantes.

© Jean-Louis Fernandez

Un enchantement pour les yeux

Si les apports modernes ne sont pas toujours convaincants, tel ce troisième avatar d'Alice appelé « *Rose Dupont* », qui pourrait, selon Emmanuel Demarcy-Mota « *être une nouvelle Alice du XXIe siècle* », et si la forme l'emporte un peu sur le fond, cette nouvelle création du directeur du Théâtre de la Ville est un enchantement pour les yeux. Le jardin des fleurs vivantes, l'échiquier géant, la Reine rouge, la Reine blanche, et bien sûr le fameux Lapin blanc, se déploient dans un univers aussi féerique qu'onirique. Les lumières ciselées à la Bob Wilson, les costumes inspirés de Fanny Brouste, les maquillages inventifs de Catherine Nicolas contribuent à la magie du spectacle, sans oublier l'excellente troupe d'acteurs du Théâtre de la Ville, emmenée par la dynamique Isis Ravel dans le rôle-titre. Un livre d'images qui n'a rien de compassé, grâce à la vitalité et l'humour présents jusque dans la bande-son, d'*Over the Rainbow* à *Space Oddity*. Nul doute que ce voyage au pays des rêves séduira les petits comme les grands.

Isabelle Stibbe

Théâtre de la Ville – Espace Cardin, 1 av. Gabriel, 75008 Paris. Du 14 décembre 2019 au 12 janvier 2020. Alice en intégrale, Alice et autres merveilles suivi d'Alice traverse le miroir les samedis 28 décembre 2019 et 11 janvier 202 à 14h30 et 17h & les dimanches 29 décembre et 12 janvier 2020 à 11h et 14h. Tél. 01 42 74 22 77. Durée 1h15. À partir de 8 ans.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

HIVER 2020

HÉRITIERS — 9 – 22 janvier
VERTIGES — 29 janvier – 8 février
Nasser Djemaï

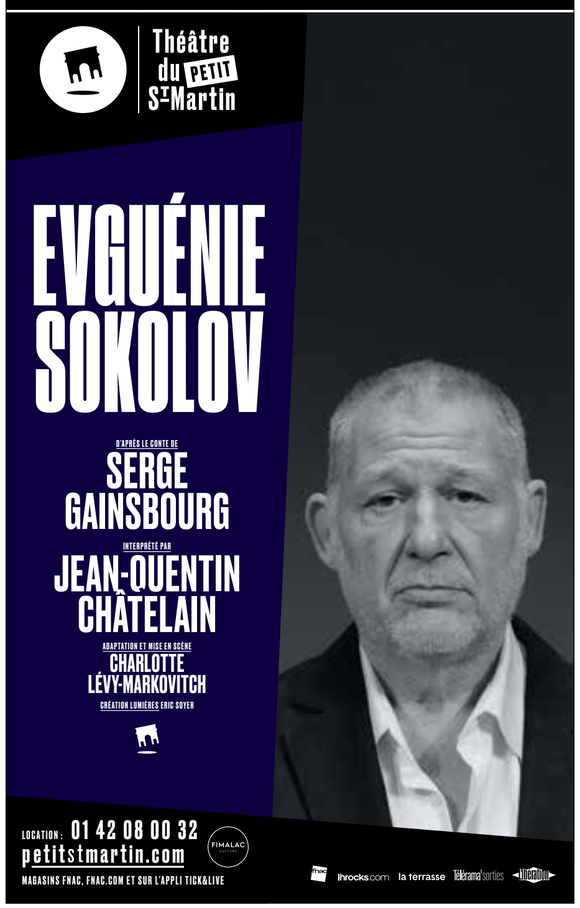
UNA COSTILLA SOBRE LA MESA : MADRE — création
Angélica Liddell
: PADRE
10 janvier – 9 février en alternance

LES INNOCENTS, MÒ ET L'INCONNU AU BORD DE LA ROUTE DÉPARTEMENTALE — création
Peter Handke – Alain Françon — 3 – 29 mars

ANNE-MARIE LA BEAUTÉ — création
Yasmina Reza — 5 mars – 5 avril

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

Le Monde Télérama TRANSFUGE arte TROISCOULEURS inter culture



entretien / Brigitte Jaques-Wajeman

Phèdre

THÉÂTRE DE LA VILLE / DE **JEAN RACINE** / MES **BRIGITTE JAQUES-WAJEMAN**

Considérée comme une spécialiste de Corneille, Brigitte Jaques-Wajeman explore cette fois le chef-d'œuvre de Racine : *Phèdre*.

Après avoir mis en scène une dizaine de pièces de Corneille, vous vous emparez de Racine dont vous aviez déjà monté, en 2004, *Britannicus* au Vieux-Colombier. Est-ce une suite logique pour quelqu'un qui comme vous s'intéresse à la dimension charnelle de la langue ?
Brigitte Jaques-Wajeman : Dans un sens, oui. J'avais l'impression d'être allée au bout d'un chemin avec Corneille, mais l'idée d'abandonner l'alexandrin me faisait de la peine. J'avais également envie de continuer avec Racine dans la mesure où une actrice que j'aime beaucoup et avec qui j'avais déjà travaillé, Raphaèle Bouchard, allait jouer le rôle de Phèdre. Nous en avions très envie toutes les deux.

Qu'est-ce qui vous appelle dans *Phèdre* ?
B. J.-W. : C'est une pièce que j'adorais quand j'étais très jeune. On n'a jamais été aussi loin dans la description de la folie érotique des femmes. Il y a quelque chose d'extraordinairement violent, un emportement du désir qui est hallucinant. L'inverse de Corneille : même si toutes ses héroïnes vont mourir, elles témoignent une résistance, un assentiment à la vie. Tandis que Racine va au plus profond des pulsions les pires, des pulsions où se mêlent l'effroi et la jouissance.

Quand une pièce est aussi célèbre, est-il difficile de s'affranchir de tout ce qu'on a pu voir ou lire sur elle ?

© D.R.
La metteuse en scène monte une pièce de Racine pour la deuxième fois.

« On n'a jamais été aussi loin dans la description de la folie érotique des femmes. »

B. J.-W. : Je n'en ai pas vu tant que cela : celle d'Antoine Vitez dont j'étais l'élève, celle de Patrice Chéreau qui était très tendue. J'avais le sentiment que m'encombrait un peu tout un discours sur Phèdre, par exemple qu'au fond, Hippolite serait séduit par elle, ce que je ne crois pas du tout. J'ai eu besoin de quelques mois pour retrouver un champ de travail qui était le mien.

Être une femme metteuse en scène change-t-il quelque chose à la vision du personnage de Phèdre ?
B. J.-W. : Probablement. Nous avons toutes une sorte d'intimité avec elle. Toutes les femmes que je connais adorent Phèdre, je pense que d'une certaine façon elles rencontrent quelque chose d'elles-mêmes dans ce personnage – ce rapport à la sexualité peut-être. Racine va au-delà de tout. La façon dont il raconte la rencontre entre Phèdre et Hyppolite, par exemple : un seul regard et tout à coup le corps se met dans un état insensé. Phèdre a froid et brûle en même temps : il y a comme la description d'une petite mort. Et ce qui est extraordinaire, c'est que Racine touche à la sexualité, à ce qu'elle a de plus étrange, angoissant, effrayant, bouleversant et jouissif, dans une langue inouïe.

Entretien réalisé par Isabelle Stibbe

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Du 8 au 25 janvier 2020. Durée estimée : 2 heures. Tél. 01 42 74 22 77.

critique

Nous, dans le désordre

RÉGION / **TANDEM ARRAS-DOUAI** / TOURNÉE / ÉCRITURE ET MES **ESTELLE SAVASTA**

A l'instar du scribe Bartleby, le jeune Ismaël choisit la désobéissance passive : il s'allonge et se tait. Un geste radical qui suscite toutes sortes de réactions, et questionne ce qui fonde notre être au monde. Un spectacle porté par le regard aigu d'Estelle Savasta.

Nous, dans le désordre.
© Danica Bjeljac

Drôle d'histoire ! Ce conte contemporain à la fois familial et politique ouvre vers l'inconnu, vers des sentiers obscurs, là où la raison n'est d'aucun secours, où le sens s'est perdu. Dans le sillage de la pièce *Le Préambule des Étourdis* (2013), pour laquelle elle avait travaillé en collaboration avec des écoliers de l'agglomération dieppoise, *Nous, dans le désordre* a été conçu par Estelle Savasta et les siens avec des élèves de seconde, autour du thème initial de la désobéissance. C'est au cours d'une improvisation en classe qu'est née la figure d'Ismaël, personnage central de la pièce, adolescent sans histoires et aimé par sa famille qui un jour décide d'aller s'allonger au bord d'un chemin près de chez lui. « *I would prefer not to* » : un peu à la manière de Bartleby dans le roman d'Herman Melville, son renoncement définitif évoque une résistance passive qui ne peut se résumer par une interprétation hâtive fustigeant tel ou tel aspect de notre modernité. « *Ismaël est le miroir de tous nos désirs de désobéissance. Ismaël est un grain de sable dans un système très bien huilé. Ismaël est un gouffre* » suggère ainsi Estelle Savasta qui, plutôt qu'expliquer, s'attache à faire émerger toutes sortes de questions et à éclairer une multiplicité de manières de réagir au geste radical d'Ismaël.

Une surface de projection qui exacerbe
Il a laissé un mot. « *Je vais bien. Je ne dirai rien de plus. Je ne me relèverai pas.* » Contraints à une effarante plongée dans l'absurde, ses parents Anna et Pierre, son frère Nils, sa sœur Maya, ses amis traversent diverses étapes, et la partition théâtrale révèle les frottements entre les champs intime et social. Peur, incompréhension, bouleversement, tendresse, colère, révolte, mesquinerie… : la machine s'emballe et transforme les relations. La mise en scène fluide et rythmée par de courtes séquences orchestre des relais dans le jeu, ne psychologise pas les rôles pour que le théâtre se fasse révélateur au sens photographique du terme, agisse comme un miroir grossissant, une surface de projection où se jouent des affrontements saillants et où affleurent de fortes contradictions face au « *trou noir* » Ismaël, qui semble sur le point d'engloutir son entourage. Flore Babled, Olivier Constant, Zoé Fauconnet, Damien Vigouroux et Valérie Puech interprètent parfaitement la fable. Au-delà des mots, la mise en scène visuelle, sans superflu, interroge chacune et chacun sur ce qui nous rassemble – ou pas.

Agnès Santi

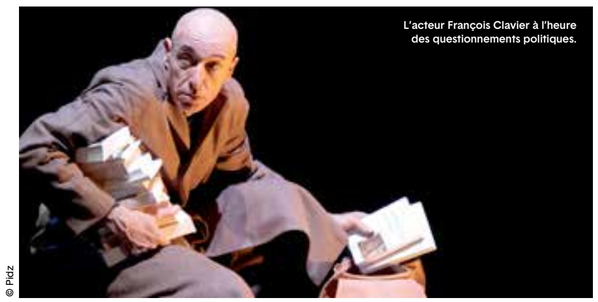
Le Tandem Aras Douai – Scène nationale, le 13 janvier à 20h, le 14 à 20h, le 15 à 19h. Tél. 09 71 00 56 78.
Théâtre du Pays de Morlaix, les 13 et 14 février ; **Théâtre Am Stram Gram, Genève**, les 24 et 26 mars ; **Le Grand Bleu, Lille**, le 9 avril ; **Maison de la Culture de Bourges – Scène nationale**, les 12 et 13 mai. Durée : 1h. Spectacle vu au Théâtre 71 à Malakoff.

critique

Discours de la servitude volontaire

THÉÂTRE STUDIO / D'**ÉTIENNE DE LA BOÉTIE**, D'APRÈS LA TRADUCTION EN FRANÇAIS MODERNE DE **SÉVERINE AUFFRET** / MES **STÉPHANE VERRUE**

Entre Printemps arabe et élections présidentielles à venir, Stéphane Verrue fait joliment entendre avec François Clavier le *Discours de la servitude volontaire*.


© Pidz
L'acteur François Clavier à l'heure des questionnements politiques.

À travers le *Discours de la servitude volontaire* (1550), un texte prémonitoire qui analyse le rapport du peuple au pouvoir, le jeune La Boétie remonte à l'Histoire antique, à la tyrannie grecque comme à la dictature romaine, pour stigmatiser toutes les formes de gouvernement absolu et oppressif - injuste, arbitraire et cruel. Deux siècles plus tard, Jean-Jacques Rousseau balaie pareillement l'Histoire dans *De l'Inégalité parmi les hommes* (1755) : « *Le peuple, déjà accoutumé à la dépendance (…) et déjà hors d'état de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité* ». Pour enfoncer le clou, Marat note dans *Les Chaînes de l'esclavage* (1774) : « *Jaloux de leur empire, les despotes sentent que pour tyranniser les peuples plus à leur aise, il faut les abrutir ; aussi tout discours écrit qui élève l'âme, qui tend à rappeler l'homme à ses droits, à lui-même, est-il funeste à son auteur* ». Le Révolutionnaire n'en sera pas moins soupçonné peu après d'être à l'origine des Massacres de septembre 1792, frayant avec la terreur et la tyrannie. Pourquoi, loin de tout éveil à la conscience politique, les peuples s'en laissent-ils conter pour s'abandonner à la passivité, cette forme perverse d'endormissement ?

Questionnement précieux
La pertinence de ces questions politiques et citoyennes fait écho à notre stricte contemporanéité, depuis nos modestes échéances électorales présidentielles jusqu'au plus ample Printemps arabe dernier dans les pays du Maghreb et du Machrek. L'Histoire et ses brûlures ont rattrapé tout récemment la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, la Libye, le Yémen… Il semblerait que les citoyens de ces contrées aient réagi à ce *Discours* du XVIe siècle : « *Soyez résolus de ne servir plus et vous voilà libres* ». Les mécanismes de la tyrannie reposent sur une organisation verticale du pouvoir et de ses hiérarchies. Le philosophe Locke, précurseur des Lumières, préconise que le gouvernement par la majorité est celui qui convient le mieux à la société civile. Aussi ne pouvons-nous pas nous lasser d'interroger le pouvoir et son fonctionnement, une posture individuelle active qui regarde la collectivité. François Clavier porte sur ses épaules ce questionnement précieux du monde, sac au dos ou bien livres à la main, en quête d'une existence satisfaisante, d'un avenir prometteur, d'une vie meilleure enfin, une bataille symbolique pour la victoire de la pensée humaniste. C'est un plaisir que de se laisser bercer par la parole claire et timbrée de l'acteur, une voix qui travaille à ce que l'homme se libère sciemment.

Véronique Hotte

Le Théâtre-Studio, 16 rue Marcelin-Berthelot, 94140 Alfortville. Du 15 janvier au 1er février 2020 à 20h30. Tél. 01 43 76 86 56 et www.theatre-studion.com
Spectacle vu à sa création en 2011.

entretien / Aurélia Guillet

Le Train Zéro

THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE / DE **IOURI BOUÏDA** / MES **AURÉLIA GUILLET**

Avec *Le Train Zéro*, Aurélia Guillet convie le spectateur à la découverte d'un auteur russe contemporain, Iouri Bouïda, autour de l'histoire d'un train qui ne mène nulle part.

Comment avez-vous découvert ce texte ?
Aurélia Guillet : Miglen Mirtchev, qui sera l'interprète de ce seul en scène, m'a un jour apporté ce texte alors que nous travaillions ensemble autour de Dostoïevski. Et cela a été une vraie rencontre, inespérée, avec un texte écrit à la fin des années 1990, d'une grande actualité. *Le Train Zéro* évoque *Le Désert des Tartares* ou encore les univers de Kafka. C'est une nouvelle qui marque tous ceux qui la lisent, qui véhicule une pensée très vivante et lucide. Iouri Bouïda vit actuellement à Moscou. Il est très reconnu en Russie, et j'avais envie de le faire découvrir en France.

Que raconte ce *Train Zéro* ?
A. G. : A la fin de sa vie, un homme déroule son passé. Il a consacré son existence au passage du Train Zéro, dont on ne sait pas d'où il vient, ni où il va. Il est seul, dans une gare ferroviaire abandonnée. Ce récit a été écrit au moment de l'écroulement du bloc soviétique et renvoie à ce monde qui s'est effondré sans transition, un événement dont l'héritage nous touche encore.

Est-ce un récit documentaire ?
A. G. : Non. Le texte est plutôt du registre fantastique. Il met en place un univers totalitaire comme dans *Le Procès* de Kafka et fait entendre la parole de celui qui résiste à un ordre écrasant. C'est un texte très accessible et très profond à la fois. Énigmatique et très concret. Il raconte comment l'humanité peut persister au milieu d'un ordre absurde. Il mélange le poids du réel et une grande alacrité de pensée.

Aurélia Guillet, metteuse en scène du *Train zéro*.
© D. R.

« Le texte raconte comment l'humanité peut persister au milieu d'un ordre absurde. »

Comment avez-vous travaillé son adaptation ?
A. G. : Le romanesque est évoqué, plus suggéré que raconté. On a privilégié le processus de remémoration. Le théâtre devient l'espace d'un homme qui se souvient. Nous serons dans la salle Le Terrier, en sous-sol, une salle basse avec des piliers, sorte de salle labyrinthique qui conviendra parfaitement à cet univers. Miglen est d'origine bulgare et ce texte lui rappelle l'existence de son père qui dirigeait l'Opéra de Sofia sous un régime écrasant. Il s'agit aussi de savoir comment survivre après. Comment on fait pour revivre autrement.

Propos recueillis par Eric Demey

Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis, 59 bd Jules-Guesde, 93200 Saint-Denis. Du 8 au 26 janvier, du lundi au samedi à 20h, le dimanche à 15h30. Relâche le mardi. Tél. 01 48 13 70 00.

critique

Nous l'Europe, banquet des peuples

EN TOURNÉE / DE **LAURENT GAUDÉ** / CONCEPTION ET MES **ROLAND AUZET**

Laurent Gaudé et Roland Auzet unissent leurs talents pour créer une traversée épique autour du désir d'Europe, malgré les tragédies et les inquiétudes. Un poème spectaculaire, musical et politique.

Contre la lamentation, la menace de désintégration, Laurent Gaudé, écrivain, et Roland Auzet, compositeur et metteur en scène, convoquent le désir d'un récit commun d'une entité commune, réactivent le sentiment d'appartenance, l'idée d'un « nous » européen. Quelle Europe ? Et quelle forme théâtrale pour ce « *banquet des peuples* » ? Pas question évidemment d'une célébration béate, les paroles de Laurent Gaudé ne sont guère enclines à la simplification, mais embrassent plutôt à hauteur d'homme les troubles, les obstacles, les conflits, l'héritage pluriel et souvent tragique du passé… Elles traversent le temps de belle façon dans un style vif en choisissant quelques haltes révélatrices : le 12 janvier 1848 à Palerme, moment d'insurrection contre les empires, mais aussi la Révolution industrielle – et voilà que le monde devient « *un fruit juteux fait pour être exploité* » –, la colonisation – etc. Et plus près de nous les attentats de 2015 à Paris, des interrogatoires de migrants…

Le choix de l'espoir

Que d'émotion contenue dans ce texte nourri d'Histoire et de vie… Sommes-nous alors condamnés à être des « *héritiers de l'angoisse* » ? La mise en scène le dément par sa vitalité créatrice, par son adresse frontale et forte aux spectateurs, par sa manière d'orchestrer les paroles qui fusent, rebondissent, et se répondent. Est-ce trop éruptif, trop éclaté, trop véhément ? Non, car l'ensemble emporte et convainc par sa diversité bigarrée, par l'alliage de compositions musicales contrastées, par sa volonté de partage et sa dimension collective qui rassemble sur scène des artistes de diverses nationalités et un nombreux chœur d'amateurs de tous âges. Les comédiens sont excellents. Karoline Rose, guitare basse et chant volcanique, Emmanuel Schwartz, Mounir Margoum, Olwen Fouéré, Robert Bouvier, le contre-ténor Rodrigo Ferreira, Vincent Kreyder, Dagmara Mrowiec-Matuszak, Grace Seri, la danseuse Artemis Stavridi et Thibault Vinçon forment un ensemble pêchu de différences parfaitement accordées. La pièce pleinement réussie se fait entendre dans ce paradoxe qui conjugue d'hier à aujourd'hui lucidité et espoir : malgré les tragédies qui ponctuent le poème, demeurent le désir de liberté, la capacité d'inventer. Comme le dit la chanson des Beatles *Hey Jude* : « *Take a sad song and make it better.* » Why not ?

Nous l'Europe, banquet des peuples.
© Christophe Raynaud de Lage

Agnès Santi

P. S. : Il n'est guère réjouissant de constater qu'à l'heure où l'on écrit ces lignes l'Angleterre a dû choisir entre Boris Johnson et Jeremy Corbyn, entre un Conservateur pro-Brexit et un Travailliste pas très clair sur le sujet de l'Europe mais très clair et complaisant sur un fait récurrent au sein de son parti : les mots « sionistes » et « juifs » crachés comme des insultes au visage de militants, entre autres et nombreuses dérives.

L'Archipel, Scène Nationale de Perpignan, les 9 et 10 janvier 2020. Tél. 04 68 62 62 32. **MC2: Grenoble**, du 14 au 16 janvier 2020. Tél. 04 76 00 79 79. **Théâtre du Passage Neufchâtel** (Suisse), les 23 et 24 janvier 2020. **Odyssud Blagnac**, les 28 et 29 janvier 2020. **MA scène nationale de Montbéliard**, le 3 février 2020. **Théâtre cinéma de Choisy-le-Roi**, le 6 février 2020. **Théâtre Olympia, CDN de Tours**, du 11 au 14 février 2020. Dates de tournée sur rolandauzet.com Spectacle vu lors du Festival d'Avignon juillet 2019. Durée : 2h40.

critique

Hélas

THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / DE **NICOLE GENOVESE** / MES **CLAUDE VANESSA**

Dans son art inclassable brassant culture populaire et ironie intello, Nicole Genovese propose avec *Hélas* une pièce en forme de repas déjanté, où s'accumulent des boucles aux multiples strates.

On avait découvert l'énergumène dans un vaudeville revisité au lance-flammes, *Ciel ! Mon placard*. Nicole Genovese, alias Claude Vanessa, est de retour avec un objet théâtral qui tire encore plus vers l'absurde et ne cesse de questionner ce qu'on fait du théâtre. Dans cet *Hélas* – interjection qui nous évoque irrésistiblement Racine, tellement récurrente chez l'auteur classique que Gwénaël Morin s'était plu un jour à les souligner à la cymbale –, tous les soirs on remet le couvert, comme tous les soirs, au théâtre, on se répète. Ainsi, deux, trois, quatre fois, c'est la même scène qui se rejoue à l'identique, ou presque, pour commencer ce spectacle. Dans un intérieur en mode Deschiens, décor cheap et kitsch où trône une télé alternativement branchée sur *Des chiffres et des lettres* ou *Plus belle la vie*, on sert et on ressert les mêmes plats à la table familiale, deux parents et leurs grands enfants qui se chamaillent, à peine perturbée par l'intervention un rien décalée du britannique Oncle Michel. Nicole, elle-même, viendra une première fois rompre le cycle infernal en adjointe à la culture intarissable, qui, sur le côté, égrène ses remerciements à tous ceux qui ont soutenu le spectacle.

Hélas sera au théâtre de la Tempête.
© Charlotte Fabre

Feu nourri de désirs contradictoires et d'esthétiques entrecroisées

Impossible de raconter davantage sans affecter le plaisir du spectateur qui tient quand même grandement à vouloir découvrir où va bien pouvoir le conduire le fil apparemment sans issue de cette répétition du même. Que s'installe en filigrane le thème des réfugiés via un épisode de la célèbre soap française de France 3. Mais aussi que la vie continue, les vies, familiale et théâtrale, comme aveugles et sourdes à tout ce bruit qui les entoure. Mélangeant humour noir aux limites de l'incorrect – « *Avec tous ces immigrés qui volent notre boulot / Il faut leur faire une petite place / Avec le sourire en plus* » –, critique de la vie théâtrale, notamment en son versant administratif, amour du jeu, de la langue et des comédiens, à travers une écriture en forme de partition, où à chaque tour de manège, d'un simple décalage d'intention ou de rythme, peuvent jaillir de nouvelles étincelles, Beckett, Minyana, Monty Python, théâtre performance ou théâtre carton-pâte, Nicole Genovese crée un spectacle aux couches innombrables, qui s'empilent comme les assiettes sur la table, aussi indescriptible qu'indécryptable. A la fin émane une profonde nostalgie, comme l'expression conjuguée d'un amour et du regret de cet amour. Feu nourri de désirs contradictoires et d'esthétiques entrecroisées qui alimentent un repas comico-tragique, *Hélas* est littéralement hors-pair.

Éric Demey

Théâtre de la Tempête, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 10 janvier au 9 février, du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h30. Tél. 01 43 28 36 36. Durée : 1h40 environ. Spectacle vu au Théâtre de Vanves.

COMÉDIE DE PICARDIE
CRÉATIONS ET TOURNÉES
WWW.COMDEPIC.COM

SCÈNE CONVENTIONNÉE D'INTÉRÊT NATIONAL POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA CRÉATION THÉÂTRALE EN RÉGION

LA LUNE EN PLEIN JOUR
DE ET AVEC : MARINA TOMÉ
MISE EN SCÈNE : ANOUCHE SETBON
du 13 janvier au 6 avril - les lundis à 20h00 :
Théâtre de la Huchette - Paris (75)

LOVE, LOVE, LOVE
DE MIKE BARTLETT
MISE EN SCÈNE : NORA GRANOVSKY
ARTISTE ASSOCIÉE
du 28 au 31 janvier : La Manufacture - CDN de Nancy (54),
du 13 au 15 février : Théâtre de la Renaissance - Oullins (69)

CENT MÈTRES PAPILLON
DE ET AVEC : MAXIME TAFFANEL
MISE EN SCÈNE : NELLY PULICANI
jan 2020 : Comédie de Picardie (80), Avranche (50), Pont-du-Château (63), Montargis (45), La Chevrolière (44), Notre-Dame-des-Monts (85), Cordemais (44), Beinheim (67), Ostwald (67) / fév 2020 : festival Momix (68), Chaumont (52), Compiègne - hors les murs (60), Noirmoutiers (85), Mortagne-sur-Sèvre (85), Pessac (33), Villenave-d'Ornon (33), Bruges (33), Chevilly-la-Rue (94) mars à mai : voir collectifcolette.fr

LA FONTAINE
ASSEMBLÉE FABULEUSE
MISE EN SCÈNE : NICOLAS AUVRAY
SUR UNE IDÉE ORIGINALE D'YVES GRAFFEY
du 4 au 7 février : Communauté de communes de la Picardie Verte (60)

UNIVERGATE
DE : LOUISE CARON
MISE EN SCÈNE : RENAUD BENOIT
31 janvier : Abbeville (80), 4 février : Montiers (60),
6 et 7 février : Centre Culturel Léo Lagrange - Amiens (80),
8 février : Couloisy (60), 11 février : Ailly-sur-Noye (80)

LE PATER
TEXTE ET MISE EN SCÈNE :
FLORE LEFEBVRE DES NOËTTE
17 janvier : Chelles (77), 24 janvier : Hirson (02),
30 janvier : Centre Culturel Jacques Tati - Amiens (80),
10-15 février : Bagnolet (93)

DATES ACTUALISÉES : WWW.COMDEPIC.COM
COMÉDIE DE PICARDIE - 03 22 22 20 28
62 RUE DES JACOBINS - 80000 AMIENS

PRÉFET DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Région Hauts-de-France

création graphique www.rri-rapfoi.com

critique

Una costilla sobre la mesa : Madre

THÉÂTRE DE LA COLLINE / TEXTE, MES, COSTUMES SCÉNOGRAPHIE ET JEU **ANGELICA LIDDELL**

Spectacle rituel, lamento funèbre en l'honneur de sa mère défunte, *Madre* d'Angelica Liddell propose une expérience théâtrale extrême.

Confrontée à la mort de ses deux parents, à peu de temps d'intervalle, Angelica Liddell a bâti un diptyque leur rendant hommage, *Una costilla sobre la mesa : Madre* sera joué en alternance avec *Padre* pendant un mois au Théâtre de la Colline. Un événement, comme toutes les apparitions de l'artiste espagnole sur nos scènes, celle dirigée par Wajdi Mouawad témoignant à cette dernière d'une remarquable fidélité. D'après le dossier de presse, *Madre* et *Padre* relèvent tous les deux d'un théâtre cérémoniel, le premier puisant son inspiration dans les rites religieux d'Estrémadure, région d'origine de la mère d'Angelica Liddell, tandis que le deuxième prendra un tour davantage philosophique en s'appuyant sur des écrits de Gilles Deleuze. En effet, *Madre*, que nous avons découvert à Lausanne, est un long lamento funèbre qui s'organise notamment autour du rite des *empalaos* de Valverde de la Vera. On voit ainsi au cœur du spectacle l'artiste performeuse se faire nouer à une croix par une corde, comme lors de ces fameux *empalaos*, une séance lente et oppressante à l'image d'un spectacle qui appuie ses effets.

Quand le cri remplace les mots

A l'horizon, un théâtre cathartique, qui renoue avec les cérémonies religieuses d'antan et d'ailleurs, quelque chose de ce fameux théâtre de la cruauté porté par Artaud, référence régulière des travaux de Liddell. Et derrière cet horizon, l'exploration des pulsions enfouies, des blessures inguérissables et des angoisses inexpugnables, parmi lesquelles

Una costilla sobre la mesa: Madre.

© Luca del Pia

notre rapport à la mort. On peut se réjouir de l'intégrité, voire de la radicalité, de la proposition de l'artiste espagnole. On peut même certainement être happé par cette cérémonie tripale, où le cri remplace les mots parce que « *les mots ne correspondent jamais à ce qu'ils s'efforcent d'exprimer* » comme l'écrivait Faulkner dans *Tandis que j'agonise* convoqué sur scène par Liddell. On peut également être sensible à la beauté des costumes traditionnels, à celle du chant déchirant de Nino de Elche, de la danse aux accents butô d'Ichiro Sugae. A ce mélange d'esthétique baroque, traditionnelle et surréaliste à la fois. Mais l'on peut aussi s'épuiser des propos hermétiques, puis des plaintes interminables de l'artiste espagnole. L'on peut se poser des questions sur l'exhibition de sa douleur, sur l'instrumentalisation des « figurants » longuement immobiles sur des chaises, sous des draps. L'on peut s'interroger sur ce qu'il y a là à partager, sur la place que peut occuper le spectateur face à un torrent doloriste ultra sonorisé. On peut. L'universelle douleur de la perte d'une mère, la singulière culpabilité de l'enfant quand il n'est plus possible de se réconcilier, la déréliction de l'individu moderne privé de Dieu par nul autre que Liddell ne seront ainsi traduits.

Éric Demey

Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 18 janvier au 9 février. Le samedi à 20h30, le dimanche à 15h30. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 1h30. Spectacle vu lors du festival Programme Commun à Lausanne.

critique

Nickel

NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL ET TOURNÉE / DE **MATHILDE DELAHAYE** ET **PAULINE HAUDEPIN** / MES **MATHILDE DELAHAYE**

Mathilde Delahaye met en scène le texte qu'elle a coécrit avec Pauline Haudepin : un spectacle visuellement très abouti, original, créatif et foisonnant mais à la dramaturgie un peu décevante.

Les danseurs du Nickel Bar.

© Jean-Louis Fernandez

Force est d'admettre qu'il est rare que tout, dans un spectacle, soit sans défaut. Si le texte de Mathilde Delahaye et Pauline Haudepin est le point faible de leur réalisation, il n'obère pas complètement la qualité de ses autres composantes esthétiques et scéniques. L'histoire de la pièce est celle d'un lieu et de ses usagers successifs : les ouvriers d'une usine de nickel, reconverti en bar interlope puis abandonné aux champignons que viennent y récolter des mycologues en combinaisons stériles pendant qu'y festoient les membres d'une secte New Age… Comme l'Occident pris dans les affres d'une histoire subie plutôt que choisie, la pièce passe donc des derniers sursauts industriels et polluants du XXe siècle aux agitations druidiques des adorateurs d'une nature idéalisée, en passant par les rituels dansés d'un groupe de *voguing* (mouvement initié par la jeunesse afro-américaine *queer* des années 1980 aux États-Unis). Son texte aurait mérité d'être un peu moins pontifiant et de véritablement se tenir à distance des clichés intellectuels qu'il prétend éviter.

Une performance visuelle et musicale

Malgré ce travers, qui fait qu'on en vient bientôt à davantage regarder le spectacle qu'on ne l'écoute, sa réalisation esthétique est magnifique. Les costumes de Yaël Marcuse et Valentin Dorogi, la scénographie d'Hervé Cherblanc, les lumières de Sébastien Lemarchand, la création sonore de Rémi Billardon et Lucas Lelièvre, la musique originale d'Antoine Boulé et l'interprétation inspirée de Daphné Biiga Nwanak, Thomas Gonzalez, Keiona Mitchell, Julien Moreau, Snake Ninja, Romain Pageard, Luc Delahaye et les danseurs du Nickel Bar sont d'une exceptionnelle qualité. Les différents espaces de jeu, les images projetées, les plans successifs accueillent performances et comédie avec un rare sens de l'harmonie et de l'équilibre. L'ensemble compose un spectacle puissamment original et parfaitement maîtrisé dont les trouvailles esthétiques sont souvent jubilatoires. Sorte d'œuvre d'art en mouvement, *Nickel* apparaît donc comme une performance visuelle et musicale très réussie, un peu desservie par le texte parfois prétentieusement vain qui l'accompagne, mais très intéressante en ses trouvailles plastiques et la poésie onirique de ses images.

Catherine Robert

Nouveau Théâtre de Montreuil - Centre dramatique national, 10 place Jean-Jaurès, 93100 Montreuil. Du 16 janvier au 1er février 2020. Du mercredi au vendredi à 20h ; samedi à 18h ; relâche du dimanche au mardi. Tél. 01 48 70 48 90.
Puis les 26 et 27 mars au **Domaine d'O, à Montpellier** ; les 1er et 2 avril au **Centre dramatique national Normandie-Rouen** ; du 27 avril au 7 mai au **TNS**. Spectacle vu à la Comédie de Reims. Durée : 1h30.

entretien / Boris Gibé

L'Absolu

ESPACE CIRQUE D'ANTONY – THÉÂTRE FIRMIN GÉMIER / CONCEPTION ET JEU **BORIS GIBÉ**

Dans un « Silo » en tôle de neuf mètres de haut, Boris Gibé met l'acrobatie aérienne au service d'une réflexion sur le conditionnement humain. Et sur l'aspiration de chacun à la liberté, à *L'Absolu*.

La création du « Silo » s'inscrit dans une recherche de scénographies singulières que vous menez depuis les débuts de votre compagnie Les Choses de rien, il y a plus de quinze ans. Dans quel but ?

Boris Gibé : Dès 2006 en effet, nous avons construit un premier chapiteau atypique sous forme de phare. Cela afin de placer l'architecture du spectacle loin de l'imaginaire du cirque, de déjouer les attentes. Et surtout, pour proposer au spectateur une expérience immersive, qui pose la question de l'espace. Le Silo répond aux mêmes besoins. Il mêle les plaisirs de la piste – pour moi, écrire pour le circulaire est ce qu'il y a de plus passionnant – et ceux de la salle – la magie de la boite noire.

Boris Gibé.

© Jérôme Vila

« J'ai voulu dire l'engluement, le conditionnement humain. »

Ce travail sur l'espace est indissociable chez vous d'une réflexion métaphysique. Quelle est-elle dans *L'Absolu* ?

B. G. : À travers la figure d'homme qui ne cesse de tomber et d'escalader que j'incarne dans cette pièce, j'ai voulu dire l'engluement, le conditionnement humain. Et aborder aussi notre tentation à la fois de s'y complaire et d'y résister. En conflit avec lui-même, le personnage de *L'Absolu* se confronte à la mort, il questionne son narcissisme, et en se faisant son propre procès il réveille de vieux mythes.

En parlant de ce spectacle, vous évoquez souvent l'univers d'Andreï Tarkovski. En quoi a-t-il inspiré la création de votre homme qui évolue dans un « Silo » ?

B. G. : Au moment de créer *L'Absolu*, je lisais *Le Temps Scellé*, où le réalisateur russe explique la quête qui est la sienne de film en film. Une quête mystique qui l'empêche de dormir la nuit. Plus que des scénarios de ses films, c'est de ce texte que je me suis nourri pour construire mon personnage, et structurer sa chorégraphie aérienne, ainsi que son rapport singulier aux quatre éléments.

Comment définiriez-vous cette relation aux éléments ?

B. G. : Je ne vois pas *L'Absolu* comme un solo, mais comme une composition dans laquelle la figure centrale développe des relations avec des choses diverses. Avec le Silo bien sûr, ainsi qu'avec l'air, l'eau, le feu qui sont réellement présents dans l'espace scénique, car je ne voulais avoir recours à aucun truquage. Le sol est aussi un partenaire de jeu important. Composé de milliers de billes de carbone expansé, il aspire le protagoniste, qui tantôt lutte, tantôt se laisse faire.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Espace cirque d'Antony – Théâtre Firmin Gémier, rue George-Suant, 92160 Antony. Du 7 janvier au 5 février 2020, les mardis, mercredis et vendredis à 20h30, les samedis à 18h et les dimanches à 16h. Relâche le mardi 28. Tél. 01 41 87 20 84. www.theatrefirmingemier-lapiscine.fr
Également du 25 février au 7 mars à **Mitry-Mory** (77) et du 27 avril au 10 mai au **Prato à Lille** (59).

© Bernard-Marie Finkelson - licences d'entrepreneur de spectacles 1-1041078, 2-1041451, 3-1041452 - conception graphique : Éric de Bremeyer

ÉLÉMENTAIRE
texte et interprétation Sébastien Bravard
mise en scène Clément Poirée
JEUDI 16 JANVIER 2020 À 20H30

LA SCÈNE WATTEAU / PLACE DU THÉÂTRE / NOGENT-SUR-MARNE / STATION RER E NOGENT-LE PERREUX
Nogent l'Artiste · Conseil départemental Val de Marne · Culture · VAL de MARNE Département · île de France · la terrasse
01 48 72 94 94
www.scenewatteau.fr

© Sarah Ardonne - licences d'entrepreneur de spectacles 1-1041078, 2-1041451, 3-1041452 - conception graphique : Éric de Bremeyer

LES CHATOUILLES
OU LA DANSE DE LA COLÈRE
texte Andréa Bescond, mise en scène Éric Métayer
avec Déborah Moreau
SAMEDI 1ER FEVRIER 2020 À 20H30

LA SCÈNE WATTEAU / PLACE DU THÉÂTRE / NOGENT-SUR-MARNE / STATION RER E NOGENT-LE PERREUX
Nogent l'Artiste · Conseil départemental Val de Marne · Culture · VAL de MARNE Département · île de France · la terrasse
01 48 72 94 94
www.scenewatteau.fr

critique

Architecture

LES GÉMEAUX À SCEAUX / **BONLIEU** À ANNECY / TOURNÉE / TEXTE ET MES **PASCAL RAMBERT**

À travers cette fresque familiale débutant à Vienne en 1910, Pascal Rambert vise à créer un dialogue et une réflexion autour du basculement dans la barbarie. La pièce ne convainc pas, malgré d'excellents interprètes.

Dans sa pièce la plus fameuse, *Clôture de l'amour*, deux êtres qui se sont aimés s'affrontent par le langage, tranchant, implacable jusque dans ses silences. Interprété par leurs mots autant que par leurs corps, le duel entre Stanislas Nordey et Audrey Bonnet faisait naître une pièce impressionnante, très forte. Ce n'est pas le cas d'*Architecture*. Pascal Rambert l'a écrite afin d'explorer la montée du nationalisme et selon ses termes de mettre en forme « *un memento mori pour penser notre temps* ». Il y décrit l'histoire brutale d'une famille de gens brillants – architectes, compositeurs, écrivains, artistes, scientifiques… –, qui rassemble un patriarche autoritaire, architecte renommé, (Jacques Weber), ses enfants (Emmanuelle Béart, Anne Brochet, Denis Podalydès, Stanislas Nordey) et leurs conjoints respectifs (Laurent Poitrenaux, Arthur Nauzyciel, Audrey Bonnet). Seul Stan est seul. Jacques a épousé en secondes noces une femme beaucoup plus jeune que lui (Marie-Sophie Ferdane). C'est pour ces comédiennes et comédiens qu'il connaît bien – il rêvait depuis longtemps de travailler avec Jacques Weber –, en tous points excellents, qu'il a écrit la pièce. Tous sont appelés dans la pièce par leurs vrais prénoms. Leur périple traverse le temps, du début du XXe siècle jusqu'à l'Anschluss, en mars 1938, et aussi divers espaces de la Mitteleuropa à partir de Vienne. Là encore, les relations conjugales ou filiales tendues donnent lieu à toutes sortes d'affrontements plus diffractés et moins binaires que dans d'autres pièces de Pascal Rambert. Dans une sorte d'auto-analyse, entre confidences et règlements de comptes, les personnages abordent un grand nombre de sujets, de leur désir de beauté – le nombril du monde à Delphes… – à l'évocation de la mère morte. Si l'écriture rend compte avec netteté des tensions familiales, déterminées principalement par des frustrations et rancœurs, elle échoue à faire écho de manière convaincante

Architecture, à l'occasion de sa création dans la Cour d'honneur en juillet 2019.

© Christophe Raynaud de Lage

à la montée du fascisme. Les protagonistes, pétrifiés par la catastrophe qui arrive, parlent très longuement d'eux-mêmes face au monde, mais guère du monde même. L'implicite est écrasé par toute cette véhémence, par toutes ces névroses imbriquées. Pour être examinée, cette question passionnante de la fin de la démocratie et du basculement dans la haine et la barbarie ne peut être adossée à quelques bribes de réel vaguement contextualisées, noyées dans un océan de paroles névrotiques.

Faillite du langage

On pourrait évidemment se dire que c'est justement cette faillite du langage et son corollaire l'incapacité à agir qui révèlent la possibilité et l'ampleur de la catastrophe, mais cette faillite et son trop-plein de mots prennent toute la place de la représentation, étouffent les enjeux, amoindrissent les résonances entre le monde d'hier et celui d'aujourd'hui. Bien sûr, et d'autant plus avec de tels interprètes, de très beaux moments d'émotion affleurent, quelques scènes et monologues font mouche, mais l'ensemble ne répond pas à sa haute ambition. Sur le plateau immaculé, sculpté par de belles lumières, les évolutions des costumes mais aussi les changements du mobilier sont significatifs, du style Biedermeier jusqu'au design plus moderne du Bauhaus, dont les artisans durent fuir le nazisme. Créée en juillet dernier dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, sans utilisation spécifique de la grandeur de l'espace, la partition sera sans doute plus à son aise sur un plateau classique. Le spectacle a été resserré et peut-être a-t-il gagné en acuité : à vérifier en se rendant aux Gémeaux ou à Bonlieu !

Agnès Santi

Bonlieu, Scène nationale, 1 rue Jean-Jaurès, 74000 Annecy. Du 7 au 10 janvier à 19h sauf vendredi à 20h30. Tél. 04 50 33 44 11.
Les Gémeaux, Scène nationale, 49 av. Georges-Clemenceau, 92330 Sceaux. Du 24 janvier au 1er février à 20h, sauf dimanche à 17h, relâche lundi et mardi. Tél. 01 46 61 36 67. Durée : 3h.
Spectacle vu lors du Festival d'Avignon 2019.
Également du 15 au 17 janvier 2020 à **La Comédie de Clermont, Clermond-Ferrand** ; les 5 et 6 février 2020 au **Phénix Scène nationale, Valenciennes** ; du 12 au 19 février 2020 aux **Célestins Théâtre de Lyon**.

critique

La Valse d'Icare

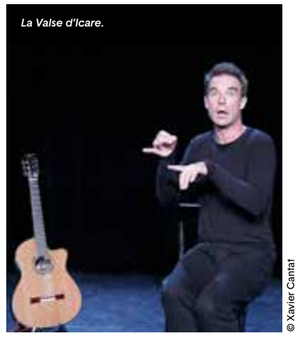
LE LUCERNAIRE / DE ET AVEC **NICOLAS DEVORT** / MES **STÉPHANIE MARINO**

Après *Dans la peau de Cyrano*, Nicolas Devort signe un nouveau seul en scène. *Dans La Valse d'Icare*, il incarne toute une galerie de personnages pour raconter le parcours d'un chanteur à succès. Une performance habile, mais qui reste à la surface de ses sujets.

Le Icare de Nicolas Devort n'a pas grand-chose à voir avec son homonyme mythologique. Comme le héros du précédent seul en scène du comédien, *Dans la peau de Cyrano*, Icare est un jeune homme d'aujourd'hui. Bien que fils d'un aviateur raté – son père, qu'il incarne régulièrement, passe son temps à construire des maquettes d'avion – et non d'un architecte (Dédale, dans le mythe), ce garçon ne rêve pas du tout d'envols. Ce qui l'anime, lui, c'est la musique. Alors il passe outre la désapprobation paternelle et quitte la maison familiale. Sa guitare sous le bras, il se lance dans le monde. Et très vite, grâce à un enchaînement de hasards et de rencontres presque miraculeuses, le succès arrive. Du jour au lendemain, Icare est une star. Ce récit initiatique, le personnage principal le déploie dans *La Valse d'Icare* à une occasion dramatique : suite à un accident dont on ne saura rien, son fils se retrouve dans le coma. Le succès, les tournées ayant empêché l'artiste de voir grandir son enfant, il tente de rattraper le temps perdu. Il lui raconte ainsi non seulement ses réussites, mais aussi ses échecs. Ses faiblesses face aux attraits de la célébrité, ses excès. Mis en scène par Stéphanie Marino, Nicolas Devort endosse pour cela le rôle de nombreuses personnes. Sur un mode épique, il joue les rôles de toute une vie.

Vie et mort d'une star

Sur un plateau nu à l'exception d'une chaise et d'une guitare, le comédien donne vie aux différents milieux que traverse son héros. À son univers familial d'abord, puis à la scène musicale émergente qu'il fréquente à ses débuts – ses premiers managers, Sylvère et Pollux, sont de sympathiques et généreux bricoleurs –, et enfin à l'industrie musicale qui fait de lui une vedette. Au total, c'est une quinzaine de protagonistes qu'il convoque sur scène. Avec chacun son attitude, son accent


La Valse d'Icare.

© Xavier Cantat

qui permettent une identification immédiate. Mais qui ne suffisent pas à créer des portraits complexes. Tout comme Icare, qui peine à s'élever au-dessus du statut de figure pour accéder à celui de personnage, son entourage se compose d'une somme de comportements et de paroles assez convenus. En oscillant entre la vie intime et professionnelle de son chanteur, Nicolas Devort n'en saisit aucune avec profondeur. Rythmé par des morceaux de sa composition qu'il interprète en direct, *La Valse d'Icare* survole de nombreux sujets sans en creuser aucun. Jouant tantôt la carte du comique, tantôt celle du tragique, l'artiste fait le pari du grand écart, de la performance, au détriment de l'écriture.

Anaïs Heluin

Le Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Du 11 décembre 2019 au 26 janvier 2020, du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 16h. Durée de la représentation : 1h15. Tél. 01 45 44 57 34. www.lucernaire.fr

Broken

THÉÂTRE LA REINE BLANCHE / CONCEPTION ET MES **GUY DELAMOTTE** ET **VÉRO DAHURON**

Guy Delamotte et Véro Dahuron reprennent *Broken* (spectacle créé en janvier 2017 au Panta-théâtre, à Caen) au Théâtre La Reine Blanche. Une proposition qui, par le biais de vies d'artistes, parle de destins qui se brisent.

En français, *Broken* signifie cassé, détruit, brisé… C'est le titre que Guy Delamotte et Véro Dahuron ont choisi de donner au spectacle qu'ils ont conçu et mis en scène à quatre mains en janvier 2017, au sein du Panta-théâtre,

Véro Dahuron dans *Broken*.

© Tristan Jeanne-Valès

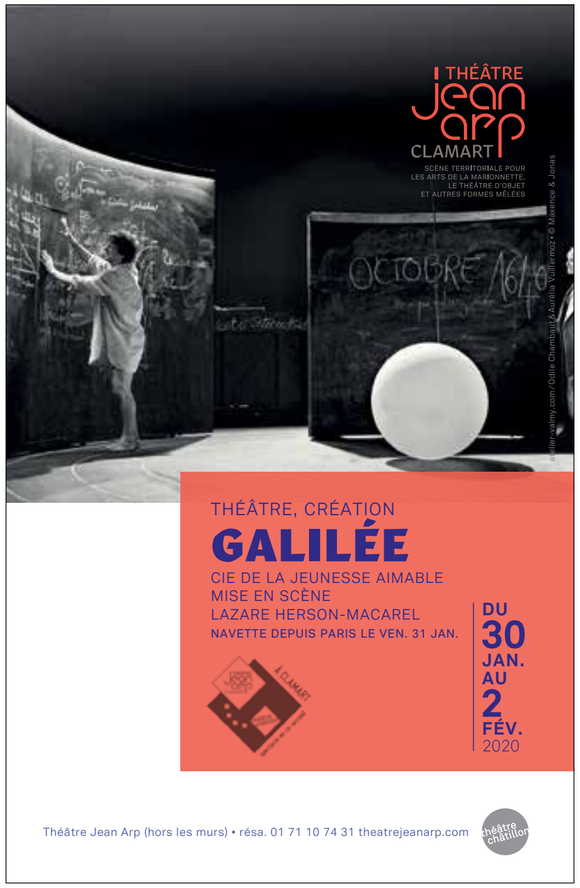
centre de ressources des écritures et des formes contemporaines qu'ils codirigent, à Caen, depuis 1991. La compagnie du même nom, qui gère ce lieu, cessera ses activités en juin 2020, Guy Delamotte et Véro Dahuron ayant décidé de poursuivre leur chemin à travers de nouvelles aventures théâtrales. Aujourd'hui repris à La Reine Blanche, dans le XVIIIe arrondissement de Paris, *Broken* éclaire la notion de rupture. Cette création revient sur l'existence d'artistes dont le destin a un jour basculé, quittant les voies de la tranquillité pour se fracasser contre le mur de la souffrance.

Un patchwork de témoignages et de documents

« *Je pense à Romy Schneider, la mort de son fils*, explique Véro Dahuron, qui interprète le spectacle aux côtés d'Emmanuel Vérité, *je pense à Amy Winehouse, son dernier concert à Belgrade, je pense à Marie Trintignant, l'amour destructeur de Bertrand Cantat, je pense à Guillaume Depardieu, sa jambe artificielle, une prothèse trop lourde à porter, je pense à Frida Kahlo bien-sûr, sa peinture, sa colonne brisée, mais aussi de façon discrète, sans pathos, à mon accident sur scène, lors des* Frères Karamazov, *un œil crevé !* » Comment continuer sa vie après une épreuve et lui donner encore du sens ? À travers toutes sortes d'écrits, de lettres, de vidéos, d'extraits de films, qui constituent un patchwork de témoignages et de documents, *Broken* cherche à éclairer ces destins chaotiques « *dans une sorte de simplicité clinique* ». Cela, en ouvrant sur une nouvelle vie à construire, en envisageant l'espoir de la renaissance.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre La Reine Blanche, 2 bis passage Ruelle, 75018 Paris. Du 23 janvier au 2 février 2020. Du mercredi au dimanche à 19h. Tél. 01 40 05 06 96. www.reineblanche.com



entretien / Arnaud Desplechin

Angels in America

COMÉDIE-FRANÇAISE / DE **TONY KUSHNER** / MES **ARNAUD DESPLECHIN**

Après *Père* d'August Strindberg en 2015, Arnaud Desplechin revient à la Comédie-Française pour sa deuxième mise en scène de théâtre. Le cinéaste signe l'entrée au répertoire d'*Angels in America*, pièce de Tony Kushner qui nous replonge dans l'Amérique de Ronald Reagan, époque marquée au fer rouge par l'épidémie de sida.

Que gardez-vous à l'esprit d'essentiel de votre première création théâtrale, réalisée en 2015 à la Comédie-Française ?
Arnaud Desplechin : Le rapport à l'acteur. Au théâtre, il y a quelque chose de singulièrement bouleversant dans le rapport à l'acteur, qui est totalement différent au cinéma. Cette différence tient au fait qu'au théâtre, lors des représentations, les acteurs sont seuls sur scène. Le metteur en scène n'est plus à leurs côtés pour les guider, les aider. Tout doit alors venir d'eux. J'ai un très grand respect pour cette solitude-là. Au théâtre, on perd le rapport fusionnel que l'on peut avoir au cinéma avec les interprètes, mais on gagne en émotion, on gagne en respect et en écoute d'autrui. Le théâtre m'a appris à écouter pleinement la voix des actrices ou des acteurs.

Avez-vous l'impression que la scène vous a fait évoluer en tant que cinéaste ?
A. D. : Oui, car elle m'a appris à travailler différemment, notamment avec ce qu'on appelle les acteurs naturels, c'est-à-dire non-professionnels. Grâce à mon expérience de théâtre, je me suis autorisé à les laisser improviser, plutôt que de leur faire dire des textes que j'avais écrits pour eux. Par ailleurs, lorsque je suis amené à utiliser, au cinéma, des sources documentaires, j'envisage à présent ce qui est mythologique dans ces mots de tous les jours, ce qui est important, crucial, absolument cinématographique… Le théâtre m'a appris à me pencher pour ramasser un mot, à le hisser par l'art de l'acteur jusqu'à ce qu'il fasse texte.

Qu'est-ce qui est à l'origine de votre envie de mettre en scène *Angels in America* ?
A. D. : La conjonction de deux événements politiques : l'élection de Donald Trump et la sortie au cinéma de *120 battements par minute*, film sur les années *Act Up*. Ces deux choses ont provoqué en moi une étincelle. J'ai eu envie de raconter cette histoire, de mettre en regard les années Reagan, que traverse la pièce de Kushner, et les années Trump dans lesquelles nous vivons. Il m'a semblé important d'interroger la façon dont on est passé

Le metteur en scène et cinéaste Arnaud Desplechin.
© Shanna Besson

« Le théâtre de Kushner vient faire vaciller le privilège des amours hétérosexuelles et je trouve ça délicieux ! »

de Gorbatchev à Poutine, de Tchernobyl à Fukushima, du trou dans la couche d'ozone au réchauffement climatique global… L'histoire ne se répète pas, elle trébuche. Mettre aujourd'hui en lumière ce trébuchement est d'une actualité profonde. Je dois également dire que monter une pièce de Shakespeare était l'un de mes rêves de petit garçon. Ce rêve, je ne l'accomplirai jamais, car je n'en ai pas le savoir théâtral. Mais comme *Angels in America* est rempli de références à Shakespeare, créer cette pièce est pour moi un peu une façon de réaliser ce rêve. J'ajouterais que la Comédie-Française est l'endroit parfait pour mettre en scène ce texte, qui est devenu un classique tout en restant profondément scandaleux.

En quoi vous semble-il scandaleux ?
A. D. : Il est scandaleux, car il est politiquement engagé, incorrect, vivide. Il convoque un théâtre de l'impureté, qui mélange le trivial, le merveilleux, le mythologique, le politique, l'univers des séries télé… Le théâtre de Kushner vient faire vaciller le privilège des amours hétérosexuelles et je trouve ça délicieux !

Comment vous en êtes-vous emparé ?
A. D. : J'ai réalisé beaucoup de coupes, puisque l'une des règles de l'alternance, à la Comédie-Française, est que les spectacles durent moins de trois heures. J'ai travaillé par condensation, ce qui permet de faire ressortir de façon très forte les motifs amoureux qui composent *Angels in America*. J'ai essayé de respecter au maximum la structure de la pièce, dans un montage assez cinématographique, en essayant d'éclairer l'idée philosophique que porte ce texte : l'idée que nous ne sommes tous qu'une collection de singularités, que nous pouvons donc joyeusement abandonner la notion d'universel pour embrasser nos particularités. Donner corps à cette vision revient à essayer de représenter, sur scène, le monde entier. D'une certaine façon, dans *Angels in America*, Tony Kushner établit une compétition entre le théâtre et le cinéma. Il parvient ainsi à nous montrer que ce n'est pas le cinéma qui peut tout représenter, mais bien, comme il l'écrit lui-même, le *« merveilleux THÉÂTRAL »*.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Comédie-Française, salle Richelieu, place Colette, 75001 Paris. Du 18 janvier au 22 mars 2020. En alternance. Matinées à 14h, soirées à 20h30. Tél. 01 44 58 15 15. www.comedie-francaise.fr

THÉÂTRE DE LA COMMUNE / CONCEPTION **DÄPER DUTTO**

Acteurs !

Un spectacle qui veut rendre aux acteurs la place primordiale qui est la leur dans l'invention du théâtre : c'est *Acteurs !*

© Isabel Oed

Acteurs ! En création à la Commune.

Il faudra demander à Marie-José Malis l'origine de ce pseudonyme de Däper Dutto, concepteur fictif d'un spectacle visant à effacer la place du metteur en scène pour rendre la leur aux acteurs. *Acteurs !* part d'un incontestable constat : la figure du metteur en scène est écrasante dans le théâtre contemporain – surtout public serait-on tenté d'ajouter. En réaction, *Acteurs !* fait place à neuf comédiens et comédiennes, habituels compagnons des créations de la directrice de la Commune. Ensemble, ils tentent de saisir *« ce que peut l'acteur pour nous tous »* dans un mélange *« de recherches partagées, explicitées, de dévoilement de la cuisine des acteurs, mais aussi des mystères, des évènements et des numéros d'acteurs non élucidés, non explicités »*.

Éric Demey

Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard-Poisson, 93300 Aubervilliers. Du 16 au 26 janvier, mardi à 14h30, mercredi et jeudi à 19h30, vendredi à 20h30, samedi à 18h, dimanche à 16h. Tél. 01 48 33 16 16.

THÉÂTRE DE PARIS / DE ET MES **MATHILDA MAY**

Le Banquet

Le Théâtre de Paris reprend le spectacle écrit et mis en scène par Mathilda May. Une comédie burlesque et sans paroles sur un banquet de mariage.

© Giovanni Cittadini Cesi

Le Banquet.

Comme dans son précédent opus, *Open Space*, sur les employés d'une compagnie d'assurance, Mathilda May imagine dans *Le Banquet* un spectacle visuel, musical et sans paroles, où elle passe au crible un repas de noces. La metteuse en scène et autrice convie sur scène dix mimes, danseurs, chanteurs et acteurs pour donner vie à ce banquet de mariage, *« moment charnière »* vécu comme *« enfermement ou ouverture, sacrifice ou promesse »*, ainsi qu'elle le décrit. Créé au Rond-Point en 2018 et récompensé de deux Molières, le spectacle est ici repris au Théâtre de Paris, où les sons, la musique country de Dolly Parton, les onomatopées ou les borborygmes rivalisent de drôlerie avec le mime, les grimaces et le langage des corps. Un théâtre original qui n'est pas sans évoquer le cinéma muet au temps du noir et blanc.

Isabelle Stibbe

Théâtre de Paris, 15 rue Blanche, 75009 Paris. À partir du 14 janvier 2020. Du mardi au samedi à 20h30, les dimanches à 15h30. Relâches exceptionnels le 17 janvier et les 20, 21, 22 mars 2020. Tél. 01 48 74 25 37.

propos recueillis / Hubert Colas

Nous campons sur les rives

NANTERRE-AMANDIERS, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL / DE **MATHIEU RIBOULET** / MES **HUBERT COLAS**

Avec *Nous campons sur les rives*, Hubert Colas offre une traversée en deux temps de l'œuvre de Mathieu Riboulet. Où il est question d'être là, parmi les vivants. Surtout ceux qui évoluent en marge de la société.

« L'écriture de Mathieu Riboulet m'accompagne depuis des années. La manière dont elle s'attache aux êtres en marge de la société me touche. J'aime la façon dont l'auteur, qui nous a quittés en 2018, a puisé dans son intimité pour parler de la différence, avec une grande sobriété. Avec élégance et noblesse. C'est pourquoi dans le cadre du festival international des arts et des écritures contemporaines Actoral que je dirige à Marseille, je l'ai invité plusieurs fois à venir lire ses derniers romans. Soufflée par plusieurs amis, l'idée de créer un spectacle autour de son œuvre m'a souvent traversé ces dernières années. Mais c'est en retrouvant le comédien Frédéric Leidgens, lui aussi amoureux du verbe de l'écrivain, que cela s'est concrétisé. Nous a ensuite rejoints Thierry Raynaud, compagnon de longue date qui partage mon grand intérêt pour les écritures contemporaines.

© Marc Antoine Serra
Hubert Colas.

Une méditation sur la notion de présence au monde

Frédéric porte le texte qui donne son titre au spectacle, *Nous campons sur les rives*. Écrit et prononcé par Mathieu Riboulet en 2017 à l'occasion du Banquet du livre de Lagrasse, ce récit est une méditation sur l'époque et la notion de présence au monde. Sur la nécessité de transmettre aussi, accentuée par la maladie dont l'auteur se savait alors atteint. Thierry Raynaud s'empare quant à lui d'un texte très différent, *Lisières du corps*, où il est question du désir. Avec son humanité, son empathie habituelle, l'écrivain y rapporte sa découverte du plus grand sauna gay de Cologne. Et interroge le regard porté sur un corps malade, chaotique. Ces deux textes sont porteurs d'images fortes, que je veux donner à voir et à entendre en toute sobriété. Comme un hommage au disparu et à tous ceux dont il s'est fait le porte-voix. »

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Du 23 au 26 janvier et du 6 au 9 février 2020. Les jeudis et vendredis à 20h, les samedis et dimanches à 18h. Tél. 01 46 14 70 00. www.nanterre-amandiers.com

focus

Les Singuliers, un temps fort qui ne ressemble à aucun autre

Ouverts à tous les modes d'expression artistique, Les Singuliers proposent de découvrir des formes originales, des portraits ou autoportraits révélateurs et étonnants, qui éclairent le présent et le passé à travers leur construction esthétique inventive. Au fur et à mesure des besoins et des désirs, le CENTQUATRE-PARIS toujours innove, surprend, et mobilise. Du 10 au 25 janvier 2020, la quatrième édition du festival Les Singuliers renouvelle l'observation du monde autant que le geste artistique.

entretien / José-Manuel Gonçalvès

Vive la multiplicité !

À la tête du CENTQUATRE-PARIS depuis 2010, José-Manuel Gonçalvès ne se conforme jamais aux supposées attentes du public. Au contraire, il s'aventure hors cadres, à l'écoute de tous.

Comment caractérisez-vous ce temps fort : des artistes singuliers, des formes hybrides ?
José-Manuel Gonçalvès : Proposer des formes hybrides, ce n'est pas vraiment un trait spécifique des Singuliers, car l'une des particularités du CENTQUATRE, c'est l'hybridité en permanence ! Avec Les Singuliers, nous avons voulu accompagner et soutenir des artistes connus qui se lancent dans des formes nouvelles, parfois même au-delà de leurs disciplines, mais aussi des projets artistiques émergents, en veillant à orchestrer un équilibre entre artistes ou œuvres très repérés et artistes à découvrir. Comme l'an dernier, cette édition rend visibles des portraits ou autoportraits d'artistes qui se racontent à travers leur création, ou des portraits de personnalités qui ont marqué un moment de l'Histoire, qui représentent un courant de pensée ou un regard sur le monde. Ces portraits se traduisent majoritairement sur scène par un spectacle, mais pas exclusivement. Des expositions ou installations sont aussi programmées.

Comment avez-vous construit la relation entre artistes et public autour des Singuliers ?
J.-M. G. : Que l'artiste soit connu ou non, ces formes ont des difficultés à trouver leur place au sein du réseau professionnel et des programmations usuelles, parce qu'elles ne sont guère identifiées. Au départ, nous ne savions pas comment accompagner ces artistes, qui pour la plupart avaient déjà travaillé au CENTQUATRE et dont certains sont artistes associés ou en résidence, alors nous avons réuni ces formes atypiques au sein d'un rendez-vous singulier pour leur donner une assise et une structure. Nous avons tenu bon, et dès la seconde édition, nous avons constaté que le public manifestait une curiosité pour ce festival. Nous nous sommes rendu compte que

José-Manuel Gonçalvès, directeur du CENTQUATRE-PARIS.
© Jean-François Spricigo

« Nous cherchons toujours à ajouter, et jamais à soustraire. »

cette question de l'autoportrait ou du portrait artistique, en général peu affirmée dans le spectacle vivant, était porteuse et se déclinait de multiples façons. Par exemple, Alice Lescanne et Sonia Derzypolski nous invitent avec *Mmmh* à pénétrer dans la future maison-musée de Michel Houellebecq. Guillaume Bruère rassemble dans une exposition des portraits de réfugiés qu'il a dessinés. Thomas Bellorini met en scène *Femme non-rééducable* de Stefano Massini, consacré à la journaliste russe assassinée Anna Politkovskaïa. Olivier Martin Salvan dans *[3aklin] Jacqueline* éclaire les écrits d'art brut et ceux des internés de Sainte-Anne. Musicien et artiste visuel, Dominique Dalcan propose deux créations dont l'une est reliée au Liban, son pays natal.

Les Singuliers s'inscrivent dans l'esprit d'ouverture et de partage de votre action au CENTQUATRE…
J.-M. G. : C'est à nous professionnels de faire le choix et de faire l'effort d'aller chercher ce qu'on ne connaît pas encore et non pas d'aller seulement trouver ce qu'on connaît déjà. Au-delà d'un terrain connu et de relations tracées, nous recherchons des propositions qui racontent la différence et la multiplicité. Comme toujours au CENTQUATRE, des choix définissent une ligne mais il existe toujours la possibilité de faire un pas de côté… Nous sommes à l'écoute, en étant réactifs et souples. Nous essayons de faire en sorte que les propositions se démultiplient, et non pas seulement qu'elles se succèdent. Nous cherchons toujours à ajouter, et jamais à soustraire. Dans des activités et des espaces distincts, mais dans une présence commune…

Propos recueillis par Agnès Santi

entretien / Olivier Martin-Salvan

[3aklin] Jacqueline, Écrits d'art brut

THÉÂTRE / CONCEPTION **OLIVIER MARTIN-SALVAN**

Artiste associé au CENTQUATRE, le comédien Olivier Martin-Salvan s'empare des mots et des jaillissements poétiques de femmes et d'hommes reclus dans leurs mondes intérieurs. Un hommage à l'art brut : art de la liberté et de l'émotion pure.

« J'ai découvert l'art brut grâce à Valère Novarina, pour qui j'ai joué plusieurs spectacles et qui déclare avoir trouvé sa famille artistique, lorsqu'il avait une vingtaine d'années, à travers ces textes écrits par des personnes se situant en dehors de la culture littéraire. Cette forme d'expression me touche profondément. Le chemin qui m'a mené à la création de *[3aklin] Jacqueline, Écrits d'art brut* a été ponctué, depuis plus de 10 ans, par de nombreuses recherches sur ces femmes et ces hommes révélant des mondes intérieurs surprenants. Au centre de ce spectacle, il y a l'enregistrement d'une femme prénommée Jacqueline effectué lors d'un de ses séjours à l'Hôpital Brugmann, en Belgique.

Vibrations émotionnelles

Il y a également des textes issus du livre *Écrits bruts*, de Michel Thévoz, des textes du XIXe siècle que j'ai trouvés à l'Hôpital Sainte-Anne et des textes d'Émile Josome Hodinos. Avec moi, sur scène, à l'intérieur d'une cage, se

Olivier Martin-Salvan dans *[3aklin] Jacqueline Écrits d'art brut.*
© Yvan Cédat

« Les différents textes de *[3aklin] Jacqueline* s'appellent entre eux. »

trouve le musicien Philippe Foch qui joue de la pierre, du fer…, qui réinvestit une relation comme préhistorique avec le son. Ensemble, nous faisons un constat assez troublant : les différents textes de *[3aklin] Jacqueline* s'appellent entre eux. Toutes sortes de ressemblances semblent les réunir. On retrouve, dans ces œuvres, de nombreuses choses assez archaïques, ainsi que des choses liées à la poésie sonore. Ce qui me plaît beaucoup, c'est qu'on n'a pas du tout affaire à des écrits intellectuels, mais à des textes qui font vibrer de manière émotionnelle les zones profondes et intimes qui nous composent. Ce qui nous parvient est la seule possibilité qu'ont ces femmes et ces hommes de s'exprimer. Ils ont besoin de créer comme de respirer. Évidemment, je n'envie pas à ces artistes leur enfermement mental et physique : je leur envie leur liberté, leur façon d'échapper aux cadres, aux normes, aux pressions sociales. »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

Du 10 au 15 janvier 2020 à 19h30, le dimanche à 16h.

entretien / Marie Vialle

Les vagues, les amours, c'est pareil

THÉÂTRE / DE **MARIE VIALLE**, D'APRÈS *C'EST DE L'EAU*, DE **DAVID FOSTER WALLACE** / MES **MARIE VIALLE**

Marie Vialle met en mouvement la parole limpide de David Foster Wallace et livre une leçon sans morale, pour apprendre à choisir à quoi on pense et regarder la vie avec clairvoyance.

Quel est ce texte de David Foster Wallace qui vous inspire ?
Marie Vialle : C'est un texte qui prend la forme d'un discours de fin d'études. David Foster Wallace s'adresse à ses étudiants, fraîchement diplômés du Kenyon College, dans l'Ohio. Certes professeur, il n'est pourtant jamais dans une position de surplomb. Il fait l'éloge de la pensée en expliquant que penser, c'est choisir à quoi on pense. Il part, pour cela, du quotidien et prend des exemples qui paraissent anodins. Ainsi, quand on est dans la file d'attente du supermarché, penser, c'est être capable de considérer la situation vécue d'un autre point de vue, par exemple celui de la caissière, en étant capable de décaler sa propre grille de lecture. Il s'agit d'essayer d'adopter le point de vue de l'autre, non pas en l'imaginant à partir de

© Richard Schroeder

« Ce texte a été pour moi comme un souffle dynamique. »

soi mais en affrontant vraiment l'inconnu qu'il représente. Et penser, c'est penser à chaque instant et tout le temps, et pas seulement dans l'austérité feutrée des bibliothèques. Ce texte a été pour moi comme un souffle dynamique.

Comment l'adaptez-vous ?
M. V. : En transposant le rapport entre prof et élève au rapport entre acteur et spectateur et en insistant sur le fait que ce qu'ils font, ils le font ensemble. Ensuite, concrètement, je me suis saisie de ce discours en l'entrecoupant de textes que j'ai écrits, de récits de mon travail sur ce discours, de mes attentes, de mes limites. Ce n'est pas un monologue à la première personne mais une adresse directe. Je raconte comment ce discours m'a entraînée dans une recherche, un voyage aux États-Unis, dans un travail mené dans une maison à la campagne. En tant qu'actrice, je retraverse des chagrins d'amour, je me dépouille, je suis visitée par des chansons, je danse. Tout cela dans une très belle robe de star, afin d'être à la fois dans l'endroit de la pensée et du corps féminin.

Propos recueillis par Catherine Robert

Du 23 au 25 janvier 2020 à 19h.

entretien / Lucie Antunes

Sergeï

MUSIQUE, PERFORMANCE / CONCEPTION ET INTERPRÉTATION **LUCIE ANTUNES**

Dans son concert-performance *Sergeï*, la batteuse et percussionniste Lucie Antunes interprète son premier album éponyme. Avec les musiciens Jean-Sylvain Le Gouic et Franck Berthoux, elle y part en quête de nouvelles textures sonores. Et de son enfant intérieur.

De formation musicale classique, vous proposez dans *Sergeï* une musique expérimentale, où se mêlent sons acoustiques et électroniques. Comment en êtes-vous arrivé là ?
Lucie Antunes : Après mes études, j'ai tourné avec des groupes pop-rock tels que Moodoïd et Aquaserge, avec Susheela Raman et le musicien électro Yuksek. Ce fut pour moi une période de rencontres passionnantes. Notamment avec les fondatrices du label Crybaby, qui m'ont aidée à construire mon album, et qui m'ont présenté Alexandre Cazac du label Infiné, chez qui je suis très heureuse d'avoir sorti *Sergeï*.

Avant cela, vous avez aussi créé des spectacles musicaux : *Mémoires de femmes* (2014), *Moi, comme une autre* (2016) et *Bascules* (2018). *Sergeï* a-t-il également une dimension théâtrale ?
L. A. : Contrairement aux pièces qui précèdent, *Sergeï* n'a pas de dramaturgie. Pour la première fois, je fais un vrai concert. Avec une dimension performative liée aux instruments que j'utilise avec les géniaux Jean-Sylvain Le Gouic et Franck Berthoux : ondes Marthenot, vibraphone, marimba, percussions et synthés, mais aussi des métaux résonnants. J'ai toujours été fascinée par le travail de John Cage, qui fabriquait des textures sonores à partir d'instruments acoustiques. Ou encore par celui de Steve Reich, pionnier de la musique minimaliste. Davantage que le résultat, qui peut parfois être proche de celui d'un synthétiseur, c'est la manière de produire des sons qui m'intéresse.

Sergeï.
© P. Andreoffi

« À travers cet album, je renoue avec mon enfant intérieur. »

***Sergeï* a aussi pour vous une valeur très intime…**
L. A. : À travers cet album, je renoue avec mon enfant intérieur. Pour la plupart, les sept morceaux de *Sergeï* ont été composés il y a longtemps, en secret. Oser les enregistrer et les jouer en public participe pour moi d'une démarche de dévoilement, de mise à nu d'aspects jusque-là assez cachés de ma personnalité. C'est le début d'une vie nouvelle.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Les 10 et 11 janvier 2020 à 21h.

entretien / Laurent Bazin

Le Baptême

ARTS VISUELS, THÉÂTRE, PERFORMANCE / ÉCRITURE ET MES **LAURENT BAZIN**

Après *Les Falaises de V.*, Laurent Bazin réalise sa deuxième création en réalité virtuelle. Le suspens faisant partie de son projet, interdiction de dévoiler le dispositif ! Ce qui n'empêche pas d'aborder les enjeux passionnants de cette nouvelle technologie, axée ici autour de la culpabilité et du crime.

Comment est venue l'idée d'un spectacle sur la culpabilité ?
Laurent Bazin : Je trouve qu'il y a peu de sentiments aussi invasifs, sensoriels et puissants que la culpabilité. Quand je me sens coupable, cela ne génère pas seulement une altération du jugement, mais aussi une altération des sens. C'est cette expérience totale, qui saisit le corps et l'âme tout entière, qui nous met à distance du monde tant elle nous envahit par des affects, des sensations, des images, que j'ai voulu faire partager en réalité virtuelle.

Qu'apporte ce médium ?
L. B. : Lorsqu'on utilise un casque de réalité virtuelle, se pose toujours la question de l'adéquation entre l'outil et le propos. La culpabilité agit comme si elle re-synthétisait le monde, elle le re-déploie autour de nous. La force de la réalité virtuelle, c'est de pouvoir redéployer un monde autour de son usager. Elle ne propose pas simplement une expérience rétinienne limitée, mais renouvelle tout le champ des sensations. Quand je fabrique une expérience immersive, c'est autant une réflexion technique nologies avec des enjeux classiques comme ceux de la faute, de la culpabilité, de la trahison.

Laurent Bazin.
© Nicola Gleichauf

« La réalité virtuelle renouvelle tout le champ des sensations. »

Comment vous sentez-vous avec cet art extrêmement jeune ?
L. B. : C'est à la fois une difficulté et une grâce. Comme on n'est pas précédé par mille manières de raconter, qu'on ne peut pas se référer à des maîtres, on peut inventer la grammaire que l'on veut. Ce qui constitue mon centre de gravité, c'est l'expérience, ce rapport de soi à soi. J'insiste parce que souvent, dans le numérique, on observe une tendance à partir de la technologie. J'aime faire le contraire : je travaille des membres fantômes en espérant que les membres arrivent, et la technologie, c'est ces membres.

Propos recueillis par Isabelle Stibbe

Du 22 au 26 janvier 2020. Mercredi 22 janvier à 18h, 19h30, 21h ; jeudi 23 janvier à 19h30, 21h ; vendredi 24 janvier à 19h30, 21h ; samedi 25 janvier à 16h, 17h30, 19h30, 21h ; dimanche 26 janvier à 16h, 17h30.
Conseillé à partir de 14 ans.

entretien / Guillaume Bruère

Portraits de cette histoire

ARTS VISUELS / GUILLAUME BRUÈRE

55 portraits de réfugiés réalisés par Guillaume Bruère donnent un visage à ceux que d'habitude l'on étiquette.

Comment est née l'idée de ces portraits ?
Guillaume Bruère : Ce projet n'a pas été calculé d'avance. J'habite à Berlin, à côté d'une salle de sports qui a été réquisitionnée pour accueillir des réfugiés. Je m'y suis immédiatement rendu et j'ai découvert leur situation. À part aller à leur rencontre et aider à servir à manger, je me suis demandé si je ne pouvais pas apporter quelque chose, sans savoir quoi, en faisant leurs portraits. Pour la plupart, ces réfugiés ne parlent pas français, ni allemand. Et beaucoup dans un mauvais anglais. On s'est parlé avec les gestes. Le premier portrait a été le plus difficile à faire, puis ils ont compris le principe. Je ne voulais pas les payer, mais leur donner en remerciement une photographie tirée de bonne qualité du portrait, signée. J'ai utilisé une sorte d'atelier portatif. Je posais mon matériel sur les tables, et il ne fallait pas que la pose dure trop longtemps. J'ai fait au maximum 5 portraits par jour. Jusqu'à en faire 55, qui sont ceux qui sont exposés.

Guillaume Bruère, autoportrait.
© Guillaume Bruère

« Le portrait est pour moi la pratique la plus simple et la plus difficile. »

Le portrait fait-il partie de votre pratique artistique habituelle ?
G. B. : Oui. J'ai réalisé des portraits dans les musées, comme ceux de Van Gogh, ou de Dürer. Parfois aussi dans de très grands formats. Le portrait est pour moi la pratique la plus simple et la plus difficile dans la peinture. Elle m'évoque Emmanuel Lévinas qui explique que quand on regarde quelqu'un, on porte la responsabilité du regard qu'on pose sur lui. Idéalement, il faudrait être sans préjugé. Un portrait doit produire quelque chose de singulier qui reste en même temps le plus objectif possible. La personne dont on fait le portrait va disparaître. On fixe là quelque chose de son esprit, de son âme. Je sais que le portrait peut paraître une pratique désuète. Mais hors de France, elle est bien plus reconnue.

Propos recueillis par Éric Demey

Du 10 janvier au 16 février, du mercredi au dimanche, de 14h à 19h.

THÉÂTRE / CRÉATION /
TEXTE ET MES **DAVID CLAVEL**

L'heure bleue

En résidence au CENTQUATRE-PARIS, David Clavel imagine une tragédie familiale tout en ambiguïtés. Une création programmée hors du festival Les Singuliers, à découvrir aussi en janvier.

Comédien et metteur en scène, cofondateur du collectif Les Possédés, désormais aussi auteur, David Clavel éclaire le destin d'une famille à l'heure de la disparition prochaine d'un père tyrannique, lorsqu'émergent les ressentis longtemps tus, lorsqu'enserrés par le poids du passé et des aliénations les liens se recomposent. Dans la lignée des écrits de Jean-Luc Lagarce, l'intrigue met en scène le retour du fils après des années d'absence. Dans une maison cévenole au cœur de l'été, un père malade, sa fille née d'un premier mariage, sa seconde épouse et leur fils plus jeune accueillent le fils aîné, qui revient avec sa femme et son bébé. Leur confrontation met à nu l'ambiguïté cruelle des relations, les collisions entre générations, le mouvement entre manifestations de l'amour et surgissements de violence. Les paroles reconstruisent le puzzle éparpillé de leur vie. Comédiens chevronnés, Emmanuelle Devos, David Clavel, Anne Suarez, Daniel Martin, Valérie de Dietrich et Maël Besnard portent cette partition intime. « *L'heure bleue, c'est ce moment où les rayons impérieux de Jupiter se changent en lueur rasante, horizontale. Après l'éblouissement vient donc la mise au point.* » Tout est prêt pour une saisissante tragédie contemporaine…

Agnès Santi

Du 25 janvier au 8 février 2020 à 20h30, sauf dimanche à 17h, relâche lundi.

Et aussi

Théâtre, musique, danse, arts visuels, installation, performance

- **Dominique Dalcan** *Temperance* les 10 et 11 janvier 2020 et *Last Night A Woman Saved My Life* les 11 et 12 janvier 2020
- **aalliiccceelleessccaannnnee&ssoonniiaaddeerrzzyyppoollsskkii** *Mmmh (Maison-musée michel houellebecq)* du 10 au 26 janvier 2020
- Le groupe **Catastrophe**, C'Le Chantier les 10 et 11 janvier 2020
- **Denis Mariotte** Performances : *Dérives* et *Hiatus* du 14 au 26 janvier 2020
- **Nosfell** *Le Corps des songes* les 17 et 18 janvier 2020
- **Ismaël Joffroy Chandoutis** Carte blanche et rencontre le 18 janvier 2020
- **Camille**, C'Le Chantier La Là le 19 janvier 2020
- **Antoine Defoort** C'Le Chantier précédant la création *Brainstorm* le 23 janvier 2020
- **Thomas Bellorini** *Femme non-rééducable* du 23 au 25 janvier 2020

LE CENTQUATRE-PARIS, 5 rue Curial, 75019 Paris.
Festival Les Singuliers, du 10 au 25 janvier 2020. Tél. 01 53 35 50 00. www.104.fr

LE PANTA
théâtre

RECONSTITUTION

Photo Tristan Jeanne-Valès

Texte et mise en scène Pascal Rambert
Avec Véro Dahuron et Guy Delamotte
Coproduction structure production

PARIS - THÉÂTRE 14
22 janvier - 20H
réservations au 01 45 45 49 77

BROKEN

V.D.

Co-mise en scène Véro Dahuron et Guy Delamotte
Avec Véro Dahuron, Antek Klemm, Jean-Noël Françoise, Laurent Rojol, Fabrice Fontal

CAEN - PANTA THÉÂTRE
16 janvier - 20H

PARIS - TH. DE LA REINE BLANCHE
23 janvier au 2 février - 19H
réservations au 01 40 05 06 96

la terrasse Calvados CAEN

critique

On n'est pas là pour sucer des glaces

PARC DE LA VILLETTE / MES **GALAPIAT CIRQUE**

Sortis du Centre National des Arts du Cirque (CNAC) en 2006, les membres fondateurs du Galapiat Cirque mettent en piste le spectacle de fin d'études de la 31e promotion de l'école, *On n'est pas là pour sucer des glaces*. Une pièce sur la fureur de vivre, tous azimuts.

Après Les Colporteurs en 2018, c'est à une compagnie de cirque plus jeune, Galapiat Cirque, que le CNAC confie cette année une mission aussi importante que délicate, la mise en piste du spectacle de fin d'études de la promotion sortante. La 31e, composée de seize étudiants – onze garçons et cinq filles – de neuf nationalités différentes, pratiquant neuf disciplines. « *Une reconnaissance* », affirme le galapiat Jonas Séradin. « *Un véritable enjeu* », ajoute Lucho Smit avant de s'interroger : « *Qu'est-ce qu'on a encore à faire ensemble quand on s'est développés chacun, que reste-t-il de commun ?* ». Une question qui concerne aussi bien les interprètes du spectacle, quittant leur nid de Châlons-en-Champagne pour faire leur entrée dans la vie professionnelle, que la compagnie qui les a aidés à écrire leur spectacle intitulé *On n'est pas là pour sucer des glaces*. Car au lieu de reproduire la méthode verticale adoptée selon Lucho Smit par leurs metteurs en scène de l'époque, les Galapiat ont voulu « *partir de ce que les étudiants proposaient avec la volonté de les accompagner* ». Résultat : une cinquantaine de propositions variées, mais traversées par un même désir de mise en danger. Par une envie de sortir de leur zone de confort, de s'engager dans des combats pour des causes écologistes, féministes, humanitaires.

On n'est pas là pour sucer des glaces.
© Sebastien Armangol

Seize circassiens en colère

Après un rapide numéro de trapèze aérien dont l'auteure est plongée dans l'ombre, une scène collective de danse rappelle la précédente pièce du CNAC, *F(r)iction* où allaient de pair musique électro et révolte contre toutes les autorités. Contre toutes les conventions. Une fois la fête terminée, un seul artiste reste en piste. Chaussé de blocs de glace, il ne peut rejoindre les autres qu'au terme d'une lutte contre l'élément, qui réapparaît bientôt sous la forme d'un bâtonnet qu'un autre interprète tient en équilibre sur son visage. Le désir de narration est d'emblée manifeste. Il l'est davantage encore par la suite, lorsque les circassiens joignent la parole à l'acrobatie, pratiquée de manière essentiellement collective. Dans des tableaux tantôt animés, tantôt immobiles, où tous les agrès classiques du nouveau cirque – bascule coréenne, corde lisse, cerceau aérien, mât chinois, corde volante, roue Cyr et trapèze ballant – se mêlent pour exprimer le rapport au monde d'une génération. Ses colères, ses espoirs de changement. Un sujet déjà central dans *F(r)iction*, abordé avec à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts : une belle énergie, mais qui peine à se diriger dans un sens suffisamment clair, et qui met trop rarement en valeur les singularités de chaque artiste.

Anaïs Heluin

Espace Chapiteaux Parc de La Villette, 211 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Du 22 janvier au 16 février 2020. Du mercredi au vendredi à 20h, samedi à 19h et dimanche à 16h. Tél. 01 40 03 75 75. www.lavillette.com. Également au **Théâtre municipal de Charleville-Mézières** (08) du 24 au 26 mars ; au **Manège, scène nationale de Reims** (51) du 17 au 19 avril ; au **Cirque-Théâtre d'Elbeuf** (76) du 3 au 5 avril ; à **Cirk'Eole à Montigny-lès-Metz** (57) du 8 au 10 mai ; au **Centre culturel Le Grand Pré à Langueux** (22) du 5 au 7 juin.

propos recueillis / Marina Tomé

La Lune en plein jour

THÉÂTRE DE LA HUCHETTE / DE ET AVEC **MARINA TOMÉ** / MES **ANOUCHE SETBON**

Marina Tomé interprète le texte qu'elle a écrit sur deux événements traumatiques de sa vie personnelle : son exil d'Argentine et un accident de la circulation. Un spectacle en forme d'hymne à la vie.

« J'ai traversé des choses assez singulières dans ma vie : j'ai fait une NDE [*Near Death Experience* ou Expérience de mort imminente – *NDLR*], après m'être fait écraser par un camion, et je suis aussi une exilée, ayant dû quitter l'Argentine quand j'étais toute petite. Mon texte parle donc des fissures profondes et du temps qu'il faut pour recréer du lien en soi. De ces situations singulières que j'ai vécues avec acuité, que ce soit la sortie du corps ou la sortie du pays, j'ai saisi, en cherchant à me ressouder, des choses de notre humanité qu'il m'était important de transmettre. Ce texte peut parler à tout le monde parce qu'on a tous aujourd'hui des vies écartelées, des vies où il faut se reconstruire en permanence. On a tous un paradis perdu, un rêve d'enfant qu'on a laissé quelque part.

Se remettre debout

Comment fait-on pour se reconnecter à soi, pour ne pas se perdre ? Je parle de l'élan de vie, de la résilience. Lorsque j'ai commencé mon texte, la résilience avait déjà eu lieu. Au départ je l'avais écrit à la troisième personne du singulier et à l'imparfait. Quand j'ai décidé de le porter au théâtre, j'ai tout remis au présent et à la première personne du singulier. Le spectateur comprend bien que le « je » de l'actrice et de l'autrice est le même. Je trouve très fort ce type d'aventure théâtrale, qui va porter encore plus loin la catharsis. J'avais envie de transmettre cette possibilité farouche de reconstruction : on peut toujours se remettre debout. Au théâtre, ce message passe de manière encore plus vitale. »

Propos recueillis par Isabelle Stibbe

Marina Tomé dans *La Lune en plein jour*.
© Ludo Leleu

Théâtre de la Huchette, 23 rue de la Huchette, 75005 Paris. Du 13 janvier au 6 avril 2020, tous les lundis à 20h. Tél. 91 43 26 38 99. Durée : 1h20. Texte publié aux Éditions Dacres dans la collection Les quinquets.

critique

A love suprême

REPRISE / **LES GÉMEAUX** / DE **XAVIER DURRINGER** / MES **DOMINIQUE PITOISET**

Dans le cadre de son cycle théâtral dédié aux cinquantenaires *« à l'entrée des temps post-démocratiques »*, le metteur en scène Dominique Pitoiset propose son premier portrait, poursuivi ensuite par le génial *Linda Vista. Le seul en scène spécialement écrit pour l'actrice Nadia Fabrizio par Xavier Durringer touche au cœur.**

Une magnifique Nadia Fabrizio dans le rôle de Bianca.
© Mirco Magliocca

Amateur d'un théâtre situationniste dont l'esthétique et la poésie démasquent la déréalisation d'une société du spectacle, machine à broyer le proprement humain, proche également de ces auteurs dont l'humour noir sert de bouclier, comme en témoigne son très beau cycle dédié au théâtre nord-américain, le metteur en scène Dominique Pitoiset ne lâche rien avec *A love suprême*. Signé par le dramaturge Xavier Durringer dont on connaît la propension à attraper le réel dans son jus et dans son cru, à donner la parole à des êtres à la marge dans une forme d'expressionnisme tragique qui n'exclut pas le cocasse, ce seul en scène met un coup de projecteur sur la destinée d'une stripteaseuse sur le retour. Bianca vient d'apprendre qu'elle doit vider son casier et quitter brutalement l'emploi qu'elle occupe depuis trente-deux ans au peep-show baptisé « A love suprême » à Pigalle. Elle est donc la figure de toutes les femmes vieillissantes condamnées à n'être, au regard d'une société en proie au culte du jeunisme, plus rien. « *Et l'amour dans tout ça ?* » interroge le metteur en scène.

Une très émouvante mise à nu

L'emprunt du titre de l'œuvre à l'album culte de John Coltrane – dont quelques extraits alimentent la bande son – pèse de tout son poids, chargé d'une suprême ironie veloutée par la tendresse que provoque la mise à nu de cette femme, aimante, avant tout et par-dessus tout. Nostalgique et sans rancœur. Si malheureuse, dans l'instant abattue, et pourtant si pleine de vie. La force de l'interprétation de Nadia Fabrizio tient d'abord à l'une de ses qualités intrinsèques de comédienne : son authenticité. Dans ce rôle créé pour elle, elle donne toute sa mesure. Extrêmement touchante, elle nous attache au personnage, monologuant avec elle-même, s'épanchant sans rien omettre. Elle orchestre un striptease d'un autre genre dans le cadre d'un autre lieu de l'exhibition de l'intime, celui d'une laverie automatique. Là, dans ce décor métaphorique idéalement conçu par le metteur en scène, qui signe également la scénographie, cette cigale contemporaine, digne de la fable, déballe son linge sale en se mettant au propre, dans un monde sans pitié où l'amour peine à trouver sa place.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

*Lire notre critique *La Terrasse* n°281.

Les Gémeaux, Scène nationale, 49 av. Georges-Clemenceau, 92330 Sceaux. Du 24 janvier au 1er février à 20h, sauf dimanche à 17h, relâche lundi et mardi. Tél. 01 46 61 36 67. Durée : 1h20. Spectacle vu à Bonlieu, Scène nationale Annecy. Également à la **Maison des Arts, Thonon-Évian**, le 20 février 2020.

ST-QUENTIN EN-YVELINES
THEATRE
SCÈNE NATIONALE

un ennemi du peuple
henrik ibsen
jean-françois sivadier
30 jan - 1er fév

01 30 96 99 00
WWW.THEATRESQY.ORG

SAINT QUENTIN EN YVELINES
Yvelines Le Département
îledeFrance
Télérama

critique

Cannes Trente-neuf / quatre-vingt-dix

REPRISE / **THÉÂTRE 71** / TEXTE ET MES **ÉTIENNE GAUDILLÈRE**

Étienne Gaudillère et la jeune compagnie Y créent un récit théâtral captivant qui explore les conditions de la naissance du Festival de Cannes et son évolution. Une réussite.

Après *Pale Blue Dot, une histoire de Wikileaks,* créé en 2018 au Festival d'Avignon (intéressant, mais touffu et fragmentaire), Étienne Gaudillère et les siens réussissent avec cet opus créé à Sète le jour même de l'ouverture du Festival de Cannes 2019 un pari difficile. Celui de faire théâtre en éclairant la genèse du Festival de Cannes et son évolution, et par là même les multiples interférences entre les champs artistique et politique qui jalonnent son histoire tumultueuse. Depuis ce jour d'automne 1938 où Jean Zay et Philippe Erlanger décident de créer un festival des nations libres en France, pour contrer la Mostra de Venise qui couronne *Les Dieux du Stade* de Leni Riefenstahl. En passant par l'année 1960 où Simenon a convaincu un jury réticent d'octroyer la Palme d'Or au film « *crypto-cochon* » *La Dolce Vita*. Face au mythe écrasant et au phénoménal foisonnement d'événements, Etienne Gaudillère a su dompter le monstre. Il a choisi une chronologie subjective permettant de structurer la partition et de mettre en forme un spectacle lisible, quoiqu'ouvert à une multiplicité de points de vue et de contrastes dans la narration même.

Une traversée captivante

Les comédiens sont formidables : Marion Aeschlimann, Clémentine Allain, Anne de Boissy, Étienne Gaudillère, Fabien Grenon, Pier Lamandé, Nicolas Hardy, Loïc Rescanière, Jean-Philippe Salério et Arthur Vandepoel interprètent divers personnages avec un talent sûr. Au fil des tableaux et des atmosphères, de la veine burlesque aux moments de gravité, l'auteur et metteur en scène évite les écueils du didactisme et de la reconstitution, et crée un puzzle captivant où s'imbriquent situations imaginées et faits avérés. Avec humour et inventivité, la partition opère des compressions, des raccourcis, des accélérations, en jouant de tous les artifices du théâtre. Si quelques épisodes pourraient être resserrés dans les dernières parties, la réussite du spectacle se mesure à travers les tensions qui fragilisent l'utopie initiale, mais aussi à travers son rapport au temps, et son attention au-delà du langage à l'humanité des personnages. La scène finale est poignante.

Agnès Santi

Cannes Trente-neuf / quatre-vingt-dix.
© Joran Juvin

Théâtre 71, Scène nationale de Malakoff, 3 place du 11 Novembre, 92240 Malakoff. du 8 au 16 janvier 2020 à 19h30 sauf mardi et vendredi à 20h30, dimanche à 16h, relâche lundi. Tél. 01 55 48 91 00.
Théâtre Firmin Gémier, Châtenay-Malabry, le 18 janvier à 20h et le 19 à 16h. Tél. 01 41 87 20 84. Durée : 2h15.
Spectacle vu au Théâtre Molière-Sète, scène nationale archipel de Thau.

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE / FESTIVAL

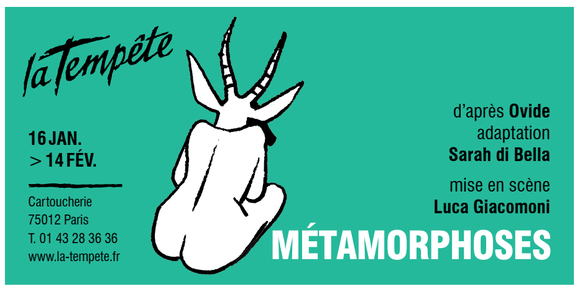
Nouveaux Mondes

En association avec Nanterre Digital, rendez-vous numérique citoyen, la Maison de la musique de Nanterre propose en ce début d'année une programmation pluridisciplinaire au plus près des nouvelles technologies.

Feu le genre humain ? Pour sa nouvelle édition, le festival « Nouveaux Mondes » reprend à son compte la question que pose cette année la biennale francilienne des arts numériques NEMO, son partenaire. À la Maison de la musique de Nanterre, quatre œuvres nourrissent la réflexion. À commencer par *Hypersoleils* (le 17 janvier à 20h30) du musicien Jean-Benoît Dunckel et du cinéaste Jacques Perconte, où les paysages normands se font psychédéliques. L'artiste visuelle Justine Emard est aussi au rendez-vous avec son film *Co(AI) xistence* (jeudi 23 janvier à 12h45) où évolue une créature cybernétique. Avec *VR_I* (du 22 au 25 janvier), le chorégraphe Gilles Jobin nous invite à une expérience immersive dans un « *espace-temps poétique et rêveur* ». Avant l'ultime étape du voyage, *L'au-delà des étoiles* (le 25 janvier) par Romain De La Haye-Sérafini alias Molécule. Une performance inédite, où la technologie des lampes PandoraStar se mêle à une création sonore en direct. Pour la surprise de tous les sens.

Anaïs Heluin

Maison de la musique de Nanterre, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre. Du 17 au 25 janvier 2020. Tél. 01 41 37 94 20. www.maisondelamusique.eu



focus

Dom Juan ou *Le Festin de pierre* par les compagnons de l'Union : jubilatoire et flamboyant !

Le Théâtre de l'Union met en œuvre une nouvelle coopérative de création autour du mythe de Dom Juan, que le clown de Jean Lambert-wild, Gramblanc, incarne en prédateur iconoclaste. Un mois au Théâtre de la Cité internationale à Paris et une tournée nationale à suivre pour découvrir la scénographie chatoyante imaginée par Jean Lambert-wild et Stéphane Blanquet et admirer le brio de compagnons talentueux. Les éléments décoratifs en porcelaine réalisés par Christian Couty et les artisans des Porcelaines de la Fabrique, les tapisseries en point numérique d'Aubusson de l'entreprise Néolice, les costumes d'Annick Serret-Amirat concourent à réaliser une œuvre totale. Jean Lambert-wild est un Dom Juan survolté et inquiétant, Yaya Mbilé Bitang une Sganarelle tendre et drôlement bourrue. Romaine, Pascal Rinaldi et Denis Alber s'en donnent à cœur joie sur leur estrade musicienne pendant que les élèves de l'Académie de l'Union alternent les autres rôles. Un spectacle jubilatoire et flamboyant !

entretien / Lorenzo Malaguerra

La tragédie de Dom Juan

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE / D'APRÈS LE MYTHE DE DON JUAN ET LE *DOM JUAN* DE **MOLIÈRE** / SPECTACLE DE **JEAN LAMBERT-WILD** & **LORENZO MALAGUERRA**

« Il est pour moi un* alter ego*, "mon conseil des conseils" comme dit Shakespeare dans* Richard III *», dit Jean Lambert-wild de Lorenzo Malaguerra. Animés par la même volonté coopérative de création, les deux partageux cosignent ce *Dom Juan*.

Comment travaillez-vous ensemble ?
Lorenzo Malaguerra : Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans, à Avignon, pour boire un café qui a duré tout l'après-midi. Depuis, nous travaillons quasi toujours ensemble. Jean prétend que je suis le seul qui peut le diriger… De fait, nous avons des qualités complémentaires. J'aime diriger le jeu, lui s'attache plus à la conception des projets, à la scénographie et à tout ce qui concerne le plateau. Nous travaillons toujours avec la même équipe. Jean-Luc Therminarias à la musique, Renaud Lagier aux lumières : autant de grandes fidélités. Le travail est très harmonieux : pas besoin de s'apprivoiser à chaque fois. Avec ce spectacle nous intégrons de nouveaux compagnons : les trois musiciens Romaine, Pascal Rinaldi et Denis Alber, avec lesquels je travaille depuis longtemps en Suisse. Avec Jean, il y a toujours un côté « ma petite entreprise » qui associe savoirs artisanaux et univers esthétiques différents et un côté fédérateur que j'aime beaucoup.

Pourquoi avoir choisi cette pièce ?
L. M. : Ça vient de loin… Il y a eu *En attendant Godot*, où Gramblanc, le clown de Jean, s'est mis à parler, puis *Richard III*. Ce clown a une dimension plutôt monstrueuse : il est étrange, cruel, inquiétant. Il nous a donc paru intéressant de le confronter à Dom Juan. Plutôt qu'un libertin, séducteur, élégant et léger, nous avions envie de montrer sa noirceur et la tragédie personnelle d'un Dom Juan qui sait qu'il va mourir, prédateur plutôt que séducteur, comme un vaisseau qui aurait largué toutes les amarres du lien social. S'est ensuite imposée l'inscription dans l'histoire du clown, Sganarelle et Dom Juan composant un couple de clowns inventé avant l'heure. Nous avions en tête Foottit et Chocolat. Steve Tientcheu est arrivé d'abord, puis Yaya Mbilé Bitang, qui jouait le rôle en alternance avant de le reprendre désormais entièrement.

Pourquoi les musiciens ?
L. M. : Dès le début, nous trouvions intéressant que Dom Juan soit accompagné par un orchestre à l'image de celui du Titanic. Dom Juan est en train de sombrer et les musiciens sont les otages qu'il oblige à jouer jusqu'à la fin. Ceux que nous avons choisis sont des punks déjantés extrêmement libres à la force comique à la fois volontaire et involontaire. Ils offrent un contrepoint comique dans un spectacle où on insiste sur la tragédie du personnage. Ils permettent aussi de faire le lien entre les scènes, dans une continuité parfois douce, parfois violente. Enfin, ils offrent un regard complice au spectateur : on peut les prendre en pitié et ils rendent le plateau sympathique, à côté de ce repoussoir de Dom Juan.

Lorenzo Malaguerra.
© Tristan Jeanne-Valès

« Un Dom Juan qui sait qu'il va mourir, prédateur plutôt que séducteur. »

entretien / Jean Lambert-wild

Un compagnonnage harmonieux

Difficile de définir Jean Lambert-wild en trois mots tant il les aime et sait en user ! Disons seulement que son Dom Juan – ou plutôt celui de son clown – est assez fidèle à sa personne : un perfectionniste survolté aux chaussons de porcelaine raffinés et à la tête rougeoyante !

Pourquoi toujours cosigner vos spectacles à plusieurs ?
Jean Lambert-wild : Car c'est le principe de base de la coopération ! En coopérant, en préférant la polyphonie des regards plutôt que la cécité de la verticalité, on enrichit la dialectique, le questionnement et les compétences. Une œuvre doit se nourrir d'échanges et je trouve difficile et ennuyeux de travailler seul. La grande entente que nous avons Lorenzo et moi est une application exponentielle des possibles. Que Catherine Lefeuvre écrive, que Jean-Luc Therminarias compose, que Stéphane Blanquet dessine les tapisseries : tout cela réunit un geste commun qui nous est devenu naturel. Mais surtout, cela nous permet d'échapper à toute chapelle esthétique. Tout le monde parle de transition écologique et sociétale, mais c'est peut-être d'abord nos manières de faire et de penser qu'il faudrait changer ! En partageant, on questionne beaucoup de choses : la relation au pouvoir, à la direction, à l'héritage d'une idée, mais aussi, en l'espèce, au public et à l'acteur.

Jean Lambert-wild.
©Thierry Laporte

« Nous sommes tous au service de quelque chose qui nous dépasse. »

Pourquoi faire jouer en alternance tous les élèves de la dernière promotion sortante de l'Académie de l'Union ?
J. L.-w. : Nous sommes héritiers d'une tradition italienne, où la transmission transitaient par les troupes, par les familles, jamais totalement écrite ou même formulée, lacunaire par nature. L'adossement de l'Académie de L'Union au Théâtre de l'Union conserve cet héritage, en confrontant les académiciens au métier tel qu'il est. Ils en font l'expérience comme acteurs et comme témoins. Elle conduit naturellement à cette expérience déterminante qu'est la rencontre avec le public, dont la portée pédagogique est irremplaçable. Il est nécessaire de reformuler la question de ce qu'est l'apprentissage pour un artiste. L'une de ses dimensions importantes est, il me semble, une formation par capillarité, qui rejoint la forme de transmission et d'insertion professionnelle la plus riche à mes yeux, à savoir le compagnonnage. C'est cette logique de compagnonnage qui fut le conducteur de cette création. Ce fut une expérience salvatrice pour tout le monde : elle nous rappelle à chaque représentation que nous ne sommes que les gardiens d'une histoire commune et jamais d'un rôle.

Pourquoi Yaya Mbilé Bitang en Sganarelle ?
J. L.-w. : Yaya enrichit le propos et accélère l'énergie du duo avec Dom Juan. La relation maître / serviteur gagne en profondeur et en paradoxe. C'est plus tendu. Yaya apporte aussi une tendresse absolue, une énergie débordante, un rire et une écoute qui sonnent juste à chaque fois.

Pourquoi des porcelainiers et des tapissiers ?
J. L.-w. : Tout a commencé lorsque j'ai rencontré Daniel Betoule, le directeur des Porcelaines de la Fabrique, qui avait accueilli Christian Couty et Stéphane Blanquet au sein de son entreprise pour réaliser l'armure en porcelaine de *Richard III*. Avec le *Dom Juan*, nous avions envie de donner encore plus de sens à notre rencontre et à notre coopération, avec cette idée folle d'un escalier en porcelaine de Limoges. Grâce à lui, j'ai ensuite rencontré Monsieur et Madame Creissen, de l'entreprise Néolice, qui ont réalisé ce magnifique décor en tapisserie en point numérique d'Aubusson. Je suis très fier de ces coopérations qui fait du Théâtre de l'Union l'ambassadeur des métiers d'art de sa région. La tournée de ce spectacle se poursuivra en Suisse, en Belgique, au Japon, en Corée, en Chine… Elle valorisera ces savoir-faire. Je trouve passionnant de voir comment les artisans travaillent la matière. Nos rencontres sont toujours fondées sur des valeurs communes et nous sommes tous au service de quelque chose qui nous dépasse : une chose cachée justement dans la matière que nous travaillons.

Focus réalisé par Catherine Robert

Dom Juan .
© Thierry Laporte

Théâtre du Crochetan, 9 av. du Théâtre, 1870 Monthey (Suisse). Du 6 au 9 janvier 2020 à 20h. Tél. 024 475 79 09.

Théâtre de la Cité internationale, 17 bd Jourdan, 75014 Paris. Du 13 janvier au 15 février. Lundi, mardi et vendredi à 20h30 ; jeudi et samedi à 19h. Tél. 01 43 13 50 50.

Comédie de Caen, CDN. Les 5 et 6 mai à 20h au **Théâtre d'Hérouville**. Durée : 1h40. Site : www.theatre-union.fr

critique

Variété

THÉÂTRE DE L'AQUARIUM /
ÉCRITURE ET JEU **ANNE-LISE HEIMBURGER**, **FLORENT HUBERT**, **SARAH LE PICARD**

Une création de Sarah Le Picard inspirée par *Discorama*, la fameuse émission de télévision consacrée à la chanson du temps de l'ORTF. Au-delà des projecteurs, une plongée dans l'intime qui révèle avec acuité l'envers du décor.

Il y a quelque chose d'affreusement trivial dans le terme « variété », aujourd'hui plus ou moins disparu, qui désignait la chanson populaire telle qu'on la concevait dans les années 1950 à 1980, c'est-à-dire dans un très grand écart artistique qui allait de Sylvie Vartan à Léo Ferré ! Un temps qui était en partie aussi celui de l'ORTF, la télé de papa souvent en noir et blanc, celui notamment d'une émission célèbre, *Discorama* (1959-1974) et de son animatrice Denise Glaser, qui ont inspiré ce spectacle. Un temps où la télévision osait, et Denise Glaser plus que les autres, des cadrages serrés, des plans longs, des silences prolongés, une langue raffinée, des questions profondes, qui n'ont plus cours sur nos écrans. On pourrait s'étonner qu'une jeune auteure et comédienne telle que Sarah Le Picard ait ressenti l'envie de redonner vie sur scène à ce monde cathodique englouti. « *Nous avons à cœur de parler de la variété, de nous plonger dans l'univers des tubes et de la chanson française* » assure le dossier de présentation du spectacle. Pourtant, on a le sentiment d'assister, à la découverte de *Variété*, où la musique ne joue pas le rôle central et où l'on n'entendra aucun tube de l'époque, à tout autre chose.

Humour et cruauté

A un moment de théâtre remarquablement réalisé – écriture au cordeau, interprétation, direction d'acteur, prestations musicales de la chanteuse et du pianiste-compositeur très abouties –, où dans le décor minimaliste d'un plateau de télévision se joue une série de mises à nu, entre tendresse et ironie, des trois personnages qui se croisent et dialoguent, pris dans leur solitude : une chanteuse cueillie à trois moments de sa carrière (où l'on devine la France Gall naïve des tout débuts), un pianiste-assistant débordant d'envies et coincé dans le carcan de son éducation catholique, et bien sûr Denise Glaser elle-même, personnage magnifique, digne, pudique, sensible et élégante, à la écoute des artistes, courtisée et souffrant au fond d'un terrible manque d'amour… L'émission *Discorama*, restée à l'antenne de 1959 à 1974, a fait les frais de l'arrivée au pouvoir de Valery Giscard d'Estaing et n'a pas bénéficié non plus, malgré les espoirs de son animatrice, de l'arrivée de la Gauche au pouvoir en 1981. Sarah Le Picard et ses épatants complices de scène, souvent désopilants – le brillant pianiste, compositeur et comédien Florent Hubert (que l'on avait vu associé à Judith Chemla et Benjamin Lazar pour le spectacle *Traviata / Vous méritez un avenir meilleur* en 2016) et l'ébouriffante chanteuse et comédienne Anne-Lise Heimburger – redonnent vie à Denise Glaser, pour mieux éclairer le drame intime et la solitude de celle qui « *fit briller la gloire des autres mais finit oubliée de tous* ». Une plongée brillante, glaçante et drôle dans l'envers du décor de ceux qui, pris dans la lumière des plateaux, résistent moins que les autres à la cruauté du temps qui passe.

Jean-Luc Caradec

© Marikel Lahana
Variété.

Théâtre de l'Aquarium, Festival BRUIT, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Les 14, 15 et 16 janvier à 21h. Tél. 01 43 74 99 61.

critique

La Loi des Prodiges

REPRISE / **LA SCALA PARIS** / ÉCRITURE ET INTERPRÉTATION **FRANÇOIS DE BRAUER**

François de Brauer réalise une époustouflante et hilarante performance autour de la Réforme Goutard, portée par Rémi Goutard et visant à faire disparaître les artistes.

C'est à une extraordinaire épopée que nous convie François de Brauer. La saga retrace le périple d'une vie, celle de Rémi Goutard, à partir du moment même de sa naissance, entre une mère frustrée et un père artiste raté, « *scénariste médiocre et schizophrène de génie* » selon son psychanalyste. Comme en écho à la sonnerie calamiteuse que répète Peter Sellers dans *The Party* de Blake Edwards, un fameux jingle qui déraille annonce et déclenche la comédie. Une comédie irrésistible dans laquelle François de Brauer déploie un talent digne des plus grands, interprétant une vingtaine de personnages avec une précision, une virtuosité et une vivacité millimétrées, sans aucun accessoire, uniquement grâce à son jeu et à sa voix qui instantanément se transforment. Avec cette apparence de facilité ou plutôt cette évidence du geste qui signifient un très patient travail. Mis à part une chaise, le plateau est nu, mais la tumultueuse aventure nous transporte d'un appartement familial à un musée, d'un plateau de télévision à une manifestation devant l'Assemblée Nationale, jusqu'à un vaste bureau de chef d'Etat tendance Ubu.

Les artistes, secte improductive

Rémi traverse diverses étapes marquantes. Son enfance d'abord puis sa jeunesse, où étudiant en histoire, il visite le musée d'art contemporain avec sa petite amie qui s'extasie devant les œuvres, alors que lui constate qu'elles sont « *plus difficiles à regarder qu'à peindre* ». Sa carrière comme député, engagé dans un projet de réforme visant à faire disparaître les artistes, une secte improductive, avec face à lui son adversaire de toujours, Régis Duflou, peintre et plasticien très coté sur le marché. Ses rencontres aussi avec un clown mendiant fan de Picasso qui s'essaie maladroitement à la magie. En apothéose cauchemardesque mais toujours aussi drôle, le scénario nous plonge dans un monde de pouvoir fantasmé. François de Brauer signe aussi le texte, structuré par la question centrale de l'utilité de l'art et des artistes. Là encore, c'est une réussite. L'affrontement tout en piques et saillies entre Rémi et Régis – pas si dissemblables que ça – n'a rien d'un combat entre l'obscurité et les lumières. Fin et percutant, le scénario fait émerger diverses questions comme les dérives de l'art contemporain dont les cotes parfois s'affolent démesurément et les œuvres laissent perplexes (n'est pas Marc Rothko qui veut), la condition des artistes, la fabrication de l'opinion, la disparition de la pensée, la surenchère médiatique vouée à l'audimat. Ainsi, pour éviter l'ennui, le débat télévisé entre Goutard et Duflou est agrémenté d'un hilarant numéro de jongleur à l'incroyable talent et à l'agrès plus incroyable encore. Le rire que ce spectacle provoque naît de mille causes. Du décalage, de l'inattendu, de l'audace de son auteur, qui fait l'éloge du doute contre les certitudes. Bravo à François de Brauer, tout simplement prodigieux !

Agnès Santi

François de Brauer, remarquable interprète.
© D. R.

La Scala Paris, 13 bd de Strasbourg, 75010 Paris. Du 10 janvier au 2 février 2020 à 19h, sauf dimanche à 18h, relâche lundi. Tél. 01 40 03 44 30. Durée : 1h45. Spectacle vu au Théâtre de La tempête.

critique

Et c'est un sentiment…

THÉÂTRE DE VANVES / ÉCRITURE COLLECTIVE DIRIGÉE ET MES PAR **DAVID FARJON**

Comment se sont bâties les représentations médiatiques de la banlieue ? *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* nous en apprend sans pour autant nous surprendre.

Après *Ce que je reproche le plus à l'architecture française, c'est son manque de tendresse*, la compagnie Légendes urbaines poursuit son chemin à travers les beaux titres à rallonge et la banlieue comme champ d'étude. Suite à son approche urbanistique remarquée, les six artistes de la compagnie déplacent la focale sur le terrain des médias, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* reprend une phrase prononcée dans un JT de 1976 présenté par Roger Gicquel, à l'époque où la banlieue n'apparaît qu'à peine comme un problème en France. Les événements de 1981 des Minguettes à Vénissieux ne sont pas encore passés par là, ni le fameux « *racaille* » de Sarkozy, ni les morts de Zyed et Bouna à Clichy, ni les émeutes qui leur succéderont ou encore les fameux cafés interdits aux femmes de Sevran.

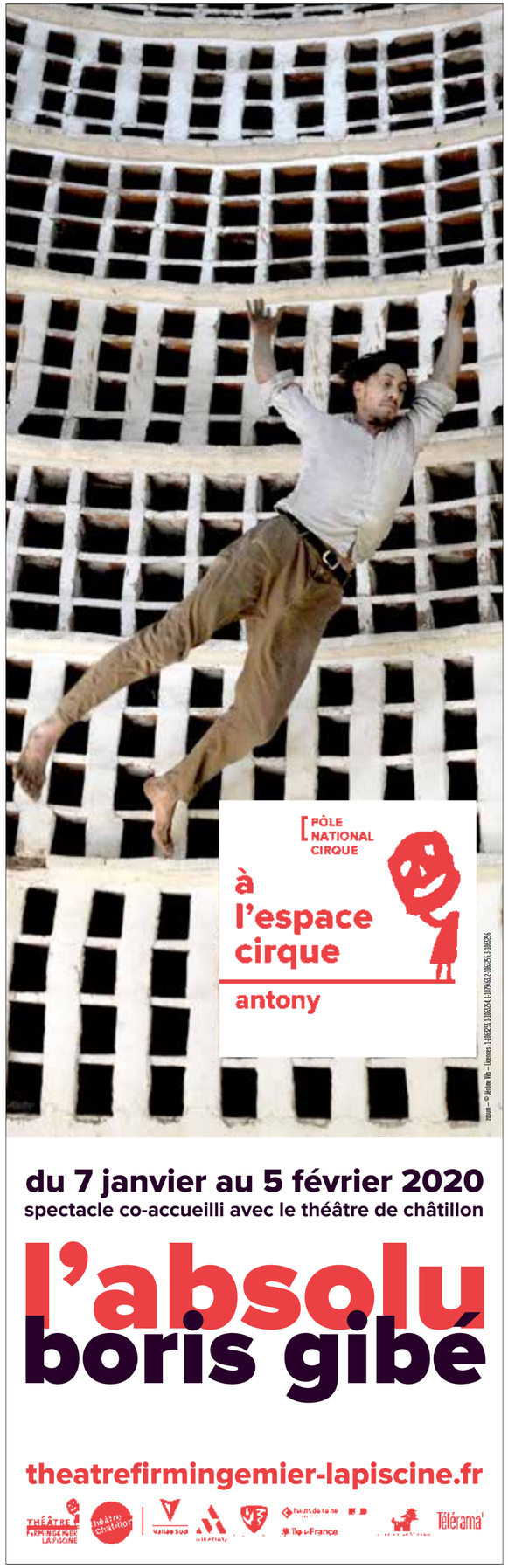
Entre réel et fiction

C'est sur ces sujets et leur traitement médiatique que revient le spectacle, naviguant entre décryptage de la fabrique de l'information et des représentations qu'elle fait naître et dénonciation de la confiscation de la parole, qui s'opère au détriment des habitants de ces quartiers qu'on qualifie maintenant dans une ambivalence bien involontaire de « *sensibles* ». Traversant allègrement les frontières entre le comédien et le personnage, le réel et la fiction, la narration, le commentaire et l'action, le spectacle tournoie au rythme des tables et des écrans qui dessinent des lieux en perpétuelle reconfiguration : plateau télé, bureau de rédaction et autres théâtres des événements. L'ensemble est fluide mais paraît hésiter entre plusieurs registres. Le spectacle débute comme une enquête avec des tentatives de reconstitution du processus qui aboutit à ce fameux reportage sur les cafés de Sevran et Vénissieux. On nous y rappelle à l'occasion le passé de la reporter de France 2, Caroline Sinz, sexuellement violentée place Tahir en Égypte, et l'on reconstitue avec vraisemblance les probables rapports de force au sein de la rédaction qui ont conduit à la confection de ce reportage. On interroge au passage les modes de production du théâtre, avec ses questions de genres et de représentations des minorités. On revient sur 1981 et la manière dont les médias achetaient du spectaculaire, demandaient aux habitants de jouer les casseurs. Dans un monde dorénavant habitué au décryptage des images, qui a beaucoup appris sur la confection de l'information, le spectacle reste éclairant mais se fait parfois redondant. Si bien qu'on se demande ce que le média théâtral peut apporter dans ce registre, en plus de ce que font déjà ceux de l'image. La réponse se fait attendre mais surgit à la fin, éloquente, incontestable avec le masque de Zyed qui danse sur *Douce France*.

Éric Demey

© Jérémie Gaston-Raoul
Et c'est un sentiment…

Théâtre de Vanves, 12 rue Sadi-Carnot, 92170 Vanves. Du 13 au 15 janvier, le 13 à 20h30, les 14 et 15 à 19h. Tél. 01 41 33 93 70. Puis en mars à **Fontenay**, **Saint-Quentin-en-Yvelines** et **Mantes-la-Jolie**. En mai au **théâtre Paris Villette**. Durée : 1h45. Spectacle vu au Théâtre Romain Rolland de Villejuif.



janvier

ma	21	20:30
me	22	20:30
je	23	14:15 + 20:30
ve	24	19:00
sa	25	18:00

Maillon
Théâtre de Strasbourg
Scène européenne

présenté avec le TAPS,
Théâtre Actuel et Public de Strasbourg

création

Théâtre, musique France

LES MÔMES-PORTEURS

Areski Belkacem, Mounia Raoui, Jean-Yves Ruf
Compagnie Toutes nos histoires

taps.strasbourg.eu maillon.eu

Un ennemi du peuple

REPRISE / **THÉÂTRE DE SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES** / D'**HENRIK IBSEN** / MES **JEAN-FRANÇOIS SIVADIER**

Jean-François Sivadier aborde Ibsen pour la première fois, offrant aux comédiens qu'il réunit au plateau l'occasion de montrer leur talent flamboyant en flirtant avec les conventions théâtrales et celles du politiquement correct.

Créée en 1883, la pièce d'Ibsen fut l'occasion de répondre au scandale par le scandale. Après les réactions horrifiées de la bourgeoisie puritaine, dont *Les Revenants* avait raillé l'hypocrisie, le dramaturge norvégien enfonça le clou. Dans *Un ennemi du peuple*, il vilipende à nouveau la veulerie de tous ceux prêts à sacrifier la vérité sur l'autel de leurs intérêts particuliers : édiles politiques agrippés au pouvoir, bourgeois esclaves de l'argent et peuple imbécile préférant le confort de l'aboulie au risque de la contestation révolutionnaire. Le docteur Stockmann veut prévenir ses concitoyens de la contamination des eaux thermales dont l'exploitation fait la prospérité de la ville. Mais il se retrouve en bute à la haine de tous, lorsqu'ils comprennent que la vérité risque de provoquer leur ruine en faisant fuir les curistes. Déclaré « ennemi du peuple » à l'issue d'une réunion publique houleuse, il perd son emploi, les soutiens de ceux qu'il croyait ses alliés et finit quasi seul, entre sa femme et ses enfants. Son unique consolation est cet adage aristocratique et désespéré : *« l'homme le plus fort au monde, c'est l'homme le plus seul. »*

Stockmann en monstre tristement humain

Cent cinquante ans après, *Un ennemi du peuple* se prête à une actualisation aisée, tant les intérêts économiques ont désormais pris le pas sur le souci écologique et tant la démocratie a prouvé qu'elle était, dans sa version libérale, le masque de la confiscation du pouvoir par la bourgeoisie avide. En 2012, Thomas Ostermeier avait enflammé Avignon en transformant la pièce en happening politique. Jean-François Sivadier choisit d'être plus radical et prend au sérieux le nihilisme odieux dans lequel se réfugie Stockmann.

Jean-François Sivadier réunit des acteurs de bonne trempe, dont le talent inonde le plateau.

© Jean-Louis Fernandez

Nicolas Bouchaud, éblouissant en brandon de discorde exalté, joue très adroitement avec les conventions théâtrales, transformant le discours du médecin bouc émissaire en diatribe enflammée contre les faux-semblants d'un théâtre participatif, traitant les spectateurs de « veaux » se repaissant du spectacle de leur propre compromission pour mieux s'en excuser. Le trait est mordant et le maelström, animé avec talent par la troupe, est décoiffant ! Force est d'admettre que le spectacle conduit à réfléchir et que la figure d'un Stockmann nombriliste et méprisant est aussi intéressante que celle qui le cantonne au rôle gentillet d'un lanceur d'alerte christique. Le malheur de Stockmann, mis en scène par Jean-François Sivadier, tient à la mise en garde pascalienne, selon laquelle *« qui veut faire l'ange fait la bête »*. Reste que le philosophe ajoute que s'il est dangereux de trop faire voir sa grandeur à l'homme, il est aussi dangereux de *« trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes »*. Que tous les démocrates applaudissent sous l'insulte : Stockmann-Zarathoustra ricane derechef !

Catherine Robert

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, place Georges-Pompidou 78054 Saint-Quentin-en-Yvelines. Tél. 01 30 96 99 00. Durée : 2h30. Spectacle vu à la MC2, à Grenoble.

LE MONFORT THÉÂTRE / D'APRÈS **EMMANUEL ADELY** / MES **CLÉMENT BERTANI** ET **ÉDOUARD BONNET**

La très bouleversante confession…

Le collectif Nightshot décrypte la construction d'une épopée américaine à partir d'un roman d'Emmanuel Adely.

© François Berthon

La très bouleversante confession…

Voici la première création du collectif Nightshot, né du dispositif du jeune théâtre en région Centre (JTRC) porté notamment par le CDN de Tours. *« Une Iliade dont les dieux seraient les pizzas et les hélicoptères »* comme la qualifie Emmanuel Adely, auteur du roman à l'origine de ce spectacle, *La très bouleversante confession de l'homme qui a abattu le plus grand fils de pute que la terre ait jamais porté*. Le titre donne le ton : bienvenue dans un monde où le film d'action hollywoodien se mêle au récit avéré de la traque et de l'élimination de Ben Laden. Le dispositif du collectif Nightshot se joue de cet écart entre réalité et fiction, de ce mélange entre la légende en mode *entertainment* américain et la réalité plus misérable d'un soldat. Un spectacle porté par sept acteurs et actrices qui dissèquent la fabrique d'une épopée moderne et de la toute-puissance américaine dans nos imaginaires.

Éric Demey

Le Monfort Théâtre, 106 rue Brancion, 75015 Paris. Du 7 au 18 janvier à 19h30. Tél. 01 56 08 33 88.

MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL / DE **ROLAND SCHIMMELPFENNIG** / MES **MARCIAL DI FONZO BO** ET **ÉLISE VIGIER**

Le Royaume des Animaux

Le Royaume des Animaux **ausculte ce qu'une société néo-libérale fait des individus à travers l'histoire d'une troupe de comédiens dont la tournée s'achève.**

© Pascal Gély

Le Royaume des Animaux.

Élise Vigier, artiste associée à la MAC, connaît bien la vie de troupe. Elle accompagne en effet le collectif Les Lucioles depuis une vingtaine d'années, avec notamment Marcial di Fonzo Bo qui met en scène avec elle cette pièce du caustique auteur allemand Roland Schimmelpfennig. Une troupe achève la tournée de plus de six ans de sa comédie musicale, *Le Royaume des Animaux*, pour démarrer un nouveau projet dont elle ne connaît rien, hors le titre, *Le Jardin des Choses*. Les acteurs ne vont plus représenter des animaux, vivants et mobiles, mais des choses, marchandisées et figées. Une métaphore de la course de notre monde saisie à travers les coulisses d'une troupe, qui *« dissèque de manière assez terrible le fonctionnement d'un groupe face au capitalisme marchand »*.

Éric Demey

Maison de Arts de Créteil, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Du 13 au 15 janvier à 20h. Tél. 01 45 13 19 19.
Également à la **Comédie de Caen** du 28 au 31 janvier. Tél. 02 31 46 27 29.
Et au **Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon** du 12 au 16 mai.

LIEUX BLANCS
Journée du théâtre autrichien à Paris 29e édition
Goethe-Institut Paris, lundi 10 février 2020, de 16 h à 22 h

Ferdinand Schmalz
à l'appareil
pays de boue violence
sur le plateau du diable
Traduction Henri Christophe **16 h**

Teresa Dopler
Le village blanc
Traduction Henri Christophe **18 h**

Ferdinand Schmalz
le templier
Traduction Henri Christophe **20 h**

Avec
Dominique Boissel, Arnaud Carbonnier, Delphine Chuillot, Catherine Creux, Jean-Michel Meunier, Thierry Pietra

Conception et réalisation Heinz Schwarzinger

Entrée libre dans la mesure des places disponibles. Réservation conseillée.

Goethe-Institut Paris
17 avenue d'Iéna, 75116 Paris
Tél. 01 44 43 92 30
Métro : Iéna, Boissière

MAISON DES MÉTALLOS / DE **MARGUERITE BORDAT** ET **PIERRE MEUNIER**

Sécurilif ©

La Compagnie La Belle Meunière, dirigée par Pierre Meunier et Marguerite Bordat, mène une enquête théâtrale sur notre *« soumission non réfléchie au principe de sécurité »*. Une création qui voyage hors des sentiers battus : entre expérimentation, esprit forain et humour tragi-burlesque.

© Jean-Pierre Estournet

Sécurilif ©, de Marguerite Bordat et Pierre Meunier.

Il s'agit, ici, d'en savoir plus sur notre rapport à la peur et à *« l'inquiétude quasi permanente qu'elle sécrète en nous »*. Sur scène, un trio de comédiens-performeurs fait face à toutes sortes de mécanismes et de dispositifs, toutes sortes de concepts concrets comme théoriques *« ouvrant la voie à une sérénité mentale stabilisée et à une absence de danger garantie »*. Suzanne Da Cruz, Bastien Crinon et Valérie Schwarcz essaient ainsi de convaincre *« les êtres de panique »* que nous sommes que chacun peut se changer en disciple de la tranquillité. C'est *Sécurilif ©*, de Pierre Meunier et Marguerite Bordat : un hymne grinçant à la rassurance qui tente, par l'exemple et la démonstration, d'instaurer une *« nouvelle alliance entre culture et sécurité »*.

Manuel Piolat Soleymat

Maison des métallos, 94 rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 Paris. En co-réalisation avec le Théâtre de la Ville. Du 14 au 26 janvier 2020. Les mardis et mercredis à 20h, les jeudis et samedis à 19h, les dimanches à 16h, le jeudi 16 janvier à 14h30. Durée de la représentation : 1h30. Tél. 01 47 00 25 20.

le théâtre de Rungis

THÉÂTRE

CHANGE ME / 04/02
CAMILLE BERNON ET SIMON BOURGADE

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD / 25/02
MARIVAUX / BENOÎT LAMBERT

QUITTER LA TERRE / 19/03
JOËL MAILLARD

LE LIEN / 02/04
FRANÇOIS BÉGAUDEAU / PANCHIKA VELEZ
AVEC CATHERINE HIEGEL ET PIERRE PALMADE

CONVULSIONS / 28/04
HAKIM BAH / FRÉDÉRIC FISBACH

BUG / 15/05
TRACY LETTS / EMMANUEL DAUMAS
AVEC AUDREY FLEUROT

✳

MUSIQUE / CHANSON

GOVRACHE / 25/01

GRAND NORD / 31/01
ORCHESTRE NATIONAL D'ÎLE DE-FRANCE / CASE SCAGLIONE
SIBELIUS

UN AIR DE PRINTEMPS / 12/03
ORCHESTRE NATIONAL D'ÎLE-DE-FRANCE / JAMES FEDDECK
PROKOVIEV, ELGAR, DVÓRAK

LABELLE / 27/03
AVEC LE QUATUOR MÉTAVERS
LABELLE, STEVE REICH

ORCHESTRE COLONNE / 26/05
LAURENT GOSSAERT
MOZART, ÉRIC TANGUY, SCHUBERT

✳

DANSE

SAMSARA / 15/01
JANN GALLOIS

LET ME CHANGE YOUR NAME / 03/03
EUN-ME AHN

✳

CIRQUE

LE CHAS DU VIOLON / 13/06
LES COLPORTEURS

PLOIE SOUS MON POIDS / 13/06
MAUVAIS COTON

✳

JEUNE PUBLIC

LE BAIN / 28/01
GAËLLE BOURGES / DANSE

LA CAVERNE / 28/02
L'AVANTAGE DU DOUTE / THÉÂTRE

JE BRÛLE (D'ÊTRE TOI) / 25/04
CIE TOURNEBOULÉ / THÉÂTRE ET MARIONNETTES

TOUT NEUF / 18 et 19/05
CIE MINUTE PAPILLON / POÈME LYRIQUE

AUDREY FLEUROT – NOTRE TOUR © OLIVIER MARTY LICENCE : 3-1064736

WWW.THEATRE-RUNGIS.FR / 01 45 60 79 05

LUCERNAIRE /
TEXTE ET MES **ANTOINE CHALARD**

Elephant Man

Le comédien et metteur en scène Antoine Chalard signe son premier texte de théâtre. Une pièce qui porte un nouveau regard sur l'histoire d'Elephant Man.

© Brigitte Bottelle

Elephant Man revisité au Lucernaire par Antoine Chalard.

En 1980, le film *Elephant Man*, de David Lynch, révèle au grand public le destin de Joseph Merrick. Cet anglais au physique difforme, surnommé « l'homme-éléphant », fut exhibé comme bête de foire, à Londres, à la fin du XIXe siècle. C'est cette histoire que se réapproprie aujourd'hui Antoine Chalard. Accompagné de Clémentine Yelnik et Florent Malburet, le comédien-auteur-metteur en scène a voulu porter un autre regard sur cet être à l'existence hors norme. « *Bien sûr, la destinée de l'homme éléphant fut injuste, violente et cruelle*, explique-t-il. *Mais elle fut aussi riche, exceptionnelle et remplie d'amour. Plutôt que de m'attacher à toutes les humiliations et souffrances qu'il a subies, j'ai surtout voulu raconter ce qu'il a reçu et ce qu'il a donné.* » Soucieux de s'éloigner « *d'un réalisme utile* », Antoine Chalard a imaginé un spectacle qui joue d'effets d'ombres et de transparences. Un spectacle à « *l'onirisme décalé* » qui vise à conférer à cette histoire « *une valeur de conte ancien* ».

Manuel Piolat Soleymat

Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Du 15 janvier au 1er mars 2020. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 17h. Durée de la représentation : 1h15. Tél. 01 45 44 57 34. Également le 10 avril 2020 au **Jeu de Paume à Vizille**.

THÉÂTRE DE BELLEVILLE / DE **MARIUS VON MAYENBURG** / MES **ADRIEN POPINEAU**

Pièce en plastique

Au Théâtre de Belleville, Adrien Popineau met en scène *Pièce en plastique* de Marius von Mayenburg. Une satire sociale qui dénonce les travers d'un monde contemporain replié sur lui-même.

Dans *Pièce en plastique*, Marius von Mayenburg (dramaturge allemand né en 1972) présente une famille bourgeoise bien-pensante qui fait face aux tracas d'une existence sous pression. Le père est médecin, la mère travaille pour un plasticien célèbre. Quant au fils, il est soumis aux poussées d'une puberté précoce et débordante. Souhaitant alléger leur quotidien et échapper au *burn-out*, Michael et Ulrike engagent une aide ménagère. Mais cette dernière, loin de résoudre les problèmes des parents débordés, va révéler leurs névroses et leurs contradictions. Sous la direction d'Adrien Popineau, Aida Asgharzadeh, Charles Morillon, Julien Muller, Cassandre Vittu de Kerraoul et Auguste Yvon s'attachent à questionner « *avec vigueur, force, émotion et étrangeté* » les relations humaines mises en jeu par leurs personnages. Vidéos, théâtre dans le théâtre, univers tendant à l'onirique et au fantastique… *Pièce en plastique* fait apparaître l'envers de nos idéaux humanistes et nous place face à un monde au bord de l'implosion.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre de Belleville, passage Piver, 94 rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris. Du 5 au 28 janvier 2020. Les lundis et mardis à 21h15, les dimanches à 17h30. Durée de la représentation : 1h40. Tél. 01 48 06 72 34. www.theatredebelleville.com
Également à la **Scène Nationale de Dieppe** le 17 mars 2020 ; au **Théâtre de la Ville de Bernay** le 20 mars ; au **Théâtre de l'Étincelle-Ville de Rouen** les 26 et 27 mai.

THÉÂTRE DE LA COMMUNE / DE **BARBARA MÉTAIS-CHASTANIER** / MES **MARIE LAMACHÈRE**

De quoi hier sera fait

Pour inventer le futur des villes de notre monde menacé, *De quoi hier sera fait* s'appuie sur Charles Fourier et sept personnages version plateau et « second-life ».

© Arthur Crestani

De quoi hier sera fait.

Après *Nous qui habitons vos ruines*, volet consacré aux campagnes présenté en septembre 2019 à la Commune, Marie Lamachère et Barbara Métais-Chastanier présentent la version urbaine de ces « *eu-topies* » (« *les bons lieux* ») du futur qu'elles tentent de réfléchir par le théâtre. En s'appuyant sur les écrits de Charles Fourier, penseur anarchiste à la base des phalanstères, elles tentent d'imaginer par l'entremise de sept personnages des « *eu-topies* » de villes d'un futur proche (2026 puis 2047), fondées sur le désir et le plaisir. Un spectacle qui prend à bras-le-corps la nécessité urgente d'imaginer un futur pour mieux renverser celui qui se profile. Une aventure scénique qui se jouera au plateau, mais aussi via Internet et un camion de 20 m³ situé à l'entrée du théâtre…

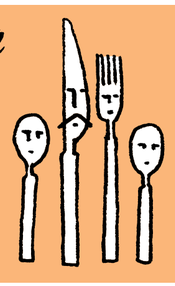
Éric Demey

Théâtre de la Commune, 2 rue Édouard-Poisson, 93300 Aubervilliers. Du 30 janvier au 9 février mardi, mercredi et jeudi à 19h30, vendredi à 20h30, samedi à 18h, dimanche à 16h et le jeudi 6 à 14h30. Tél. 01 48 33 16 16.

la Tempête

10 JAN.
> 9 FÉV.

Cartoucherie
75012 Paris
T. 01 43 28 36 36
www.la-tempete.fr



hélas

texte
Nicole Genovese

mise en scène
Claude Vanessa

focus

Odyssées en Yvelines, un vaste périple à la rencontre des langages de la scène

Festival de créations pour l'enfance et la jeunesse, outil de décentralisation qui essaime sur tout le territoire des Yvelines avant les tournées nationales, Odyssées en Yvelines est un temps fort qui structure et élargit l'action du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines. Six créations nées de démarches artistiques singulières s'adressent aux plus jeunes ou aux adolescents, suscitant la réflexion et stimulant l'imaginaire. Le festival décloisonne, rassemble, ouvre de nouveaux horizons et provoque le dialogue. Une rencontre entre soi et l'œuvre, entre soi et l'altérité.

entretien / Sylvain Maurice

Un festival de grande liberté et de grande exigence

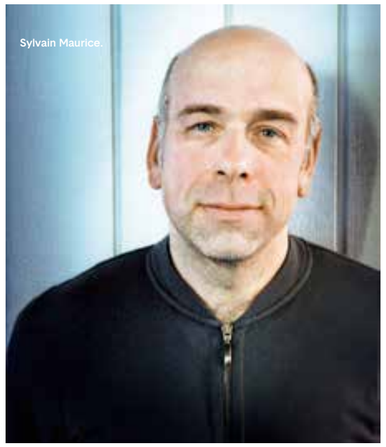
Directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines depuis 2013, Sylvain Maurice et son équipe mettent en œuvre une douzième édition proposant quelque 250 dates de programmation. Croisant enjeux éducatifs et esthétiques, l'imagination est au pouvoir !

En quoi le festival Odyssées en Yvelines est-il structurant pour le CDN ?
Sylvain Maurice : Odyssées est au cœur du projet du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines pour plusieurs raisons. La première, c'est le fait que le festival présente uniquement des créations, ce qui s'inscrit dans notre mission de Centre dramatique national. Ensuite, l'importance d'Odyssées s'explique par l'histoire même du théâtre, qui a résulté de la fusion de plusieurs structures, soit une scène nationale et un centre dramatique national pour l'enfance et la jeunesse, label qui aujourd'hui n'existe plus. De nombreux artistes reconnus sont passés avec bonheur par Odyssées : Stanislas Nordey, Olivier Py, Irina Brook, Marcel Bozonnet, et tant d'autres. Enfin, la troisième raison est économique. Compte tenu de notre niveau de subventions, les tournées de nos spectacles s'avèrent vitales. Les créations d'Odyssées, programmées cette saison entre 220 et 250 dates, tournent en moyenne au moins deux ans, partout en France et parfois au-delà de nos frontières. C'est considérable. *La Rage des petites sirènes*, créé en 2016 par Magali Mougel et Johanny Bert, a par exemple traversé l'Atlantique jusqu'à New York.

Comment se décline la tournée sur le territoire des Yvelines ?
S. M. : À partir de Sartrouville, nous rayonnons dans toutes les Yvelines, un département particulièrement contrasté où coexistent des zones rurales et des quartiers très denses. Odyssées est un projet de territoire, adossé aux subventions du conseil départemental des Yvelines, notre partenaire principal, et à celles de l'État et de la Ville. En collaboration avec le Département, nous avons fait évoluer Odyssées afin d'élargir nos collaborations : nous continuons notre action auprès des équipements culturels et établissements scolaires, et travaillons de manière de plus en plus affirmée avec les structures ou associations sociales du département, en lien avec des problématiques spécifiques telles que par exemple la réinsertion, la lutte contre la précarisation ou le handicap. Ce réseau de diffusion étendu permet non seulement de mettre en œuvre une décentralisation ambitieuse mais aussi de décloisonner les publics, de bousculer les repères, en touchant toutes sortes de personnes, y compris celles et ceux qui sont exclus de l'offre culturelle. Nous organisons des échanges et des ateliers, créons les conditions de la rencontre, favorisons les dialogues, notamment entre générations.

> **« Ces six formes très différentes forment un kaléidoscope reflétant la variété des écritures d'aujourd'hui. »**

Est-ce à cause de cette vaste diffusion que vous avez privilégié la petite forme ?



Sylvain Maurice.

© D. R.

S. M. : Ces petites formes peuvent en effet être jouées partout : théâtres, établissements scolaires, bibliothèques, médiathèques, centres sociaux… Elles assurent une diffusion très importante sur tout le territoire des Yvelines à partir du 13 janvier pendant dix semaines, et font halte au Théâtre de Sartrouville du 25 au 31 janvier pendant un temps fort nommé Cité-Odyssées. D'un point de vue artistique aussi, je fais l'éloge de la petite forme, elle exprime selon moi un geste théâtral essentiel, débarrassé de tout superflu, nourri du talent des interprètes, de la force singulière du langage scénique. Dans un dispositif scénographique minimal, dans une étroite proximité avec le public qui interdit de tricher, ces petites formes s'avèrent très évocatrices, très saisissantes. Le jeu d'échelle laisse imaginer de larges perspectives, la petite forme contient la grande. Small is beautiful ! Très inventives, les écritures d'aujourd'hui dépassent un travail classique d'écriture et parviennent à toucher de mille et une manières.

Quelles sont les spécificités des six créations de cette douzième édition ?
S. M. : Nous avons accentué la dimension pluridisciplinaire ou interdisciplinaire des créations. À partir du socle commun du théâtre, à partir de la discipline d'origine des artistes, divers alliages se sont construits. Deux spectacles conjuguent théâtre et musique : *Un flocon dans ma gorge* de Constance Larrieu célèbre les pouvoirs merveilleux de la voix, et *Le Joueur de flûte* de Joachim Latarjet revisite aujourd'hui le conte originel. Avec *Le Procès de Goku*, Anne Nguyen mêle danse et théâtre en imaginant une battle au sein d'un tribunal. Johanny Bert et Magali Mougel reviennent à Odyssées avec *Frissons*, un spectacle immersif et pluridisciplinaire destiné aux enfants à partir de 5 ans autour du thème de la peur. Thomas Quillardet nous entraîne dans l'univers des marvel comics avec *L'Encyclopédie des super-héros*. Enfin, et c'est une nouveauté, un spectacle de cirque est proposé avec *Portrait chinois* de Karim Messaoudi, où l'acrobatie devient une façon de dire qui l'on est. Ces six formes très différentes forment un kaléidoscope reflétant la variété des écritures d'aujourd'hui, dont les langages se fondent sur le texte, le corps, l'espace, l'univers sonore, visuel, vocal, etc. Chacun des six projets est né d'une démarche artistique originale. Cette année, je ne crée pas de spectacle pour Odyssées, je suis donc engagé auprès des artistes dans un travail d'accompagnement, de relai de leur créativité, en étant délié des enjeux liés au regard sur mon travail.

Le théâtre dédié à l'enfance et la jeunesse est-il plus libre, car moins borné et peut-être moins revendicatif que le théâtre pour tous ?
S. M. : On peut relever un paradoxe fécond dans le théâtre jeune public, qui s'avère un espace de grande liberté mais aussi de grande exigence. Plusieurs metteurs en scène m'ont confié qu'après avoir créé pour Odyssées une œuvre dédiée à la jeunesse, leur regard sur leur travail en général avait été renouvelé. Au théâtre, comme le souligne Peter Brook, « *le diable, c'est l'ennui* », et les plus jeunes laissent voir souvent ce qu'ils ressentent sans mentir. La question de l'adresse selon les tranches d'âge est primordiale, sur le fond autant que sur la forme. L'un des en jeux importants des spectacles jeune public est l'attention portée à la dimension éducative autant qu'à la dimension imaginaire, articulées autour de questions dramaturgiques et esthétiques. Le spectacle ne peut se contenter d'être le relai d'un discours éducatif, et je me suis toujours refusé à être dans une sorte de pédagogisme au détriment du travail créatif, du plaisir de l'imaginaire. Une pincée de transgression peut aussi apporter beaucoup, amène à exercer son esprit critique. La liberté des artistes encourage la liberté des jeunes spectateurs, le dialogue sur le sens, sur l'émotion, sur le jeu. Odyssées réjouit, interroge et fait réfléchir…

> **« Notre réseau de diffusion étendu permet non seulement de mettre en œuvre une décentralisation ambitieuse mais aussi de décloisonner les publics, de bousculer les repères, en touchant toutes sortes de personnes… »**

Propos recueillis par Agnès Santi

entretien / Magali Mougel et Johanny Bert

Frissons, à l'écoute des voix intérieures de la peur

DE **MAGALI MOUGEL** / MES **JOHANNY BERT** / À PARTIR DE 4 ANS

Au sein d'un espace tri-frontal, les danseurs Yan Raballand et Adrien Spone interrogent les peurs d'un petit garçon dont les parents décident d'adopter un enfant de son âge. C'est *Frissons*, une expérience épique et sensorielle, pour tous publics à partir de 4 ans, imaginée par l'autrice Magali Mougel et le metteur en scène Johanny Bert.

Après *Elle pas Princesse, Lui pas héros*, *Frissons* est le deuxième spectacle que vous concevez ensemble. Sur quoi se fonde votre complicité artistique ?
Johanny Bert : Il y a tout d'abord l'intérêt que je porte à l'écriture de Magali. C'est une écriture qui déploie une langue à la fois très concrète, accessible à tous types de publics, et très travaillée, une écriture qui met en jeu des recherches extrêmement profondes sur les sujets qu'elle investit. Et puis, j'aime beaucoup la manière dont Magali et moi dialoguons ensemble. Il y a une forme de confiance entre nous qui nous permet de nous lancer dans des aventures nouvelles : comme *Frissons*, par exemple, qui mêle danse et théâtre. Magali est à l'écoute des équipes pour lesquelles elle s'engage, sans pour cela jamais renier quoi que ce soit de son univers d'autrice.

Magali Mougel.
© D. R.

« La modification de la cellule familiale est sans doute la chose la plus effrayante qui puisse frapper un enfant de 4 ans. »
Magali Mougel

Magali Mougel : Il est vrai que Johanny et moi recherchons à peu près la même chose dans les expériences que nous souhaitons faire vivre aux spectateurs. Nous sommes tous les deux guidés par une réflexion éthique liée à la création scénique et à l'écriture. Par ailleurs, ce qui me plaît également beaucoup chez Johanny, c'est que non seulement il sait pourquoi il commande un texte à un auteur, mais il manifeste, en plus, un véritable plaisir à accompagner cette écriture en train de naître.

Quelles contraintes et quelles opportunités le fait de travailler pour de jeunes spectateurs à partir de 4 ans implique-t-il ?
M. M. : Quand le Théâtre de Sartrouville m'a fait cette proposition, j'ai tout d'abord été un peu effrayée. Car lorsqu'on écrit pour le théâtre, même quand on s'adresse aux jeunes publics, on écrit a priori pour des spectateurs qui savent eux-mêmes lire et écrire. Mais ce défi m'a paru intéressant, notamment parce qu'il me donnait l'occasion de prouver que l'on peut concevoir pour de très jeunes spectateurs un texte tout aussi exigeant que les textes que l'on imagine pour les autres publics : c'est-à-dire un texte qui s'appuie sur une histoire à part entière, avec une langue et des intentions dramaturgiques extrêmement solides.
J. B. : Magali et moi avons pensé *Frissons* à l'endroit du lien adultes/enfants. Nous avons travaillé ensemble autour de l'idée que l'enfant allait de toute façon venir voir le spectacle avec un adulte, que ce soit un membre de sa famille ou un enseignant. Nous nous adressons donc plutôt à un public familial qu'aux seuls enfants à partir de 4 ans. Pour autant, créer un spectacle accessible à d'aussi jeunes spectateurs est une grande responsabilité. Car ce que l'on va donner à voir et à entendre à ces enfants plantera peut-être des petites graines de pensée en eux. Il nous incombe de les initier au plaisir de l'art, au plaisir de découvrir des choses et des sensations qu'ils ne connaissent pas encore, au plaisir de se poser ne serait-ce qu'une seule question à partir du spectacle auquel ils auront assisté…

De quoi traite *Frissons* ?
M. M. : Avant même que je me mette à écrire, Johanny et moi avions pour projet de concevoir un spectacle pour deux danseurs, un spectacle qui fasse entendre les pensées intérieures des personnages. Ce point de départ étant donné, j'avais très envie de questionner le thème de la peur. Et je me suis dit qu'au-delà de la peur du loup, la peur du noir, la peur des fantômes sous le lit, la modification de la cellule familiale, avec l'arrivée d'un nouvel enfant, est sans doute la chose la plus effrayante qui puisse frapper un enfant de 4 ans. D'autant plus lorsque le nouveau venu est un enfant adopté.

Sur quelles lignes s'est fondé votre travail de mise en scène ?
J. B. : J'ai imaginé un espace tri-frontal au sein duquel évoluent des danseurs équipés d'un dispositif sonore. C'est ce dispositif qui permet d'entendre les voix intérieures des personnages, qui sont des voix enregistrées, comme si elles étaient collées aux danseurs et à leurs mouvements. *Frissons* a été élaboré pour pouvoir être joué, en itinérance, dans des salles qui ne sont pas des théâtres. La scénographie est une forme d'installation plastique pouvant accueillir, dans toutes sortes de lieux, des danseurs qui dialoguent entre eux à la fois par le corps et par la pensée. Ceci, sans que la danse illustre ce que disent les mots, sans que les mots commentent ce qu'exprime la danse.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Au Théâtre de Sartrouville les 25 et 29 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020.
Durée : 45 minutes.

Johanny Bert.
© D. R.

« Créer un spectacle accessible à d'aussi jeunes spectateurs est une grande responsabilité. »
Johanny Bert

entretien / Constance Larrieu

Un flocon dans ma gorge, road-trip dans le Grand Nord

TEXTE ET MES **CONSTANCE LARRIEU** / À PARTIR DE 6 ANS

Comédienne, metteuse en scène et musicienne, Constance Larrieu crée son premier spectacle jeune public. Un voyage dans le grand Nord qui questionne la voix, l'identité et la culture inuit à travers les chants de gorge.

Qui est Marie-Pascale Dubé, qui a inspiré votre spectacle, et comment avez-vous découvert son histoire liée aux chants de gorge inuit ?
Constance Larrieu : J'ai découvert Marie-Pascale Dubé parce que je voulais concevoir un projet sur la voix, ayant moi-même une formation musicale, avec un parcours théâtral et musical. Je faisais des recherches sur Internet pour trouver une comédienne-chanteuse qui n'ait pas une voix typique que les enfants pourraient déjà avoir entendue, surtout les enfants français. J'ai découvert des vidéos où elle chantait avec la gorge, et j'ai trouvé incroyables les sons qu'elle produisait. Nous nous sommes rencontrées, nous avons beaucoup parlé, elle m'a raconté son histoire, et j'ai pensé : « Le sujet de cette pièce doit partir d'elle » !

Quelle est son histoire ?
C. L. : Quand elle était petite, cette Québécoise émettait des sons très graves et très étranges avec sa gorge, sans savoir de quoi il s'agissait. Un jour, ses parents lui ont fait écouter un disque de chants de gorge inuit, et elle s'est reconnue dans cette musique autochtone. À partir de là, elle a fait des recherches, puis, à l'âge adulte, elle est partie dans le grand Nord pour rencontrer une chanteuse de gorge et la culture inuit. À travers mon projet qui retrace son histoire, se dessine aussi l'histoire de la colonisation au Québec et de la communauté autochtone qui a été niée pendant des années. Fort heureusement, aujourd'hui, on redécouvre cette culture.

Constance Larrieu.
© Pierre-Emmanuel Peotta

« Les chants de gorge sont à la fois le sujet et l'objet du spectacle. »

Comment avez-vous conçu l'écriture du texte et votre spectacle ? Dans la mesure où votre spectacle est une commande d'Odyssées-en-Yvelines, aviez-vous des contraintes ?
C. L. : Non, Sylvain Maurice m'a donné carte blanche pour concevoir un projet destiné à un public d'enfants de 6-8 ans à partir de mon envie d'un spectacle de théâtre et de musique. La seule contrainte est la durée : 45 minutes. J'ai écrit en collaboration avec Marie-Pascal Dubé à partir d'échanges sur son histoire que j'ai refictionnalisée en raison de la question d'appropriation culturelle. Je ne suis absolument pas Inuit, je ne veux pas m'approprier cette culture qui ne m'appartient pas – même si tout artiste s'approprie toujours un sujet qui ne lui appartient pas au départ. J'ai lu beaucoup de contes inuit, visionné de nombreux documentaires, et à partir de cette matière, j'ai écrit le texte et inventé des péripéties pour que le spectacle ressemble à une sorte de *road-trip* dans le grand Nord. Pendant les répétitions, je fais aussi beaucoup de modifications en fonction de ce qui se chante et de la musique composée par David Bichindariz. C'est vraiment une écriture collaborative.

Comment les sons de gorge s'articulent-ils avec la musique de David Bichindariz ?
C. L. : Les chants de gorge sont à la fois le sujet et l'objet du spectacle qui parle de la voix, de la découverte de l'identité à travers la voix. Pour que cette histoire puisse parler aussi à des enfants français, il y a ces sons de gorge, à quoi s'ajoute la musique de David Bichindariz, qui relève du *road-trip* avec une influence américaine, country, électro. Le texte et la musique dialoguent tout le temps, que ce soit en bande-son ou en musique *live*. L'idée est que les enfants soient immergés dans cet univers sonore puisqu'il n'y a pas de lumière et quasiment pas de scénographie. La forme est légère mais les paysages se déploient à travers les sons et la voix.

Vous qui avez mis en scène plusieurs opéras, que représente la voix pour vous ?
C. L. : Dans ma démarche, même en tant que comédienne, j'ai un rapport à la voix très présent. Je cherche toujours à musicaliser le texte, à le travailler de manière rythmique, j'appréhende les textes comme une partition. Je suis très attentive au texte, à ce qui est dit, et je mêle beaucoup la théâtralité et la musicalité. La voix parlée est pour moi tout aussi importante que la voix chantée et je considère les acteurs comme des chanteurs et les chanteurs comme des acteurs.

Comment avez-vous choisi le titre du spectacle : *Un flocon dans ma gorge* ?
C. L. : Je voulais que le titre fasse référence au chant de gorge et à quelque chose de coincé, une identité qui n'est pas encore révélée, qui faisait que Marie-Pascale Dubé se trouvait différente quand elle était petite et parlait de cette difficulté à s'accepter soi-même. Le titre comprend donc cette relation avec le chant de gorge tout en évoquant le froid, la neige, ces paysages magnifiques du grand Nord.

Entretien réalisé par Isabelle Stibbe

Au Théâtre de Sartrouville les 25, 29 et 31 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020. Durée : 45 minutes.

entretien / Joachim Latarjet

Le Joueur de flûte, face à la méchanceté des hommes

D'APRÈS LE CONTE DES **FRÈRES GRIMM** / TEXTE, MUSIQUE ET MES **LATARJET**

Joachim Latarjet allie la noirceur inquiétante du conte des frères Grimm au souffle ensorcelant du trombone en un spectacle qui interroge les conditions et l'origine de la méchanceté humaine.

Pourquoi avoir choisi de partir du *Joueur de flûte de Hamelin* ?
Joachim Latarjet : Pour ce spectacle, je suis musicien, metteur en scène et auteur, mais ce qui me guide, c'est avant tout la musique et sa puissance. Ce qui me plaisait dans le conte des frères Grimm, c'est que le joueur de flûte parvient à faire des prodiges avec son instrument et ses mélodies : il attire les rats dans la montagne et, ensuite, il y conduit les enfants, pour, semble-t-il, se venger de la bêtise et de la méchanceté des adultes. Qui est donc cet homme qui a ce curieux pouvoir ? J'ai voulu m'intéresser à l'enfance de ce joueur de flûte, dont le conte ne dit évidemment rien, ce qui permet de tout imaginer ! Comment en est-il arrivé là, à vendre sa musique pour dératiser la ville ? Il faut reconnaître que ce personnage n'est pas très sympathique. Il n'agit pas gratuitement, par bonté ou philanthropie. C'est son métier. Il dératise. Quelle a pu être l'enfance d'un tel homme ? J'ai imaginé un enfant secret, un peu à part et qui subit la méchanceté des autres enfants.

Et qui les tuent pour se venger ?
J. L. : Non ! Le conte ne le précise pas. Sa cruauté et sa noirceur viennent de l'analogie entre les rats et les enfants. Mais le conte – très court – dit que la ville, peuplée d'habitants égoïstes et administrée par une mairesse malhonnête, est envahie par les rats. Le joueur de flûte se présente, débarrasse la ville des rats et présente sa note à ceux dont il a réglé le problème. Mais les notables n'acceptent de payer que la moitié de la somme convenue au départ. Le joueur de flûte enlève alors les enfants et part avec eux dans la montagne. J'imagine qu'il ne tue pas les enfants mais qu'il refuse de les laisser entre les mains de gens aussi malfaisants, bêtes et sournois. J'aimerais jouer avec cette complexité et la faire toucher aux enfants qui assistent au spectacle.

Joachim Latarjet.
© Olivier Ouadah

« La musique représente une forme de liberté, et avec elle, on peut prendre le pouvoir. »

Quelle installation scénique avez-vous choisie ?
J. L. : Le décor est assez simple, ce qu'imposent les conditions d'*Odyssées*. Mais j'ai quand même voulu recréer une sorte de petit théâtre, même en le faisant le plus léger possible, pour que les enfants aient vraiment l'impression d'un changement entre le lieu tel qu'il le fréquentent habituellement et ce que devient ce lieu quand un spectacle s'y installe. Il y a donc une petite scène, un peu comme quand le théâtre s'installait dans les villages, et des écrans qui permettent de changer de décor comme le permettaient les toiles du théâtre forain. Une narratrice – Alexandra Fleischer – raconte et chante l'histoire. Elle interprète la mairesse de la ville, un dératiseur et d'autres personnages pendant que j'interprète seul le joueur, non pas de flûte mais de trombone !

Quelle musique avez-vous composée ?
J. L. : La musique est évidemment omniprésente et je l'ai composée avec l'idée que quand les enfants (ceux du conte autant que ceux de la salle !) sont attirés par une musique, c'est parce qu'ils sentent qu'elle leur est adressée. Souvent les adultes ne comprennent pas la musique qu'écoutent les enfants. Ainsi quand l'électro a débarqué – mais ce fut aussi le cas, bien avant, avec le jazz – ceux qui l'écoutaient, souvent les plus jeunes, considéraient que cette musique n'appartenait qu'à eux… C'est cette liberté-là que découvrent les enfants avec la musique. C'est pour cela que j'ai fait en sorte que la musique et le texte de ce spectacle ne soient que pour eux, afin qu'ils comprennent aussi que la musique représente une forme de liberté, et qu'avec elle, on peut prendre le pouvoir. J'utilise le trombone comme le joueur se sert de son instrument : comme un outil. Je porte une ceinture spéciale qui me permet d'y ranger les sourdines et l'instrument change ainsi de son. L'effet est à la fois sonore et visuel. J'ai aussi un petit clavier sur pied pour faire des boucles. La musique que j'ai composée, électrique et assez moderne d'inspiration, est une musique assez imagée, mais aussi un peu mélancolique… Le son du trombone est assez triste et permet de raconter des histoires aux enfants auxquels ce spectacle est vraiment adressé.

Propos recueillis par Catherine Robert

Au Théâtre de Sartrouville les 25, 29 et 31 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020.
Durée : 45 minutes.

entretien / Thomas Quillardet

L'encyclopédie des super-héros, recette de fabrication

TEXTE ET MES **THOMAS QUILLARDET** / À PARTIR DE 9 ANS

Dans une petite forme portative, *L'encyclopédie des super-héros* déploie tout l'imaginaire des super-héros de bandes dessinées, aux super-pouvoirs insérés dans le quotidien d'aujourd'hui. Avec Benoît Carré et Bénédicte Mbemba.

Quelle est la genèse de ce spectacle ?
Thomas Quillardet : Au début, il y a une commande du Théâtre de Sartrouville qui est tombée au moment où je discutais avec le comédien Benoît Carré des super-héros, issus des *marvels*. On se demandait comment faire le portrait d'un acteur au prisme de ces super-héros. C'est ainsi qu'est née *L'encyclopédie des super-héros*, en joignant les deux envies.

Les super héros, c'est surtout une histoire de garçons, non ?
T. Q. : La pièce raconte l'histoire de deux acteurs, Benoît et Bénédicte. Benoît dédie un spectacle à Bénédicte sur les super-héros. Et petit à petit, cette dernière prend le pouvoir de l'imaginaire et rectifie l'histoire des *comics*. Parce que c'est vrai qu'il n'y a longtemps eu que des super-héros masculins. La première femme super-héros, c'est la femme invisible ! Dans ces histoires, on la cantonne souvent à un rôle de secrétaire transie d'amour ou de femme à protéger. La bascule du spectacle, c'est vraiment cette prise de pouvoir qu'effectue Bénédicte.

Le titre laisse penser que vous passez tous les super-héros en revue…
T. Q. : En fait, on cherche plutôt la recette pour devenir un super-héros. Pour cela, il faut avoir vécu un drame familial et être porteur d'une mutation génétique, et il faut aussi avoir un talon d'Achille. Ce qui est frappant, c'est que les super-héros des *marvels* ont une vie quotidienne semblable à la nôtre : un boulot, un copain, une copine. Ils habitent dans notre rue. C'est pourquoi on va à chaque fois insérer l'endroit où l'on joue dans notre spectacle. On verra ainsi comment s'exercent les super-pouvoirs dans le RER, au collège ou à la médiathèque…

Thomas Quillardet.
© Thomas Quillardet

« Le super-héros reste toujours porteur du fantasme de superpuissance qu'on a quand on est enfant. »

Les super-héros renvoient-ils uniquement aux *marvels* ?
T. Q. : On voyage du western à Zeus en passant par Thor. Les 4 fantastiques par exemple rencontrent Athéna. Il y a des références à la mythologie, mais aussi à Tarzan, à Zorro, aux Indiens. Pour qu'il y ait un super-héros, ce qu'il faut surtout, c'est un méchant. Alors on cherchera aussi le méchant dans tous les recoins de notre vie, on inventera un compteur à méchants pour dénombrer combien il y en a parmi les spectateurs… Les scénaristes des *marvels* font feu de tout bois. Ce qui nous intéresse aussi, c'est de transposer la bande dessinée au plateau, de voir ce qu'allaient devenir les onomatopées, les bulles des dialogues ou encore les pensées intérieures représentées par de petits nuages. Les super-héros sont vraiment dans le concret, et pour les super-pouvoirs, on essaye de les transposer avec trois bouts de ficelle.

Quelle est la place des super-héros dans notre imaginaire ?
T. Q. : La génération des quarantenaires comme moi a grandi avec les premiers films de super-héros. Les *comics* ont fait un bide en France au début puis ils sont rentrés dans la culture de masse dans les années 1980-1990. Alors forcément, ils habitent une partie de mon imaginaire, c'est la force du soft power américain. Benoît Carré quant à lui était un vrai fan des super-héros. Et il continue aujourd'hui, avec la distance critique de l'adulte. Avec sa dextérité fabuleuse, ses vaisseaux spatiaux sans défaut, le super-héros reste toujours porteur du fantasme de superpuissance qu'on a quand on est enfant.

Faire un spectacle jeune public, qu'est-ce que cela implique de spécial pour vous ?
T. Q. : C'est la troisième mise en scène que je fais à destination d'un public jeune. Mais à chaque fois, cela ne change absolument rien pour moi. Je fais seulement attention à ne pas y inscrire de violence gratuite. La seule contrainte ici vient de la forme qui m'a été demandée : un spectacle de 45 minutes qui soit montable et démontable rapidement. C'est un spectacle qui va aller dans des lieux peu habitués à recevoir du théâtre. C'est ça qui est important.

Propos recueillis par Éric demey

Au Théâtre de Sartrouville les 25, 28, 29 et 30 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020. Durée : 45 minutes.

entretien / Karim Messaoudi

Portrait chinois, celui d'un bonhomme qui ne sait pas se tenir

CONCEPTION **KARIM MESSAOUDI** / À PARTIR DE 9 ANS

Avec la création de Karim Messaoudi, Odyssées en Yvelines propose à ses jeunes spectateurs une virée du côté du nouveau cirque. Un portrait acrobatique plein de vie, jusqu'à la démesure.

En alternance avec l'acrobate Thibault Brignier, vous incarnez dans *Portrait chinois* un personnage désigné par un seul « K ». Lettre qui fait aussi office de titre de votre précédente création, réalisée avec le groupe Kurz Davor. Quel est le lien entre ces deux spectacles ?
Karim Messaoudi : Lorsque le Théâtre de Sartrouville m'a proposé de créer une pièce pour son festival Odyssées en Yvelines, j'étais en plein travail avec Kurz Davor. J'avais la sensation de ne pas avoir tout dit de K, et de pouvoir encore creuser cette figure. Car plus qu'un personnage, K est une figure définie par ses gestes, par ses actions souvent démesurées. Dans *Portrait chinois*, je la prends à un autre moment de sa vie, plus tôt. Cette pièce raconte la construction d'un bonhomme en marge.

En quoi le cirque est-il selon vous adapté à l'expression de la marginalité ?
K.M. : Je crois que grâce à son expressivité physique, le cirque peut représenter ce qui se passe dans le corps de nombreuses personnes en marge de la société. Dans *Portrait chinois*, Thibault Brignier ou moi donnons à voir un être traversé par des désirs plus grands que lui. Pour faire écho à l'imaginaire des jeunes à qui je m'adresse, je me suis nourri entre autres des comportements d'un personnage de manga : Naruto, une espèce de ninja cancre. L'univers de Miyazaki, réalisateur japonais de films d'animation, m'a aussi beaucoup inspiré pour mon rapport aux objets, qui ont souvent une vie « extra-normale ».

Cela grâce au plateau rond rotatif qui vous tient lieu de piste.
K.M. : En effet. Déjà présent dans *K*, ce dispositif de deux mètres de diamètre permet de créer de nombreuses situations de jeu. Il m'aide à donner corps à ce bonhomme qui ne sait pas vraiment se tenir, ni s'ancrer dans une réalité. Avec ses deux mètres de diamètre, il permet aussi de répondre aux contraintes de format imposées par Odyssées en Yvelines. Avec ce plateau, *Portrait chinois* peut se déplacer partout.

Karim Messaoudi.
© D. R.

« Cette pièce raconte la construction d'un bonhomme en marge. »

Vous signez avec *Portrait chinois* votre premier spectacle jeune public. En quoi cela a-t-il déplacé votre mode d'écriture habituel ?
K.M. : J'ai toujours eu l'impression que mes créations, comme bon nombre de spectacles de cirque, étaient accessibles à tous. J'ai tout fait pour éviter de tomber dans la moralisation et dans l'infantilisme, qui sont à mon avis deux grands travers de la création jeune public. Je suis de l'avis que l'on peut parler de tout au jeune public, c'est pourquoi je me suis autorisé à poursuivre dans *Portrait chinois* une recherche commencée dans un spectacle pour adultes. J'ai toutefois veillé à verser un peu moins dans le second degré qu'à mon habitude, et à être un peu plus explicite. J'aimerais partager l'énergie propre au cirque, et ouvrir aux jeunes gens qui verront la pièce des horizons nouveaux.

Ce partage passera-t-il par une participation du public ?
K.M. : À cette heure où le spectacle n'est pas encore créé, j'aimerais que les enfants m'aident à dresser le portrait de K. Cela selon le principe du portrait chinois, jeu littéraire qui permet de révéler certains aspects de la personnalité d'un individu, à partir d'un questionnaire basé sur une identification avec des personnes, des animaux ou divers objets. Le portrait ne reposant pas sur une histoire écrite, mais plutôt sur des situations de jeu, il peut être ouvert au hasard, à l'improvisation.

Quelles sont ces situations que vous faites traverser à votre K ?
K.M. : K se lève, il va au travail, il prépare sa popote… Ou du moins il essaie de se livrer à ces activités quotidiennes. Car dans *Portrait chinois*, rien ne se passe comme il veut. Du fait de la structure rotative qui le supporte, il n'arrive pas à s'asseoir correctement sur une chaise, et les objets qu'il veut saisir s'envolent. Grâce à la force centrifuge, le centre de gravité de l'acrobate se déplace, le forçant à trouver d'autres équilibres. Que veut dire tenir debout quand le sol n'est plus stable ? Pour un circassien, cette question ouvre de vastes possibles.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Au Théâtre de Sartrouville les 25, 28, 29 et 30 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020.
Durée : 45 minutes.

entretien / Anne Nguyen

Le Procès de Goku, la liberté de la création en question

TEXTE, CHOR. ET MES **ANNE NGUYEN** / À PARTIR DE 13 ANS

Anne Nguyen est l'une des chorégraphes phare du hip-hop hexagonal. Elle crée *Le Procès de Goku*, une pièce de théâtre dansée tout aussi drôle que philosophique à destination des adolescents.

***Le Procès de Goku* est une pièce de théâtre dansée. C'est la première fois que vous écrivez un texte pour la scène, pourquoi avoir choisi ce medium ?**
Anne Nguyen : Mes pièces sont habituellement uniquement chorégraphiques, même s'il m'est arrivé d'y faire des incursions de texte et si j'ai déjà écrit par ailleurs, notamment des poèmes et des articles sur la danse. Lorsque le CDN de Sartrouville m'a commandé une pièce, me laissant carte blanche avec pour seule contrainte de jouer dans une salle de classe, j'ai réfléchi à cette formidable opportunité qui m'était offerte de partager avec des jeunes pendant près d'une heure. L'utilisation du texte m'a paru importante. Ils sont à un âge où il y a tellement de choses à dire, et tellement de choses aussi qu'on a du mal à leur dire via les media traditionnels. Mais évidemment il n'y a pas que du texte, il y a aussi beaucoup de danse.

Pouvez-vous nous en résumer l'intrigue ?
A. N. : *Le procès de Goku* est un spectacle surprise. Les élèves sont dans leur salle de classe pensant que leur professeur va arriver mais c'est en fait un comédien jouant un juge qui s'introduit avec fracas, tape sur le bureau avec son marteau et fait entrer un accusé, un danseur nommé B-boy Goku qui se retrouve propulsé là, totalement déboussolé. Il lui est reproché d'avoir exécuté un mouvement, le *King loop step*, déposé par un autre danseur et qui relève donc du code de la propriété intellectuelle. Goku est en infraction parce qu'il a plagié. S'il reconnait aisément avoir effectué ce pas qu'il adore, il ne se sent pour autant pas coupable et tente de convaincre le juge que cela ne pose aucun problème. De son côté, le juge essaye de faire comprendre à Goku que le droit d'auteur est une protection du potentiel créatif de chaque individu. Les élèves, quant à eux, sont les jurés de ce procès, ils sont interpellés régulièrement et amenés à voter vers la fin du spectacle. Le nom B-boy Goku fait référence à Son Goku, le héros de Dragon Ball qui est lui-même inspiré d'une légende chinoise ancestrale mettant en scène le roi des singes qui par l'imitation, la malice arrive à l'intelligence. Comme Son Goku, mon personnage se prend pour un super-héros et défend un côté animal. Cela nous amène à nous demander si l'on arrive à l'intelligence et à la création en étant des singes, en copiant, ou s'il y a chez les humains quelque chose d'autre, une petite étincelle que l'on ne peut imiter. Cette intrigue permet également de nourrir des réflexions sur l'utilité de la loi, sur ce que constitue un héritage, ce qu'est la liberté d'expression. Tout au long du spectacle, Goku esquisse des démonstrations qui témoignent de ce que veut dire pour lui la danse, de sa volonté de faire ce qu'il veut de son corps. Le juge ne va cesser de le contredire et tout cela va culminer dans un battle. Plus que la simple culpabilité ou non de ce danseur, ce qui se joue est une vision sur le statut et la responsabilité de l'artiste et de l'individu dans la société, le rapport de la loi avec l'innovation. Il n'y a pas un méchant et un gentil. Mon propos est de faire réfléchir les jeunes à une question qui n'offre pas de réponse fixe, de leur faire comprendre que juger des choses complexes fait appel à des valeurs profondes qu'il faut interroger.

Anne Nguyen.
© Philippe Gramard

« Faire comprendre que juger des choses complexes fait appel à des valeurs profondes qu'il faut interroger. »

C'est presque un cours de philosophie ?
A. N. : Oui quasiment, nous citons Anaxagore et d'autres philosophes grecs, Goethe, Karl Jung etc. Disons que c'est presque un cours sur l'importance de l'esprit analytique. Je cherche à dire aux jeunes que l'éducation, la connaissance ne sont pas une somme de données mais la capacité à analyser ces données sous différents prismes. En même temps, nous tâchons de les inspirer à travers deux figures vives, deux esprits rapides qui sont aussi physiquement impressionnants, deux modèles de comportements qui sont chacun exemplaire à leur manière. Cela étant dit, *Le Procès de Goku* est une pièce assez comique, elle n'est absolument pas traitée sur un ton doctoral. Je l'ai un peu écrite à la manière d'un stand up américain, les deux protagonistes sont dans une provocation constante.

Propos recueillis par Delphine Baffour

Au Théâtre de Sartrouville les 25, 28, 29 et 30 janvier 2020.
Dans les Yvelines du 13 janvier au 14 mars 2020.
Durée : 45 minutes.

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, Centre Dramatique National, place Jacques-Brel, 78500 Sartrouville.
Festival Odyssées en Yvelines, du 13 janvier au 14 mars 2020.
Tél. 01 30 86 77 79.
www.theatre-sartrouville.com

propos recueillis / Alba Fonjallaz

La Féminité sacrilège

LA MANUFACTURE DES ABBESSES / DE **PHILIPPE PÉLISSIER** / MES **ALBA FONJALLAZ** ET **PHILIPPE PÉLISSIER**

Dans sa première création personnelle, la comédienne Alba Fonjallaz porte seule en scène *La Féminité sacrilège* que Philippe Pélissier a écrite pour elle. Une pièce où se croisent les voix de Camille Claudel et d'une jeune rescapée du ghetto de Varsovie.

« Après dix années de patinage artistique à haut niveau, j'ai décidé de me consacrer au théâtre. J'ai fait le Cours Florent, dont je suis sortie il y a deux ans, puis ai commencé à jouer pour diverses compagnies. Et très vite, j'ai eu l'envie de monter mon propre spectacle. Il se trouve que Philippe Pélissier, mon coach de patinage qui est aussi écrivain, a écrit pour moi deux textes : un monologue de Camille Claudel et un autre d'un personnage fictif, une certaine Sarah Rosenfeld, rescapée du ghetto de Varsovie. Après les avoir joués séparément en 2018 lors du Festival d'Avignon, j'ai décidé de les rassembler en un seul spectacle.

© Lisa Lesourd
Alba Fonjallaz.

Deux femmes différentes
Cette pièce offre deux approches différentes de la cause féminine. En portant sur scène l'écriture très poétique de Philippe Pélissier, qui me fait penser à celle de Paul Claudel, je dis l'Histoire dominée par la puissance patriarcale. Et, surtout, je prends un grand plaisir à incarner successivement deux femmes aux trajectoires éloignées, qui ont toutes deux connu l'enfermement. Très documenté, mon jeu laisse aussi place à la fiction. Si les inégalités hommes-femmes perdurent aujourd'hui, j'appartiens à une autre époque que mes personnages, ce qui me permet une grande liberté. »

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Manufacture des Abbesses, 5 rue Véron, 75018 Paris. Du 5 janvier au 28 février 2020. Lundi, mardi et mercredi à 21h, dimanche à 20h. Tél. 01 42 33 42 03.
www.manufacturedesabbesses.com

THÉÂTRE DU SOLEIL / TEXTE ET MES **PAUL PLATEL**

Je me souviens

Paul Platel écrit et met en scène une fresque sociale autour d'un village menacé de disparition dans le sud de la France.

© Marianne Giraud
Le metteur en scène Paul Platel signe aussi le texte.

Alors que se multiplient les seuls-en-scène, souvent pour des raisons économiques, le jeune Paul Platel aspire au théâtre épique, persuadé que sa génération de théâtre renouera avec cette forme. Ce jeune metteur en scène passé par l'EDT91 (l'École départementale de l'Essonne) y a puisé la majorité de la troupe d'acteurs qu'il dirige dans *Je me souviens*, une épopée donc, qu'il a écrite en s'inspirant d'abord d'*Amarcord*, le film de Fellini. S'il a fini par s'en éloigner, il en reste des « *personnages dans leur pleine méchanceté et dans leur infinie générosité* ». L'histoire est celle d'habitants d'un petit village du Sud-Est menacé de mort à cause de la fermeture de l'usine. Une fresque sociale qui a séduit Ariane Mnouchkine au point d'ouvrir au jeune auteur et metteur en scène les portes du Théâtre du Soleil pour les répétitions et une série de représentations. Quelle épopée !

Isabelle Stibbe

Théâtre du Soleil, la Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 9 au 26 janvier 2020. Le jeudi et le vendredi à 19h30, le samedi à 16h et le dimanche à 15h.
Tél. 06 63 66 40 29. Durée : 2h45.

STUDIO HÉBERTOT / D'APRÈS **EMMANUEL FANDRE** / MES **ORIANNE MORETTI**

Trop de jaune

Oriane Moretti adapte et met en scène la pièce d'Emmanuel Fandre sur les dernières heures de la vie de Van Gogh.

© D. R.
Thomas Coumans incarne Van Gogh.

Pour tenter de mieux comprendre Van Gogh, certains écrivains l'abordent de biais, comme Pierre Michon dans *Vie de Joseph Roulin*, via la figure d'un humble facteur. Emmanuel Fandre, lui, s'est placé à la fin de la vie du peintre, dans sa pièce *Trop de jaune*, qu'adapte et met en scène Orianne Moretti. Si elle s'est emparée de ce texte, c'est qu'il « *claque et grince dans des éclats de rire cyniques, caresse et murmure dans la douceur et l'érotisme pour mettre à nu la place de l'artiste dans notre société.* » Si le rôle de Van Gogh est confié au comédien Thomas Coumans, c'est toute une série de personnages qui gravitent autour du peintre sur son lit de mot : des proches, Gauguin, le docteur Gachet, des infirmiers, une prostituée et la Mort. Dans ce huis clos émerge le portrait d'un homme, d'un artiste mais aussi d'une société – ou, pour reprendre les termes d'Emmanuel Fandre : « *la modernité de notre monde sans pitié.* »

Isabelle Stibbe

Studio Hébertot, 78 bd des Batignolles, 75017 Paris. Du 8 janvier au 16 février 2020. Du mardi au samedi à 21h, les dimanches à 14h30. Tél. 01 42 93 143 04. Durée : 1h30.

entretien / Delphine Salkin

Splendeur

THÉÂTRE-SÉNART / DE **ABI MORGAN** / TRADUCTION **DANIEL LOAYZA** / MES **DELPHINE SALKIN**

Célèbre dramaturge et scénariste britannique méconnue en France, Abi Morgan brosse le portrait d'un quatuor féminin au crépuscule d'une dictature. Une partition nourrie de variations sur un thème et une remarquable matière à jeu, que nous découvrons grâce à la metteure en scène Delphine Salkin. En compagnie de Christiane Cohendy, Laurence Roy, Anne Sée et Roxanne Roux.

Que raconte la pièce ? Dans quel espace-temps ?
Delphine Salkin : Nous sommes dans la luxueuse résidence privée d'un dictateur imaginaire. L'ambiance : une dictature balkanique tout aussi imaginaire quelque part entre la Roumanie de Ceaucescu et la future ex-Yougoslavie, vers la fin du XXe ou le début du XXIe siècle. Quatre femmes attendent le retour du tyran Oolio chez lui. Son épouse, sa meilleure amie, une journaliste étrangère qui ne parle pas la langue, et sa jeune interprète. Toutes les quatre parlent de Toy *Story,* de sacs Prada, de vodka-piment, du tableau qu'a peint le mari de l'une d'entre elles… Elles n'en pensent pas moins. Et nous les entendons du dedans et du dehors : leurs paroles, mais aussi leurs réflexions, pendant qu'elles font connaissance et s'observent, se méfient souvent, se confient parfois. Dehors la neige tombe, la guerre civile se rapproche. Et le dictateur n'arrive toujours pas… L'écriture procède un peu par thèmes et variations : la pièce revient plusieurs fois sur les mêmes moments pour construire et approfondir un portrait de groupe, tracer le relevé des tensions qui sous-tendent les rapports de ces quatre femmes à mesure qu'elles découvrent la vérité de leur situation : Oolio ne viendra jamais. Les masques peuvent tomber. Ou non. De toutes façons, un monde s'est achevé.

Quel regard portez-vous sur cette écriture très musicale ?
D . S. : L'écriture est musicale par son orchestration : elle est véritablement un quatuor, à part égale pour chaque actrice. J'ai la chance d'être entourée par des comédiennes formidables : Christiane Cohendy, qui a été immédiatement conquise par cette façon si singulière de raconter une fin de dictature du point de vue féminin, Laurence Roy, Anne Sée et Roxanne Roux. La composition, assez secrète au départ, se dégage peu à peu et fait appel à la mémoire complice du public. Et pourtant, ce n'est pas une écriture formelle. Elle a une efficacité très concrète, et fournit une extraordinaire matière aux quatre actrices. Elles ont à concilier plusieurs codes de jeu, à les accorder rythmiquement. La multiplicité même des approches et des modes d'incarnation renforce leur présence de personnage et nous fait entendre aussi ce qui n'est pas dit : les frustrations anciennes, les drames, l'abus de pouvoir masculin, la terreur politique et la corruption, la mauvaise conscience, aussi… Ce sont les actrices qui éclairent le texte en lui donnant vie, en insufflant un relief particulier à chaque variation. Comme des musiciennes !

© Éric Miranda
Delphine Salkin.

« Derrière le kaléidoscope des apparences, il y a quatre logiques intimes qui se heurtent. »

Quels sont vos partis pris de mise en scène ?
D . S. : J'ai décidé de suivre un fil rouge secret qui est le point de vue de la journaliste étrangère, Kathryn. Elle se découvre témoin, et comprend de quoi elle est témoin, un peu comme nous découvrons le fonctionnement de la pièce : derrière le kaléidoscope des apparences, il y a quatre logiques intimes qui se heurtent, et c'est de leur choc que le sens va se dégager pour chacune. Il y a un côté ludique aussi, avec beaucoup d'humour. Tout à coup, nous revenons à un point de départ et la scène reprend quasiment à l'identique. Mais tout se joue dans les petites différences, telle réplique qui saute, telle accélération, tel virage qui ouvre un autre point de vue sur ce qui se raconte. Le public est convié à une écoute très active du spectacle. La mise en scène accompagne le puzzle qui se reconstitue sous les yeux du spectateur.

Propos recueillis par Agnès Santi

Théâtre Sénart, Scène nationale, Carré Sénart, 8-10 allée de la Mixité, 77127 Lieusaint-Sénart. Les 21 et 24 janvier à 20h30, les 22 et 23 à 19h30, le samedi 25 à 18h. Tél. 01 60 34 53 60.

LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL / TEXTE ET MES **NASSER DJEMAÏ**

Vertiges

Hakim, Mina, Nadir, leur mère, leur père, leur voisine nous ouvrent les portes de leur quotidien. Un microcosme familial très touchant.

© Jean-Louis Fernandez
Vertiges.

Les vertiges dans lesquels nous plonge le théâtre de Nasser Djemaï ne reposent pas sur des maelstroms ou des tremblements de terre. Mais sur des tranches de vie tout à fait ordinaires, si ce n'était qu'elles viennent éclairer – à travers les petites choses du quotidien – des pans de notre société habituellement laissés à l'obscurité. Avec cette proposition d'une grande subtilité, Nasser Djemai creuse le sillon de l'intime. « *Je me demande si ça existe les familles normales ?* », s'interroge Hakim face aux secousses et aux dissensions que fait naître le retour de Nadir au sein de sa famille. Un portrait tout en nuances, porté par des interprètes remarquables.

Manuel Piolat Soleymat

La Colline – Théâtre national, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 29 janvier au 8 février 2020, du mercredi au samedi à 20h ; le mardi à 19h et le dimanche à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 1h50.
Également à **Alençon, Scène nationale** (61) le 24 mars, à **L'Avant-Scène de Cognac** le 9 avril, au **Théâtre Jacques Cœur à Lattes** le 21 avril, à la **Maison du Peuple à Millau** le 24 avril.

THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / D'APRÈS **OVIDE** / MES **LUCA GIACOMONI**

Métamorphoses

Après *Iliade*, série théâtrale en dix épisodes d'après Homère créée en 2016, Luca Giacomoni poursuit son travail sur les mythes en adaptant à la scène les *Métamorphoses* d'Ovide. Un spectacle au sein duquel comédiennes professionnelles et non-professionnelles interrogent notre monde contemporain.

© Cha Gonzalez
Luca Giacomoni, metteur en scène de *Métamorphoses.*

Dans les *Métamorphoses*, Ovide relate dans quelles circonstances la prêtresse Io est changée en génisse, le nymphe Daphné en laurier, la jeune Arachné en araignée… Pour investir le message contemporain que peuvent transmettre ces différentes transformations, Luca Giacomoni a réuni sur scène des interprètes professionnelles et amateures. « *Travailler ces mythes avec des femmes victimes de violences permet d'en comprendre toute la portée*, déclare-t-il. *Car sentir son corps dur et insensible, parfois creux, comme du bois, voilà la transformation que connaissent certaines femmes abusées.* » En questionnant « *les dynamiques de la violence et des systèmes de domination* » d'aujourd'hui, cette adaptation du poème d'Ovide souhaite « *donner à voir l'invisible et (…) faire entendre des voix qui passent habituellement sous silence* ».

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 16 janvier au 14 février 2020. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h. Durée : 1h30. Tél. 01 43 28 36 36.

GOETHE-INSTITUT / TEMPS FORT

Journée du théâtre autrichien à Paris

Pour la 29e année, le traducteur et metteur en scène Heinz Schwarzinger organise un temps fort consacré au théâtre autrichien. Au programme, des lectures-spectacles de deux auteurs contemporains.

© Rafael Sonntag
Teresa Dopler.

L'écriture théâtrale, en Autriche, ne se limite pas à celle de Peter Handke. Passeur entre la culture française et les cultures allemande et autrichienne, Heinz Schwarzinger le prouve depuis 1986 à travers ses Journées du théâtre autrichien à Paris. Le 10 février 2020 au Goethe-Institut, trois lectures-spectacles, précédées d'une présentation de l'auteur, offrent un aperçu de la vitalité de cette scène littéraire. Pour la troisième année, on y retrouve Ferdinand Schmalz, que le traducteur et metteur en scène considère comme une voix autrichienne majeure. Quatre de ses pièces y seront présentées dans leur traduction française. Avec *Le village blanc*, on découvre aussi la jeune Teresa Dopler. Deux univers singuliers, où la nature est traversée par l'Histoire d'une manière fulgurante, mais aussi salvatrice.

Anaïs Heluin

Goethe-Institut, 17 av. d'Iéna, 75116 Paris. Le 10 février 2020 de 16 à 22h. Entrée libre dans la mesure des places disponibles. Réservation conseillée au 01 44 43 92 30. Renseignements : Interscènes, 09 54 12 59 00, schwarzinger.heinz@gmail.com.

CENTRE CULTUREL JEAN HOUDREMONT / CONCEPTION ET INTERPRÉTATION **JANI NUUTINEN** ET **JULIA CHRIST**

Chimæra

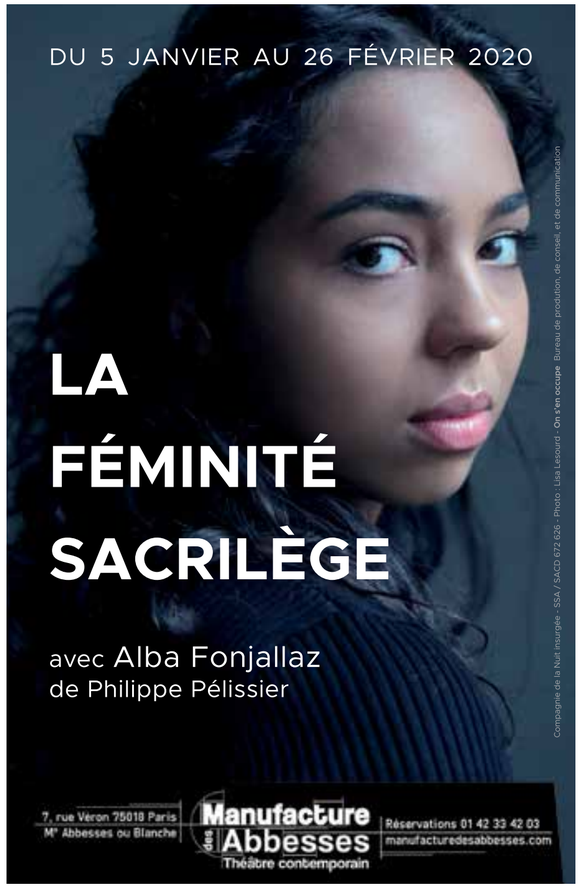
Dans *Chimæra*, Jani Nuutinen et Julia Christ mettent pour la première fois en commun leurs pratiques circassiennes. Ils enfantent d'une « chimère ».

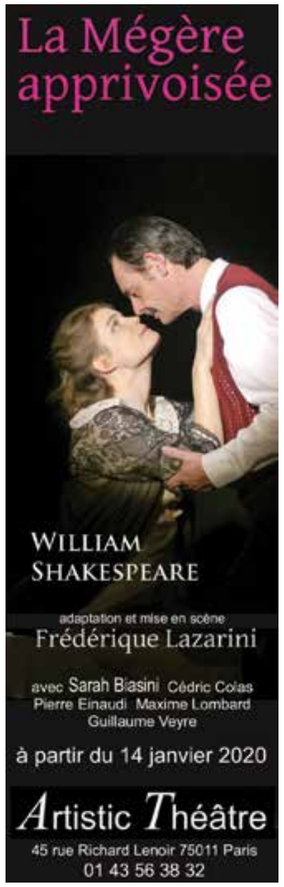
© Philippe Laurençon
Chimæra.

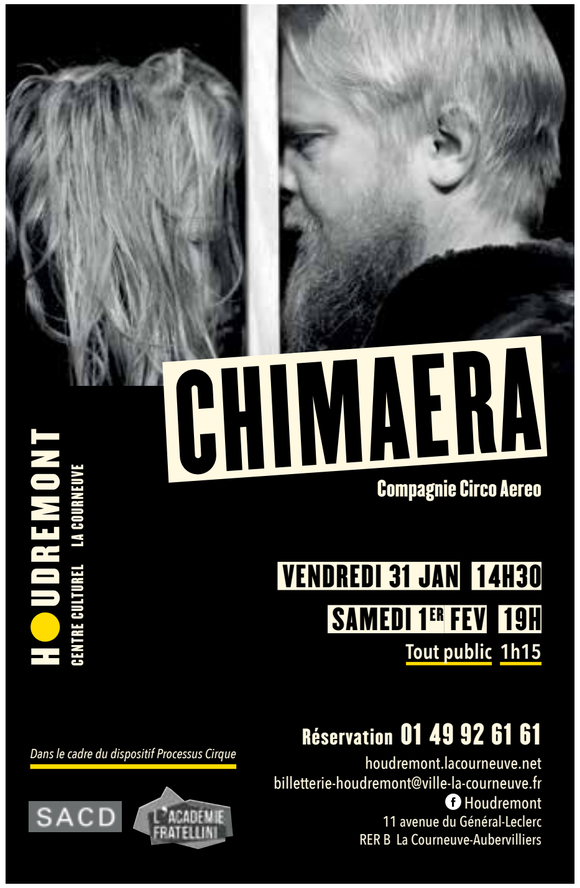
Chacun de son côté, Jani Nuutinen et Julia Christ ont développé un rapport singulier au cirque, leur discipline d'origine. Jani s'est éloigné du jonglage classique pour se tourner vers la manipulation d'objets, puis vers le mentalisme. Julia, elle, s'est rapprochée de la danse. Ce sont donc leurs propres mélanges, leurs propres chimères qu'ils interrogent dans leur première création commune *Chimæra*. Utilisant les quatre éléments basiques de l'alchimie – le feu, l'eau, l'air et la terre –, les deux artistes se construisent des personnages fabuleux. En combinant leurs pratiques de cirque respectives, d'habitude isolées les unes des autres, ils imaginent « *une manière de danser à deux, de vivre dans le même espace et inventer ainsi un monde chimérique de nous deux. Où tout ce qui est étranger semble logique et cohérent, comme dans un rêve* ».

Anaïs Heluin

Centre culturel Jean Houdremont, 11 av. du Général-Leclerc, 93120 La Courneuve. Le 31 janvier 2020 à 14h30 et le 1er février à 19h. Tél. 01 49 92 61 61.







SUISSE / **TKM** / D'APRÈS **CHARLES-FERDINAND RAMUZ** / **THIERRY ROMANENS** ET **ROBERT SANDOZ**

Et j'ai crié Aline

Après des œuvres d'Alexandre Voisard et Jean Echenoz, Thierry Romanens et Robert Sandoz adaptent pour la scène, et en musique, un texte du grand écrivain romand Charles Ferdinand Ramuz.

© Matilda Olmi

De g. à dr. : Alexis Gfeller (piano), Fabien Sevilla (contrebasse), Thierry Romanens (metteur en scène), Patrick Dufresne (batterie)

Le titre évoque irrésistiblement la chanson de Christophe, ce tube des années 60. Pourtant, l'impulsion première du spectacle *Et j'ai crié Aline*, concocté par Thierry Romanens et Robert Sandoz, vient d'un roman de jeunesse de l'écrivain suisse Charles Ferdinand Ramuz, *Aline*. Dans ce texte de 1905, « *à l'intrigue simple et puissante* », « *faussement naïve* », comme la décrit Thierry Romanens, une jeune femme d'origine modeste se laisse séduire par le fils d'un riche paysan du village – une passion destructrice qui se terminera par un infanticide. Mais ce n'est pas un hasard si le titre de cette nouvelle création du Théâtre Kléber-Méleau se réfère à la chanson de Christophe : pour les deux auteurs du spectacle, qui en sont à leur troisième collaboration théâtralo-musicale avec le trio de jazz Format A'3, « *il s'agit là d'un filtre qui joue avec l'horizon d'attente du public, tout en établissant avec lui une truculente complicité.* »

Isabelle Stibbe

TKM Théâtre Kléber-Méleau, chemin de l'Usine à gaz 9, 1020 Renens-Malley, Suisse. Du 14 au 26 janvier 2020. Le mardi, mercredi, jeudi, samedi à 19h, le vendredi à 20h, le dimanche à 17h30. Tél. 00 41 21 625 84 29. Durée estimée : 1h20. À partir de 12 ans.

THÉÂTRE DU NORD / D'APRÈS **SARA STRIDSBERG** / MES **CHRISTOPHE RAUCK**

La Faculté des rêves

Christophe Rauck s'empare de la puissance poétique et révolutionnaire de celle qui se voulait *« la première pute intellectuelle de l'Amérique »*, tenta d'assassiner Andy Warhol et termina sa vie dans l'abandon d'un hôtel miteux…

© Pierre Martin

La Faculté des rêves (photo de répétition).

« *J'ai senti,* dit le metteur en scène Christophe Rauck, *qu'il fallait que je trouve pour mon prochain spectacle un rôle contemporain à la mesure de l'engagement et de la singularité du jeu de Cécile Garcia Fogel.* » Découvrant, grâce à Nathalie Fillion, le roman de Sara Stridsberg sur la sulfureuse Valerie Solanas, il en a confié l'adaptation à Lucas Samain. Anne Caillère, Cécile Garcia Fogel, Mélanie Menu, Christèle Tual, David Houri et Pierre-Henri Puente s'emparent de l'histoire de cette activiste américaine des années 60, dont on retient souvent qu'elle a tenté d'assassiner Andy Warhol en oubliant qu'elle est l'auteur du *SCUM Manifesto*, virulent pamphlet contre le patriarcat appelant à la rébellion des femmes et à l'éradication des mâles. Devant un grand écran composé de cinq vitres, jouant sur les couleurs et les lumières, Christophe Rauck imagine un spectacle coup de poing, à la hauteur de radicalité de son personnage pivot.

Catherine Robert

Théâtre du Nord, 4 place du Général-de-Gaulle, 59000 Lille. Du 15 au 30 janvier 2020. Mardi, mercredi et vendredi à 20h ; jeudi et samedi à 19h ; dimanche à 16h. Tél. 03 20 14 24 24. Tournée : 15 et 16 avril au **Théâtre des Ilets, à Montluçon** ; du 23 avril au 6 mai au **T2G, à Gennevilliers** ; du 12 au 19 mai au **Montfort, à Paris**.

RÉGION / **THÉÂTRE NATIONAL DE NICE** / **CRÉATION** / DE **LARS NORÉN** / MES **SAMUEL CHARIERAS**

Le 20 novembre

Samuel Charieras revient au Théâtre national de Nice avec *Le 20 novembre* de Lars Norén. Une plongée dans les affres et les impasses d'un esprit torturé.

© D.R.

Le comédien et metteur en scène Samuel Charieras.

Le 20 novembre 2006, dans l'enceinte du lycée d'Emsdetten, en Allemagne, un jeune homme de 18 ans, ancien élève de l'établissement, fait feu sur des adolescents et des professeurs avant de se donner la mort. Sebastian Bosse avait minutieusement préparé son geste. Depuis deux ans, il transcrivait au sein de son journal intime les pulsions destructrices et nihilistes qui l'habitaient. C'est à partir de ce journal que Lars Norén a écrit *Le 20 novembre,* monologue théâtral qui nous plonge dans le labyrinthe d'une conscience en souffrance. Seul sur le plateau, le jeune comédien se met lui-même en scène (David Ayala signe la direction d'acteur), donnant corps à un texte qui fait écho aux nombreuses tueries, plus ou moins récentes, ayant touché l'ensemble de la population mondiale. Quel motif peut pousser des hommes à en assassiner d'autres ? « *Quel est le moment de bascule qui transforme le désespoir d'un individu en un geste assassin et suicidaire ?* » C'est le mystère qui entoure ces questions que Samuel Charieras souhaite éclairer à travers sa création de l'œuvre de Lars Norén. Un mystère qu'il cherche à mettre à distance des figures trop simplistes de monstre et de citoyen sociopathe.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre National de Nice - CDN Nice Côte d'Azur, promenade des Arts, 06300 Nice. Du 8 au 11 janvier 2020 à 20h30. Tél. 04 93 13 19 00.

Kevin, portrait d'un apprenti converti

REPRISE / **THÉÂTRE DES QUARTIERS D'IVRY** / DE **AMINE ADJINA** / MES **JEAN-PIERRE BARO**

Une pièce pour adolescents qui raconte une bascule vers le djihad, aussi ordinaire qu'inéluctable. Avec *Kevin*, Jean-Pierre Baro s'attaque à un sujet délicat.

© Extime Compagnie

Kevin, portrait d'un apprenti converti.

C'est l'itinéraire ordinaire d'un enfant pas gâté. Qui grandit dans un de ces quartiers « *abandonnés par la République* » comme les nomment régulièrement ces politiques qui regrettent sempiternellement, sans agir pour autant. Un gamin qui ne peut pas s'imaginer d'avenir quand il voit le quotidien de ses proches. Un père collé à sa télé. Une mère partie vers d'autres cieux, là où on peut refaire sa vie. La violence, la haine qui s'infiltrent par le rap, *Call of duty* et l'islamisme en ligne. C'est parfois un peu attendu, un peu appuyé. Rien de surprenant, c'est une réalité que tout un chacun se représente déjà. Là, collante, pesante, qui resurgit quand l'actualité l'exige – attentats ou émeutes. Jean-Pierre Baro a commandé un texte à Amine Adjina, collaborateur comédien et auteur, pour créer une pièce à destination des adolescents. « *Elle se veut un miroir plutôt qu'un procès* », avertit le nouveau directeur du théâtre des quartiers d'Ivry.

Femmes en jilbab et Kim Kardashian

Effectivement, si on flirte parfois avec des clichés, on ne tombe jamais dans l'accusation, ni dans la commisération. Cette histoire est prise à hauteur d'hommes, en l'occurrence d'adolescent, et ne cherche pas à donner la leçon. Tout grave qu'il soit, le sujet est d'ailleurs traité avec un certain humour, une forme de légèreté. Produits de l'*entertainment* américain et vendeurs de Paradis à vierges se superposent ainsi dans les délires visionnaires du jeune homme qui mélange Robin des Bois et le prophète Allah, qui vénère les femmes en jilbab en même temps que Kim Kardashian. Il faut dire que ce néo-converti a l'esprit un peu embrouillé. L'école tente de le rattraper mais une jeune femme l'encourage dans son projet de partir en Syrie. Sur le plateau, une grande structure métallique, à la fois simple et spectaculaire, permet qu'on se retrouve à l'école, ou dans l'appartement. Les acteurs sont très bons. Mohamed Bouadla en ado paumé qui se recroqueville. Hayet Darwich en jeune femme forte, musulmane version extrême puis ordinaire. Et Mahmoud Saïd en père discret, impuissant mais pas sans ressources. On serait toutefois resté dans une forme spectaculaire un peu convenue si la fin n'était pas venue tout justifier. D'un coup, la représentation bascule vers le vrai-faux documentaire. Un jeune homme dans l'ascenseur écouteurs sur les oreilles. La porte de son appartement se ferme. Cette réalité du coin de la rue, ordinaire, à portée de main et qui échappe, le théâtre est là pour l'explorer et la dresser face à nous.

Éric Demey

Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne Manufacture des Œillets, 1 place Pierre-Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine. Du 17 au 26 janvier 2020. Tél. 01 43 90 11 11. tqi@theatre-quartiers-ivry.com

Théâtre Louis Aragon
cirque 2020

Spectacles

31 JAN, 1ER FÉV.
DEAL
JEAN-BAPTISTE ANDRÉ ET DIMITRI JOURDE
Processus Cirque · Un partenariat SACD avec l'Académie Fratellini

7 MARS
L'ORÉE
JEAN-BAPTISTE ANDRÉ ET EDDY PALLARO
Création · Concordan(s)e #14

25 AVRIL
SCREWS
ALEXANDER VANTOURNHOUT
Parc de la Poudrerie, Sevran-Livry

YIN
CIE MONAD
Festival Rencontre des Jonglages
Avec la Maison des Jonglages, scène conventionnée de La Courneuve

Résidence 18-20
Jean-Baptiste André
Création de *Deal* et de *L'Orée*, Masterclass à l'Académie Fratellini, *Millefeuille* en lycées à Tremblay-en-France, Sevran, Villepinte…

Festival de cirque
Le Chapiteau Bleu
6 et 7 juin
Parc du château bleu, Tremblay-en-France
Un week-end, des spectacles gratuits en plein air et sous chapiteau

AVANT LA NUIT D'APRÈS
Cie EquiNote
BAKÉKÉ
Fabrizio Rosselli
PARFOIS ILS CRIENT
CONTRE LE VENT
Compagnie Cabasse
HEADSPACE
Electric Circus

… et toute la programmation en mars 2020 !

TLA THÉÂTRE LOUIS ARAGON
Tremblay-en-France

Scène conventionnée d'intérêt national
Art et création > danse

24, bd de l'Hôtel-de-Ville 93 290 Tremblay-en-France
www.theatrelouisaragon.fr - 01 49 63 70 58

Tremblay-en-France · seine-saint-denis · Région Ile-de-France · Sulitex · L'Académie Fratellini · Concordanse · la maison des jonglages

duofluo - design graphique - crédit photos : Compagnie EquiNote © Florian Jeandel

Kind

MAC DE CRÉTEIL, HORS LES MURS DU THÉÂTRE DE LA VILLE / CHOR. **PEEPING TOM**

Entre danse et théâtre corporel, Peeping Tom crée des spectacles époustouflants, perturbants, surréels, et des chorégraphies qui défient l'imagination. *Kind* est de de ceux-là !

Kind de Peeping Tom.
© Olympe Tifs

C'est la fin de la deuxième trilogie pour le collectif Peeping Tom composé de Franck Chartier et Gabriela Carrizo. Si la première s'intéressait au territoire familier (Le Jardin, le Salon, Le Sous-Sol), la deuxième scrute les histoires de famille avec *Vader* (Père), *Moeder* (Mère) et *Kind* (Enfant) son dernier opus. Et dans ce rôle, c'est la mezzo-soprano de 55 ans, Euridike De Beul, qui s'y colle, en petite fille trop grande qui réunit en un seul personnage l'innocence d'un chaperon rouge à bicyclette et l'effroi suscité par tous les loups imaginables. Comme toujours, Gabriela Carrizo et Franck Chartier nous offrent un paysage avec vue plongeante dans les méandres de l'inconscient. Ce troisième volet se focalise sur les émotions cachées que peuvent dissimuler des constellations familiales, vues cette fois à travers le regard d'un enfant. Dans ce monde-là, il y a des rochers qui s'écroulent et des forêts plus sombres que la nuit, des rêves cruels, des personnages qui sont des choses, et des objets qui s'animent brusquement.

Rêves ou cauchemars ?

On retrouve dans *Kind* tout l'univers de Peeping Tom, des décors hyperréalistes pour des tableaux surréalistes, des randonneurs étranges, une biche perchée sur hauts talons, un bébé sapin malheureux… Sur fond de collages musicaux (Euridike peut « tout » chanter !) de Wagner à Janis Joplin, Peeping Tom touche au cœur de nos problématiques actuelles. À savoir, dans ce monde où la violence ne peut qu'augmenter, où la planète étouffe, faut-il encore enfanter ? Mais la pièce interroge aussi la difficile construction d'un individu. Comment les enfants expriment-ils des craintes liées à la perte de repères, par exemple quand les parents sont absents ? Comment remanient-ils des situations traumatiques ? Comment échappent-ils au pire par le jeu ou l'illusion ? Le tout est porté, comme d'habitude, par une troupe de danseurs aussi virtuoses qu'exceptionnels et par quelques figurants recrutés sur place.

Agnès Izrine

Maison des Arts de Créteil, dans le cadre de la programmation **Hors les Murs du Théâtre de la Ville**, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Du 29 au 31 janvier à 20h00. Tél. 01 45 13 19 19.

Suresnes Cités Danse

SURESNES / **FESTIVAL**

Concentrée sur quatre week-end exceptionnels, la 28e édition de Suresnes Cités Danse est accueillie au Théâtre André-Malraux de Rueil-Malmaison, pour cause de travaux.

Soyons Fous, c'était le titre de la création de Salim Mzé Hamadi Moissi, le chorégraphe comorien repéré l'an dernier à Suresnes Cités Danse. Cette année, il ouvre le festival avec la création *Massiwa* (Les Iles). Soyons fous, c'est aussi le credo d'Olivier Meyer, directeur du Théâtre de Suresnes Jean-Vilar et de ce Festival, comme rempart à une liberté menacée par les remous de notre temps. C'est aussi pourquoi il a choisi la photo de Zineb Boujema, interprète de Bouziane Bouteldja dans *Telles Quelles / Tels Quels*, qui représente « *l'audace, l'humanité, l'émancipation et la puissance féminine* », dans un pays, le Maroc, où il est encore difficile de danser quand on est une femme, qui plus est d'origine africaine ! Ces deux créations, produites par le festival, sont donc emblématiques d'une vision, fruits de la rencontre entre différents univers chorégraphiques et musicaux dans un esprit qui conjugue fidélité aux artistes et découverte de nouveaux talents. Si *Massiwa* ouvre de nouveaux horizons à la danse hip hop en s'inspirant de danses traditionnelles comoriennes comme le wadaha, le shigoma ou le biyaya sur des rythmes afro ou classiques, *Telles Quelles / Tels Quels*, convoque des danseurs français et marocains pour questionner l'égalité des sexes, et l'identité des jeunes générations dans un monde globalisé qui plonge tout le monde dans un même remix.

Affiche de Suresnes Cités Danse 2019, interprète, Zineb Boujema.
© Julien Benhamou - Conception graphique : Adeline Goyet

Retours à la danse

À découvrir, les créations en miroir d'Abou Lagraa et Nawal Lagraa aït Benalla intitulées *Premier(s) Pas*. À la racine de ce formidable projet, l'idée de « *donner une nouvelle chance pour revenir à la danse* » à des interprètes ayant traversé des difficultés professionnelles de toutes sortes, avec la complicité des Fondations Edmond de Rothschild. Six femmes et quatre hommes ont été sélectionnés parmi 720 candidatures pour participer à cette expérience d'envergure qui réunit deux créations : celle de Nawal sur une musique d'Olivier Innocenti à partir de l'*Agnus Dei* de Samuel Barber, et celle d'Abou, sur les *Sonates pour violon* de Bach jouées sur le plateau par Hélène Schmitt. *Butterfly*, la nouvelle création de Mickaël Le Mer est un ballet éblouissant, fluide et aérien, où trois danseuses et six danseurs virevoltent avec l'élégance de papillons aussi fragiles qu'un souffle de soleil. Flirtant avec l'abstraction, sensible mais sans jamais renoncer à la virtuosité tonique, à la fulgurance et à l'urgence du break, sa danse ose la sensualité et les envols. Enfin, cette 28e édition de Suresnes Cités Danse sera l'occasion de revoir *Vertikal*, de Mourad Merzouki et ses dix danseurs époustouflants, qui planent et tournoient sur la musique d'Armand Amar.

Agnès Izrine

Théâtre de Suresnes Jean Vilar au Théâtre André-Malraux de Rueil-Malmaison, 9 place des Arts, 92500 Rueil-Malmaison. Du 11 janvier au 2 février 2020. Tél. 01 46 97 98 10.

entretien / Lucinda Childs

The Day

THÉÂTRE DE LA VILLE - **ESPACE PIERRE CARDIN** / CHOR. **LUCINDA CHILDS**

Lucinda Childs est au cœur d'un projet qui l'unit à la « déesse du violoncelle » Maya Beiser et à la danseuse étoile du New York City Ballet Wendy Whelan, sur une composition de David Lang en hommage aux victimes du 11 septembre, intitulée *The Day*.

Maya Beyer et Wendy Whelan dans *The Day* chorégraphié par Lucinda Childs.
© Nils Schiebusch

Quand Maya Beiser vous a-t-elle contactée pour participer à ce projet ?

Lucinda Childs : Elle m'a contactée il y a deux ans, car avant de nous lancer dans ce projet, nous avons beaucoup parlé. Maya était déjà très investie, et avait déjà engagé Wendy Whelan, une merveilleuse danseuse étoile du New York City Ballet, que j'admire énormément. Elle avait déjà travaillé sur les partitions de David Lang. J'ai donc écouté ces musiques et les ai trouvées très intéressantes. Et Maya elle-même est une très belle et fabuleuse musicienne sur scène. Une partie de mon travail de chorégraphe a été de voir comment ces deux artistes pouvaient occuper l'espace du plateau, le partager, et échanger leurs positions selon les deux parties distinctes de la pièce.

Comment avez-vous travaillé ce rapport entre la musicienne et la danseuse, car en voyant des extraits de la pièce on remarque une tension très forte entre les deux ?

L. C. : La musique est en deux parties. *World to Come*, la deuxième partie, est très abstraite, alors que *The Day*, la première partie, qui rassemble des phrases issues d'internet qui interviennent toutes les six minutes et racontent le souvenir le plus marquant d'un grand nombre de personnes, est très affective. Nous avons travaillé ensemble lors de chaque répétition et avons trouvé un mode de coexistence entre les deux artistes. Bien qu'il n'y ait aucun contact physique entre elles, ces deux interprètes sont très connectées. Elles ont une présence très forte, au sens émotionnel du terme, elles sont d'une grande sensibilité l'une envers l'autre.

En quoi ce thème autour du 11 septembre vous a-t-il particulièrement touché ?

L. C. : Je pense que tout le monde, y compris en France, a un souvenir de ce jour-là. Dans la pièce, c'est une réflexion diffuse, construite surtout par le compositeur David Lang qui a reçu une commande autour de cet événement. Il se sentait investi d'un devoir pour que ces gens qu'il ne connaissait pas ne tombent pas dans l'oubli. C'est pourquoi il a eu cette idée de phrases postées sur internet ou les réseaux sociaux, comme une litanie de souvenirs uniques appartenant à des inconnus.

> « Les deux interprètes Maya Beiser et Wendy Whelan sont d'une grande sensibilité l'une envers l'autre. »

Il y a beaucoup de femmes dans cette production, la musicienne, la scénographe, la danseuse, vous en tant que chorégraphe, la créatrice lumière, la costumière, la vidéaste…

L. C. : Oui. Et ça a été un réel atout. C'était important pour la collaboration, pour le travail, pour se comprendre les unes et les autres, c'était fluide, très confortable pour trouver des solutions. En fait, c'était bien !

Propos recueillis par Agnès Izrine

Espace Pierre Cardin (Théâtre de la Ville), 1 av. Gabriel, 75008 Paris. Du 24 janvier au 6 février. Tous les jours à 20h00, sauf dim. 26 à 15h00. Relâche lundis. Tél. 01 42 74 22 77. Durée 1h00.

Valeria Giuga
Rockstar
24 et 25 janvier

Lotus Eddé-Khouri
& Christophe Macé
Structure-couple :
Fatch & Boomerang
6 et 7 février

Nina Santes
Pyrame et Thisbé
& A Leaf
6 et 7 mars

Claire Jenny
T'es qui toi ?
À partir de 2 ans
du 26 au 28 mars

Madeleine Fournier
Labourer
25 avril
Centre Culturel La Norville

Danse au Théâtre
de la Bastille
du 24 février au 7 mars

JUNE EVENTS
14e édition
3 — 27 juin
Festival autour de la francophonie pour les 20 ans de l'Atelier de Paris avec des artistes venu·e·s de Belgique, Bénin, Burkina Faso, France, Liban, Mali, Québec, Sénégal, Suisse, et des territoires ultra-marins

Rendez-vous
ouverts à tou·te·s
Ateliers de pratique
Rencontres autour
des spectacles
Open studio masterclasses
Projets participatifs

CDC Atelier de Paris

© Alan Algoe

Cartoucherie Paris 12e
01 417 417 07 — atelierdeparis.org

VILLE DE PARIS
Île-de-France

critique

Cunningham

FILM / RÉALISATION **ALLA KOVGAN**

Il y eut le *Pina* de Wim Wenders, il y aura le *Cunningham* d'Alla Kovgan. Pour l'utilisation de la 3D, bien sûr, mais surtout pour sa plongée dans une œuvre et dans une époque, laissant la part belle à la parole du chorégraphe.

C'est le danseur français Ashley Chen qui ouvre le film avec *Idyllic song*, solo de Merce Cunningham chorégraphié en 1944. Face caméra avec effet de travelling et de zoom, il habite la danse du maître américain dans un long tunnel berlinois déserté pour l'occasion. Cette première séquence montre la dimension à la fois coopérative et internationale du film, en préparation depuis 2013 entre New-York, Paris et Berlin, avec la collaboration de Robert Swinston, directeur du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, et avec une grande attention portée au remontage des pièces dans des contextes particuliers. Ainsi l'on se promène sur les toits de Westbeth, où se trouvait le studio de Merce Cunningham, profitant d'une vue aérienne époustouflante de New York, au cœur d'une forêt de pins immensément hauts (*Rune*), ou dans un parc arboré (*Suite for two*). Les intérieurs sont eux aussi particulièrement soignés, comme dans la lumière tamisée d'un moucharabieh (*Crises*), dans une friche industrielle ou une salle de concert de Hambourg. C'est là la force des images de la réalisatrice Alla Kovgan, qui fonctionnent autant en 3D qu'en 2D : rejouer la stricte chorégraphie ou l'event, mais dans un environnement qui réinvente le regard que l'on peut porter sur l'œuvre, sans jamais la dénaturer.

Images nouvelles et archives essentielles

Avec une donnée supplémentaire, quand la caméra circule au plus proche des corps, renouvelant notre expérience de spectateur. Le documentaire n'est pas un hommage ou un retour hagiographique sur l'œuvre d'une vie : il s'attache – et c'est un vrai parti pris de la réalisatrice – à une période très précise du travail de Merce Cunningham, entre 1942 et 1972. Soit celle de l'éclosion puis la consolidation de sa démarche, et de ses rencontres et collaborations essentielles avec John Cage et Robert Rauschenberg, avant que ne se renouvelle son équipe de danseurs de la première heure et qu'il consacre lui-même une partie de ses recherches à l'image (vidéo et nouvelles technologies). Il repose également sur la parole du chorégraphe et des archives pour certaines inédites, qui jalonnent le documentaire et viennent parfois en surimpression des images actuelles. La réalisatrice va droit au but dès le début du film, pour mieux nous rappeler d'emblée la pensée de Cunningham : « *Je n'ai jamais été intéressé par la danse qui renvoie à un sentiment, ou en un sens, qui exprime la musique. La danse ne renvoie à rien, elle est ce qu'elle est : une expérience visuelle totale* », nous dit-il. Et ça fait toujours autant de bien de l'entendre.

Nathalie Yokel

© Miko Malkshasyan

Melissa Toogood et Ashley Chen dans le plus pointilliste *Summerspace* jamais réalisé.

Cunningham, d'Alla Kovgan, au cinéma le 1er janvier 2019, en 2D et 3D dans les salles équipées.

RÉGION / **CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE NANTES / FESTIVAL**

Festival Trajectoires

Le festival impulsé par le CCN de Nantes il y a trois ans tient là sa vitesse de croisière, pour 10 jours où la danse s'explore sous toutes ses facettes.

© Association W

Jean-Baptiste André crée *Deal* avec Dimitri Jourde au Festival Trajectoires.

C'est l'effervescence à Nantes et dans sa région dès le 10 janvier. Voici donc un festival qui n'a jamais aussi bien porté son nom : la danse circule et prend tous les chemins de traverse, embarque le public dans des cheminements insolites, tant dans les esthétiques qu'elle propose que dans les lieux qu'elle investit. Côté créations, on aime à Trajectoires rassembler sur un même plateau des artistes de haute volée : on suivra de près le duo formé par Jean-Baptiste André et Dimitri Jourde (*Deal*), la *Vague intérieur vague* de Julie Nioche, ou les *Conversations* d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou avec Sofian Jouini et Selim Ben Safia. Yuval Pick, quant à lui, invite Jean Sébastien Bach *En ré mineur* pour une Première française. Sinon, rendez-vous, parmi les 50 propositions du festival, au musée, à la bibliothèque ou à l'école avec Gabriel Um, ou au Château des Ducs de Bretagne avec une variation sur le *Passo* d'Ambra Senatore !

Nathalie Yokel

Centre Chorégraphique National de Nantes, 23 rue Noire, 44000 Nantes. Du 10 au 19 janvier 2020. Programmation, information, réservation : www.festival-trajectoires.com

ILE-DE-FRANCE / MICADANSES / FESTIVAL

Faits d'hiver

Le festival, qui réunit 12 lieux franciliens et 20 créateurs, s'ouvre magistralement avec la dernière création de Bernardo Montet.

© Chill Okubo

Mon âme pour un baiser, un huis clos de Bernardo Montet.

Créée en juin dernier à Tours, *Mon âme pour un baiser* a fédéré autour de Bernardo Montet les danseuses Suzie Babin, Nadia Beugré et Isabela Fernandes Santana avec la dramaturge Patricia Allio. Des femmes à la parole puissante, qui, dans un huis clos aussi alarmant que sensible, invitent à regarder la fureur du monde qui gronde en leur intimité comme en leur conscience politique. Même force et même figure de femme chez Teresa Vittucci dans *Hurt me tender*, qui poursuit le festival avec son troisième travail en solo. Cette 22e édition de Faits d'hiver s'offre comme un instantané quasi photographique des vibrations de soi et de notre société, à travers l'émeute (Thomas Chopin), les fantômes qui nous habitent (Nach), les souvenirs qui nous constituent (Valérie Giuga, Nathalie Pubellier)… Bien sûr, on ne manquera pas *XYZ ou comment parvenir à ses fins*, la der des der selon Georges Appaix… avant de retrouver, pour clore l'événement, la *Carte blanche noire* de Bernardo Montet qui donne la parole à différents artistes.

Nathalie Yokel

Micadanses, 15 rue Geoffroy-L'Asnier, 75004 Paris. Du 13 janvier au 8 février 2020. Tél. 01 72 38 83 77.

critique

Family machine

CHAILLOT-THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE /
CHOR. ET MES **BRIGITTE SETH** ET **ROSER MONTLLÓ GUBERNA**

Les piquantes Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna poursuivent leur compagnonnage avec Gertrude Stein en adaptant avec finesse son long roman moderniste *The making of Americans*.

© Christophe Raynaud de Lage

Family machine de Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna.

Après avoir dessiné son portrait l'année dernière, les deux directrices de la Compagnie Après minuit reviennent sur le cas Gertrude Stein en adaptant à la scène *The making of Americans*. Dans ce roman la poétesse, dramaturge et collectionneuse d'art retrace à travers l'histoire de sa propre famille celle des pionniers américains et de leurs descendants, mêlant à ce récit ses pensées. Adapter cette œuvre longue d'un millier de pages, réputée peu lisible, est un pari risqué. Mais Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna relèvent le défi haut la main, semblant tirer de ce texte et de l'écriture répétitive et musicale de celle qui inventa le « cubisme littéraire » leur essence.

« Chacun a une vie de famille »

Sur le plateau une grappe humaine, famille en mouvement, sillonne sans relâche un sol recouvert de tourbe, disant la migration mais aussi l'inlassable course du temps. Des personnages, grands-parents, parents, enfants, s'en extraient pour livrer des moments de vie, des espoirs mâtinés de craintes des pionniers au destin embourgeoisé de leurs descendants. Et quand les mots ne suffisent plus c'est la danse qui prend le relai. Brigitte Seth, elle, disserte sur la famille, ses codes, ses rôles, campant une Gertrude Stein irrésistible de malice et d'ironie mordante. Dans ce spectacle touchant et généreux, à la mise en scène aussi intelligente qu'élégante, les sept comédiens-danseurs se montrent tous excellents.

Delphine Baffour

Chaillot-Théâtre National de la Danse, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Les 22, 24 et 25 janvier à 19h45, le 23 janvier à 20h30. Tél. 01 53 65 30 00. Durée : 1h45. Spectacle vu au Quai, Angers. Également le 27 février à la **Scène nationale d'Orléans** et du 31 mars au 3 avril au **Théâtre de la Croix Rousse, Lyon**.

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

Nouveau : le festival Waterproof à Rennes

RÉGION / **CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE RENNES**

Faire ensemble est un des leitmotivs du Centre Chorégraphique National de Rennes. C'est aussi l'esprit de ce festival qui réunit de nombreux acteurs de la ville et de la région autour de la danse.

Contre toute attente, ce n'est pas le hip hop qui guide la programmation de Waterproof, même s'il l'irrigue largement. L'attention portée aux partenaires de cette première édition (parmi lesquels des scènes de différentes natures, l'opéra, un musée, d'autres festivals, des conservatoires, des associations…) a permis d'ouvrir la programmation à des projets n'ayant pas la couleur esthétique du nouveau projet du CCN de Rennes. Le travail avec Le Triangle promet par exemple une belle soirée composée du duo entre Thierry Micouin et sa fille Ilana, et de la récente création de Bernard Montet *Mon âme pour un baiser*.

Différents formats de rencontres

À Saint-Mélaine, le CCN accueille quant à lui les verbiages de *Inging* par Simon Tanguy – une folle performance – ou la toute jeune chorégraphe bretonne Jennifer Dubreuil Houthemann dans *Voyez comme ON dort*. Toutes fraîchement créées, les pièces d'Anne Nguyen (*À mon bel amour*) et Sandrine Lescourant (*Acoustique*) révèlent deux visions du hip hop d'aujourd'hui, quand l'une superpose toutes les influences des danses urbaines actuelles, et l'autre les hybride magnifiquement pour trouver une voie propre. À côté des spectacles d'Ousmane Sy, Bruce Chiefare, Saïdo Lelouh, Orin Camus, Johanna Faye, Alima Rolland ou Sofian Jouini, le festival décline des propositions qui touchent aussi bien au cinéma (avec la présence de Jean-Pierre Thorn ou Thierry Thieû Niang), à la pratique, au battle, à la conférence, à la fête… Soit 68 rendez-vous !

Nathalie Yokel

CCNRB, 38 rue Saint-Melaine, Rennes. Du 28 janvier au 13 février 2020. Tél. 02 99 63 88 22.

Acoustique, la nouvelle création de Sandrine Lescourant au festival Waterproof.

© Jody Carter

THÉÂTRE DE BRÉTIGNY / CHOR. **LEÏLA KA** / **SYLVAIN BOUILLET**, **MATHIEU DESSEIGNE** ET **LUCIEN REYNÈS**

Pode Ser et La Mécanique des Ombres

Cette soirée partagée s'inscrit dans le cycle « La loi du plus fort » imaginé par le Théâtre de Brétigny.

Pode Ser, un solo coup de poing de Leïla Ka.

© Yann Bohac

Entre le solo coup de poing de Leïla Ka, et le trio inquiétant de Sylvain Bouillet, Mathieu Desseigne et Lucien Reynès, se dégage une idée de la force, parfois sur le fil de la violence – pas forcément physique – que les danseurs subliment par leur virtuosité. Leïla Ka oscille entre féminité renfrognée et combat de boxe. Elle fait éclore un corps prêt aux métamorphoses et aux affrontements dans une énergie proche du hip hop. Les trois garçons ne sont pas non plus éloignés de cette énergie, notamment dans leur rapport au sol. Ici, la chute est un motif récurrent, mais elle ne laisse jamais personne sur le carreau : la chorégraphie, fluide et acrobatique à la fois, combine d'infinies variations où les corps se supportent et s'entraident, dans l'ambigüité de leurs identités voilées.

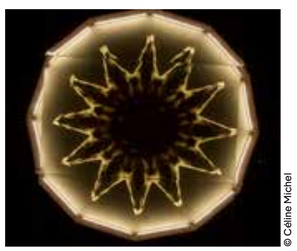
Nathalie Yokel

Théâtre de Brétigny, rue Henri-Douard, 91220 Brétigny-sur-Orge. Le 17 janvier 2020 à 20h30. Tél. 01 60 85 20 85.

THÉÂTRE DE CHÂTILLON / CHOR. **JASMINE MORAND**

MIRE

Jasmine Morand présente pour la première fois en région parisienne son étonnant kaléidoscope corporel *MIRE*.


MIRE de Jasmine Morand.

© Céline Michel

Aux confins de la danse et des arts plastiques, MIRE est une installation performative pour six danseuses et six danseurs. Allongés

La Consagración de la primavera

13E ART / CHOR. **ISRAEL GALVÁN**

***Le Sacre du printemps* vu par Israel Galván, Sylvie Courvoisier et Cory Smythe… Une affiche exceptionnelle, qui constitue encore une étape dans le parcours du chorégraphe flamenco.**

Deux pianistes et un danseur dans une soirée d'exception.

© Rossi Leonard

Si on ne compte plus les versions du *Sacre* prises à bras-le-corps par les chorégraphes depuis sa création – vécue en 1913 comme une œuvre quasi injouable et indansable –, on comprend vite la pertinence de celle-ci dans l'œuvre d'Israel Galván. Ce virtuose du zapateado, qui n'est rien d'autre qu'un grondement provenant des entrailles de la terre, a naturellement trouvé en la partition de Stravinsky une formidable caisse de résonnance à son art. Rajoutons à cela la figure de Nijinski et son geste de bras et de main faunesque que l'on retrouve depuis toujours dans la gestuelle du danseur sévillan, et la connexion est indiscutable !

Dans les pas de Nijinski

Le catalyseur du projet a été sans nul doute la grande pianiste et compositrice Sylvie Courvoisier, qui a déjà collaboré avec Israel Galván pour *La Curva*. C'est sur son piano, en off, que se révéla pour lui la puissance du *Sacre*. *La Consegracion de la primavera* devient alors, plusieurs années après, un solo accompagné au piano par Sylvie Courvoisier et Cory Smythe dans une réduction à deux mains, suivi d'une composition originale de la pianiste. Israel Gálvan s'en donne à cœur joie pour faire voir et entendre le son de ses pas. Mais, plus encore, la pièce s'hybride sur la vie et l'œuvre de Nijinski, dans laquelle se glisse avec délices le danseur.

Nathalie Yokel

13e Art, 30 av. d'Italie, 75013 Paris. Du 7 au 15 janvier à 20h, le dimanche à 15h. Tél. 01 42 74 22 77.

dans une structure circulaire, entièrement dévêtus, ils interprètent une chorégraphie à plat, séquentielle, que viennent magnifier et sculpter des lumières changeantes. Le public, libre de se mouvoir, peut choisir d'admirer les fascinantes rosaces mouvantes que les corps dessinent grâce au miroir géant qui les surplombe, ou de les observer au plus près, à travers quelques fentes verticales découpées dans leur habitacle. Dévoilant la chair autant qu'elle la sublime, la suissesse Jasmine Morand « *place le spectateur-voyeur au cœur du sujet* ». Quel est notre ressenti face au corps exposé ?

Delphine Baffour

Théâtre de Châtillon, 3 rue Sadi-Carnot, 92320 Châtillon. Le 17 janvier à 19h et 21h. Tél. 01 55 48 06 90. Durée : 50 mn.

RÉGION / **LA PLACE DE LA DANSE, CDCN TOULOUSE – OCCITANIE** / **FESTIVAL**

Ici & là

Ici, c'est Toulouse, et là, ce sont sept lieux qui s'associent autour de quatorze spectacles sous la houlette du Centre de Développement Chorégraphique occitan.

Cette année, La Place de La Danse, Centre de Développement Chorégraphique National de Toulouse, accueille une nouvelle artiste associée pour trois ans. Après Noé Soulier, c'est au tour de Julie Nioche d'inscrire sa démarche dans tous les interstices du projet de la structure, à commencer par son festival. Elle y donne naturellement sa toute

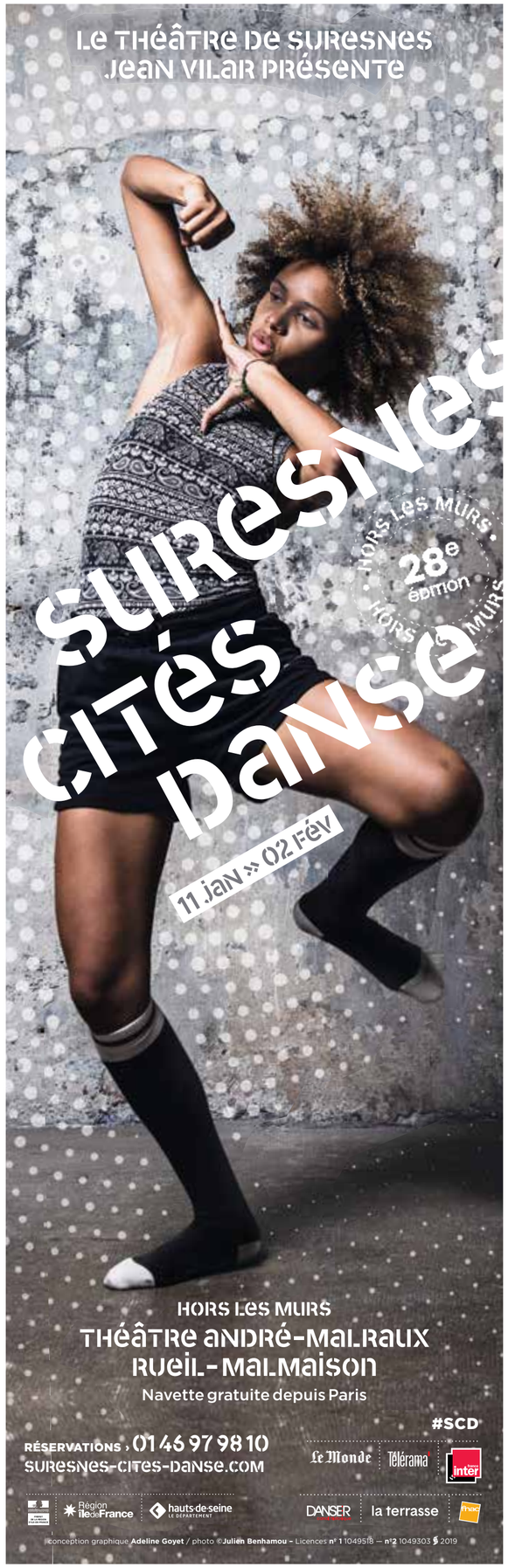
Vague interieur vague, la nouvelle création de Julie Nioche.

© S. Gressin

nouvelle création, *Vague intérieur vague*, qui, pour être sa (seulement) deuxième pièce de groupe, rend hommage à ce que peut être l'interprète en danse. Quelles sont les sensations et pensées qui le traversent en dansant ? Dans cet élan, le festival n'a pas eu peur de faire la part belle aux pièces de groupe : Christian Rizzo fait de sa *Maison* un écrin pour 14 danseurs, tandis que Giselle Vienne réunit une foule dans *Crowd*, et Marco da Silva Ferreira une communauté dans *Bisonte*. Chez d'autres, pas besoin de faire masse pour créer l'événement : Tatiana Julien est exceptionnelle dans son solo *Soulèvement*, à ne pas manquer.

Nathalie Yokel

La Place de la Danse, CDCN Toulouse – Occitanie, 5 av. Étienne-Billières, 31300 Toulouse. Du 22 janvier au 7 février 2020. Tél. 05 61 59 98 78.



critique

Dream

SALLE PLEYEL / CHOR. **JULIEN LESTEL**

La chorégraphie forte, très physique de Julien Lestel nous emmène dans le monde d'un rêve qui n'a rien d'ensommeillé !

Dream de Julien Lestel.

© Philippe Escaller /Cie Julien Lestel

Julien Lestel, formé entre autres à l'Opéra de Paris, est un chorégraphe qui forge à partir du vocabulaire classique une danse impétueuse et très personnelle. *Dream* est une chorégraphie puissante et viscérale, très organique, qui réunit sur le plateau onze danseurs de très haut niveau. Plutôt qu'une longue rêverie, *Dream* s'attache à évoquer ce qui nous traverse et nous émeut dans une physicalité très affirmée, pour ne pas dire exacerbée. Nous sommes très loin des créatures immatérielles que laisserait supposer un tel titre, sauf dans un pas de deux néoclassique d'un lyrisme haletant, très sensuel, auquel répond le duo de la fin, sorte de corps à corps plus tendre, original et contemporain. Entre ces deux pôles, des ensembles complexes, très structurés, se déploient dans une suite de séquences apparemment sans lien entre elles, le rêve étant prétexte à chorégraphier les pulsions et les passions, les peurs et les désirs.

Ruptures désirées

Mais c'est l'amour qui demeure le fil conducteur de *Dream*, comme le laisse entendre la chanson de Nina Simone, *I get along without you very well*, dansé par une superbe soliste. La musique, partie prenante de ce rêve éveillé, a été écrite majoritairement par le compositeur islandais Jóhann Jóhannsson. Sa disparition prématurée en 2018 a sans doute poussé Julien Lestel à demander à Ivan Julliard, qui est également danseur dans sa compagnie, de créer des musiques additionnelles qui donnent un tour plus mélodique à la partition très percussive de Jóhannsson. Mais ce mélange étonnant correspond bien à la démarche du chorégraphe, dans la mesure où sa « *recherche est centrée sur la création d'une gestuelle fluide sans retenue, mais aussi de mouvements brisés avec rupture de rythme afin que le spectateur puisse être emmené vers une émotion et en même temps entraîné dans une dynamique où se côtoient puissance, sensualité et poésie mises en valeur par les interprètes.* ». Traversée par l'irruption d'Alexandra Cardinale, telle une apparition hiératique, baignée par les éclairages contrastés de Lo-Ammy Vaimatapako, la pièce de Lestel nous fait parcourir un monde inconnu.

Agnès Izrine

Salle Pleyel, 252 rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris. Le 16 janvier 2020 à 20h00. Tél. 08 92 97 60 63.
Et au **Casino Barrière d'Enghien-les-Bains**, 3 av. de Ceinture. Le 18 janvier 2020 à 20h30. Tél. 01 39 34 10 80. Durée 1h20.

THÉÂTRE LOUIS ARAGON / CHOR. **DIMITRI HATTON** ET **SATCHIE NORO**

Acqua Alta

Magiciens des nouvelles technologies, Adrien M & Claire B proposent avec *Acqua Alta* un conte féérique à vivre en trois temps.

Acqua Alta est l'histoire d'un couple, d'une femme et d'un homme confrontés à la montée des eaux. Des eaux couleur d'encre qui vont engloutir la première et pousser le second à sa recherche dans un monde fantastique. Largement reconnus depuis qu'ils ont collaboré à l'immense succès de Mourad Merzouki *Pixel*, Adrien Mondot et Claire Bardainne proposent une expérience singulière et fascinante à vivre en trois temps. Un spectacle, d'abord, mêlant à la danse de Dimitri Hatton et Satchie Noro des images numériques vivantes. Un livre pop-up, ensuite, qui s'anime grâce à la réalité augmentée. Une expérience de réalité virtuelle, enfin, où l'une des scènes est vécue de façon immersive grâce à un casque individuel.

Delphine Baffour

Théâtre Louis Aragon, 24 bd de l'Hôtel-de-Ville, 93290 Tremblay-en-France. Le 25 janvier à 19h. Tél. 01 49 63 70 58. Durée : 55 mn.
Dès 8 ans (13 ans pour la réalité virtuelle).

Acqua Alta d'Adrien M & Claire B.

© Romain Etienne

focus

Danse à L'Onde : trois rendez-vous à ne manquer sous aucun prétexte !

Après un festival Immersion entièrement consacré à l'art chorégraphique cet automne, L'Onde, devenue Scène d'Intérêt National pour la danse, continue en ce début d'année de créer l'événement avec une programmation de haut vol. En témoigne la venue de Joanne Leighton avec le magnifique *Songlines* qui, sur la superbe partition de Terry Riley, décline le geste fondateur de la marche en s'inspirant de la culture aborigène. Deux interprètes d'exception seront plus tard à l'affiche. Shantala Shivalingappa, d'abord, interprétera le fascinant solo *aSH* écrit pour elle par Aurélien Bory. Patricia Guerrero, ensuite, déclinera son flamenco explosif dans *Distopia*.

critique

Songlines

CHOR. **JOANNE LEIGHTON**

S'inspirant des « sentiers chantants » des aborigènes et déclinant des gestes simples comme la marche, Joanne Leighton épouse la musique de Terry Riley et fait naître un flux ininterrompu et fascinant de mouvements.

Sur un sol entièrement rose brille un miroir rond, tel une petite étendue d'eau. Sept danseurs éclairés par un halo de lumière forment une ronde, immobile. Au-dessus de leurs têtes, domine de vastes et délicats branchages métalliques, toiles d'araignée ou voie lactée. Un pas en avant, un pas en arrière, imperceptiblement le mouvement naît en même temps que la vie, le cercle se serre puis s'étend, un chœur bat, à l'unisson. Commence alors un long et merveilleux voyage, un flux de gestes perpétuel, ininterrompu, fascinant. Sans cesse et imperceptiblement le mouvement se transforme en se répétant, se déploie en lignes ou formes circulaires, en vagues ou en essaims, s'accélère ou ralentit.

Un merveilleux voyage

On rencontre en chemin des danses rituelles, populaires, enfantines, l'effort, le travail, l'épuisement comme la plus grande exultation. Tantôt la danse semble littéralement fusionner avec la superbe partition minimaliste *In C* de Terry Riley, tantôt elle imprime son rythme sur la trame musicale. Captivé, l'on croit ressentir les mouvements dans son propre corps, dans cette relation kinesthésique rare que parvient à faire advenir Joanne Leighton. Pour créer cette pièce, la chorégraphe belge installée en France s'est replongée dans ses racines et ses premières années australiennes. Sur un parterre rose évoquant les lacs de son enfance, elle revisite la mythologie aborigène qui a marqué ses premières années. Les *songlines* sont des sentiers qui sillonnent la terre, inscrits dans le paysage par des êtres totémiques, créant des chemins conservés jusqu'à nos jours dans une tradition orale par le chant et la danse. Sans emprunter à cette culture son folklore, elle interroge ce que peuvent être, ici et maintenant, nos « sentiers chantants ».

Delphine Baffour

Le 17 janvier à 20h30.
Échauffement du spectateur à 19h.

Songlines de Joanne Leighton, un voyage envoûtant.

© Laurent Philippe

entretien / Joanne Leighton

À la recherche des sentiers chantants

***Songlines*, magnifique pièce de Joanne Leighton, crée une relation unique avec les spectateurs..**

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour *Songlines* ?
Joanne Leighton : Cette pièce est le deuxième volet d'un triptyque entamé avec *9 000 pas*, elle s'inscrit dans sa continuité. J'y poursuis mon travail sur ce mouvement fondateur qu'est la marche. Je compose à partir de gestes de la vie courante partagés par tous, comme marcher mais aussi s'assoir, se tenir debout. Ce faisant, je cherche à créer une relation presque kinesthésique avec le public. La marche m'a amenée aux *songlines*, les « sentiers chantants » des aborigènes qui sillonnent la terre australienne, parcourent des milliers de kilomètres, et sont préservés de l'oubli par des chants et des danses. L'objet de ce spectacle est d'interroger ce que peuvent être ici, dans une Europe traversée par de grandes vagues migratoires, nos « sentiers chantants ». Comment pouvons-nous, nous aussi, utiliser la danse pour raconter un imaginaire attaché à l'idée de chemin ?

La gestuelle de *Songlines* me paraît à la fois très humaine et très organique. On y décèle des mouvements de la vie quotidienne, des danses, mais aussi comme une nature en mouvement.
J. L. : Les danseurs de *Songlines* sont sept individualités qui par leurs mouvements communs forment un collectif. Leurs gestes, qui ne sont pas exactement les mêmes d'un interprète à l'autre, sont répétés avec de légères variations. L'idée de chemin est dans le mouvement même, qui migre pour en faire advenir un nouveau. Les interprètes sont ensemble dans cet élan et c'est le collectif qui créé la migration des pas. Ces gestes reliés les uns aux autres, sans que l'on distingue ce qui mène de l'un à l'autre, donnent ce sentiment organique. Cette absence de rupture du début à la fin produit également une sorte de transe. Les danseurs doivent être dans un état de présence très active, dans un état d'éveil extrême pour pouvoir danser cette pièce. De plus, comme les aborigènes qui convoquent la mémoire des êtres totémiques, les temps originels, en parcourant leurs sentiers, je souhaite avec *Songlines* interroger une certaine mythologie des mouvements signifiants de notre histoire de la danse, témoigner de la forte capacité de la danse à nous rassembler.

© D.R.

« L'idée de chemin est dans le mouvement même, qui migre pour en faire advenir un nouveau. »

Pourquoi avez-vous choisi la partition *In C* de Terry Riley et à quel moment du processus créatif ce choix est-il intervenu ?
J. L. : Créer sur une musique ne m'intéresse pas, je le fais rarement. Je préfère d'abord élaborer des idées, faire des recherches avec les danseurs. Puis au fur et à mesure du processus les choix de musique, de costumes, de lumières interviennent. Dans le cas de *Songlines*, la partition chorégraphique était entièrement écrite quand *In C* s'est imposé à Peter Crosby, avec lequel je travaille très étroitement, et moi comme une évidence. C'était comme si la danse avait été écrite sur cette musique. La partition d'*In C* est composée de 35 phrases musicales. Ses interprètes répètent autant de fois qu'ils le veulent chacun de ces motifs avant de passer au suivant. Les écritures musicales et chorégraphiques sont donc assez similaires et nous avons fait tout un travail pour que les deux langages progressent en même temps, dialoguent idéalement. La présence de la danse fait entendre la musique différemment, comme la musique permet de voir la danse différemment. *In c* de Terry Riley est réputée être la première pièce du mouvement minimaliste, répétitif, c'est une œuvre extraordinaire que l'on n'a pas très souvent l'occasion d'entendre.

Propos recueillis par Delphine Baffour

CHOR. **AURÉLIEN BORY**

aSH

Shantala Shivalingappa dans *aSH*.

© Agilaé Bory

Après ceux de Stéphanie Fuster et Kaori Ito, Aurélien Bory clôt sa trilogie de portraits avec un opus dédié à Shantala Shivalingappa, danseuse à l'impressionnant parcours, du Kuchipudi à Pina Bausch ou Sidi Larbi Cherkaoui. Elle se tient face à un fond de scène totémique, une vaste toile de papier mouvante, parfois menaçante, tout en vibrations visuelles et sonores. Le chorégraphe rappelle que le titre de la pièce évoque les initiales de Shantala, mais aussi Shiva, dieu de création et de destruction, dont la peau est couverte de cendre. Dans une atmosphère de clair-obscur, l'art intense de Shantala exprime des rites fragiles et tenaces, d'une grâce sublime.

Agnès Santi

Les 4 et 5 février à 20h30.
Échauffement du spectateur le 4 février à 19h.

CHOR. **PATRICIA GUERRERO**

Distopia

Patricia Guerrero.

© Oscar Romero

Patricia Guerrero, qui commença à se former dès trois ans dans l'école de sa mère et découvrit la scène à peine cinq ans plus tard, fut une danseuse précoce et surdouée avant de devenir une artiste multi-primée, interprète de Carlos Saura ou d'Andrés Marín. Aujourd'hui chorégraphe, elle développe un flamenco moderne, explosif, original. Avec *Distopia*, créé lors de la dernière Biennale de Séville, elle met en scène une fiction d'un genre cher à Georges Orwell. Dans cette dystopie dépeignant une société faussement idéale où cauchemar et réalité se confondent, une femme évolue comme emprisonnée dans un carcan. Son corps exulte, vibre, « *tel un animal rugissant* ».

Delphine Baffour

Le 28 mars à 20h30.
Bal castillan à l'issue du spectacle.

L'Onde Théâtre Centre d'art,
8 bis av. Louis-Breguet, 78140 Vélizy-Villacoublay.
Tél. 01 78 74 38 60. www.londe.fr

La Biennale d'art flamenco

CHAILLOT-THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE / BIENNALE

Retour de l'événement flamenco de Chaillot, qui cultive son lien avec Séville pour offrir au public le meilleur de la création, mêlant grandes figures et tendances contemporaines.

Olga Pericet dans *La Esquina que quiso ser flor.*

© Paco Villalta

Voici une affiche qui réunit un nombre assez incroyable de stars du flamenco ! Beaucoup connaissent déjà Chaillot, à commencer par Rocio Molina, son artiste associée. Celle-ci réserve une fois encore un événement dont elle a le secret : un *Impulso*, autant dire trois heures d'un événement performatif réunissant des invités surprises, pour un flamenco des plus débordants, des plus tendance, inventif et capable de s'exprimer hors des cadres et des formes attendues. Pour le reste de la programmation, pas de jeunes pousses ou d'artistes émergents, et beaucoup de femmes qui tiennent haut et fort le flamenco d'aujourd'hui. À commencer par Olga Pericet, qui réunit, dans son parcours, la reconnaissance du milieu et du public pour son talent de danseuse virtuose, et la créativité d'une chorégraphe qui se joue des codes.

Sous le signe de la rencontre

Son solo *La Esquina que quiso ser flor*... montre différents tableaux où la danseuse offre un voyage très personnel dans une intériorité qu'elle sait exposer à force d'images, d'états de corps et de transformations étonnantes. Chez Ana Morales, c'est le souvenir de son père, et de son parcours de Séville jusqu'en Catalogne, qui infuse. Il lui permet d'aborder, en filigrane, les différents états du flamenco et de son histoire dans *Sin permiso – Canciones para el silencio*, un duo accompagné de trois musiciens à la palette étendue entre tradition et électro. Ensuite, il ne faudra pas manquer le travail d'Eva Yerbabuena qui, avec *Cuentos de Azúcar*, a réalisé un véritable pas de côté dans sa façon même d'envisager le flamenco. Ici, c'est la rencontre qui prime, quand le plateau mêle le chant et le tambour japonais à la tradition du chant et des percussions du flamenco. Et si l'on parle de rencontre, alors le *Magma* de Marie-Agnès Gillot et Andrés Marín, sous la houlette de Christian Rizzo, s'annonce des plus explosifs !

Nathalie Yokel

Chaillot-Théâtre National de la Danse, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Du 26 janvier au 13 février 2020. Tél. 01 53 65 30 00.

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE / CHOR. **ISRAEL GALVAN**

El Amor Brujo

Fiévreuse, provocatrice, sauvage, telle est la version revisitée par Israel Galvan de *L'Amour Sorcier* !

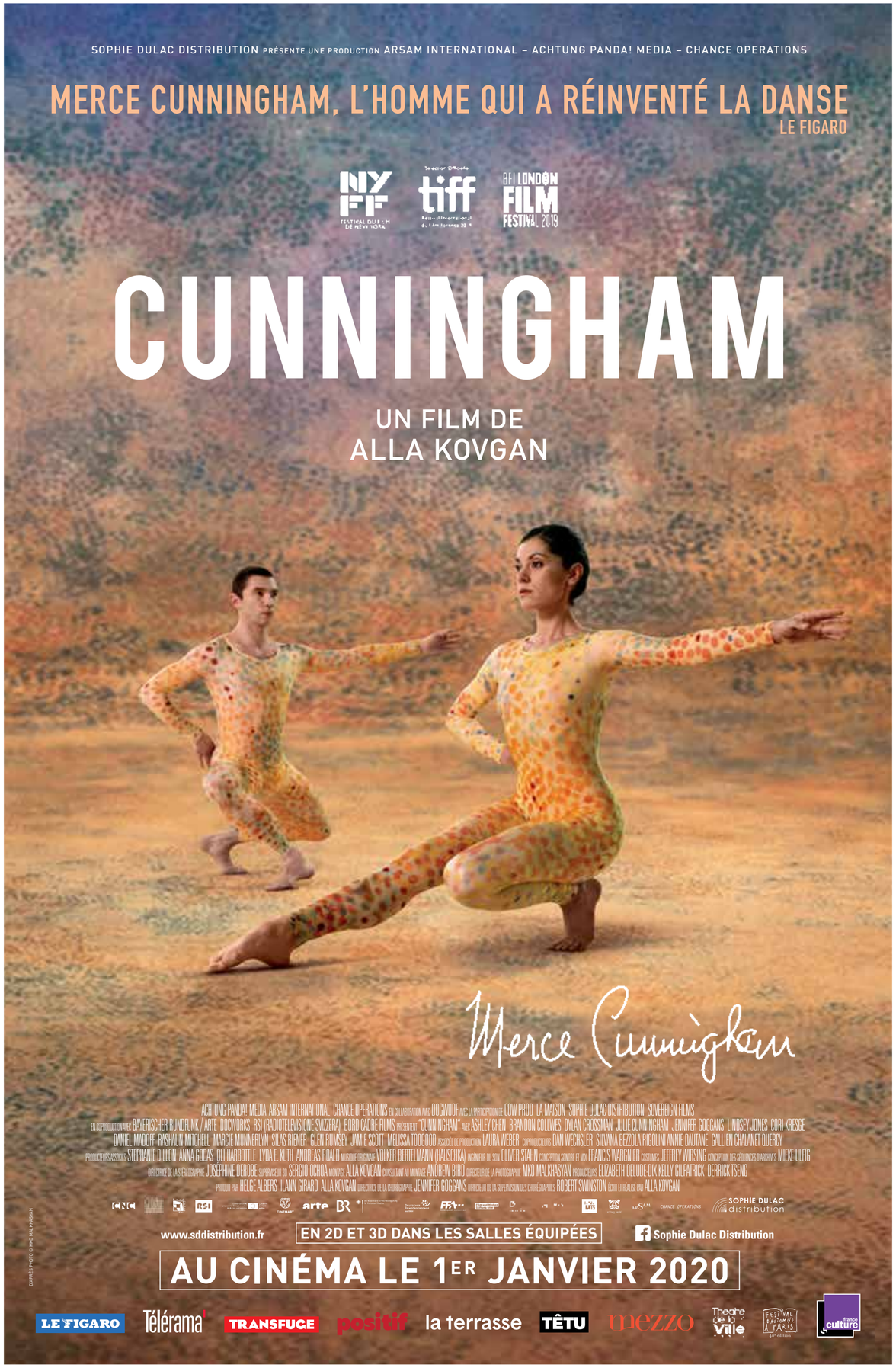
Sous-titré « *Gitanerie musicale en un acte et deux tableaux* » *L'Amour Sorcier* de Manuel De Falla est une histoire de revenants, créée par Antonia Mercé, dite « La Argentina », danseuse mythique du flamenco. La première version datée de 1915 était destinée à la danseuse de flamenco Pastora Imperio. C'est une autre légende du flamenco qui l'incarne aujourd'hui : Israel Galvan, mais sous les traits d'Eduarda de Los Reyes, gants rouges, corset et bottes à talon haut. De quoi mettre à mal les idées reçues et les gitanes de pacotille. Magistral, assis pour ne garder que l'essence, le fameux duende qui se manifeste d'abord dans l'invisible, comme ce fantôme dont *El Amor Brujo* nous raconte l'histoire, Madame Eduarda / Galvan soulève ses guenilles pour nous faire voir Dieu, comme chez Georges Bataille ! La partition brisée, jouée au piano par Alejandro Rojas-Marcos, conçue à partir des deux versions composées par De Falla, a quelque chose d'une atonalité contemporaine, tandis que taconeos et zappateados s'envolent sur la voix profonde de David Lagos. De quoi nous enflammer !

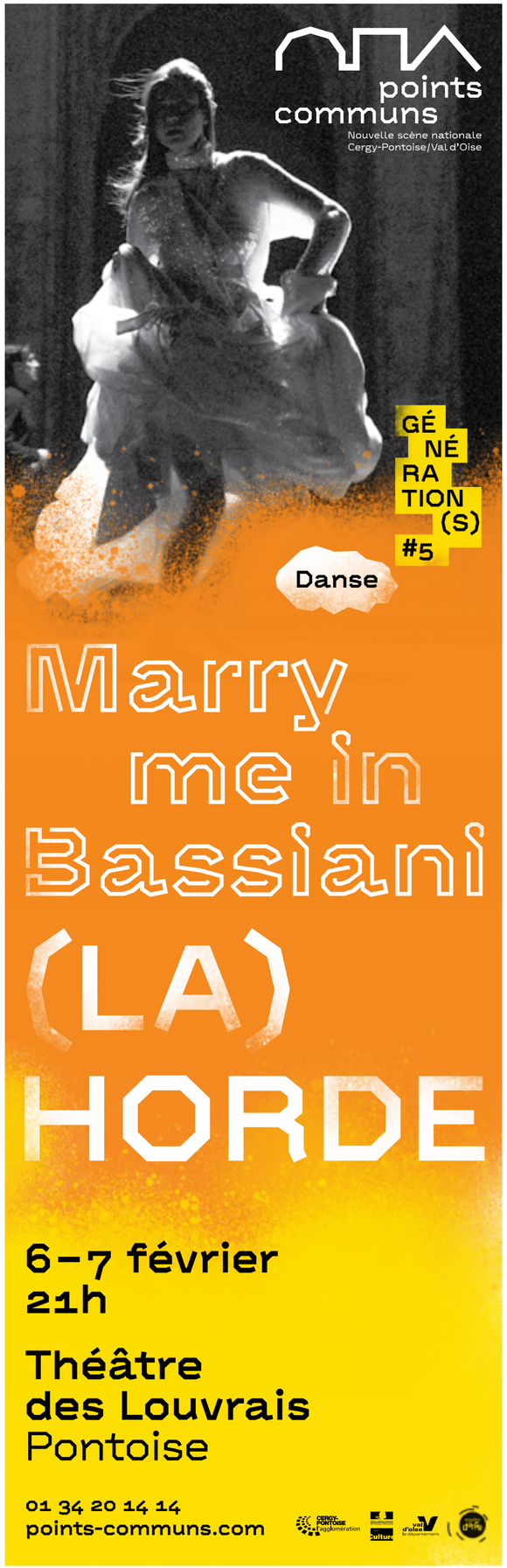
Agnès Izrine

Maison de la musique de Nanterre – Scène conventionnée, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre. Les 23 et 24 janvier à 20h30. Tél. 01 41 37 94 21. Durée : 1h.

Israel Galvan dans *El Amor Brujo.*

© Daniel Mpantiga





Le Festival Flamenco de Nîmes fête ses 30 ans !

RÉGION / **THÉÂTRE DE NÎMES**

Pour ses trente ans, le Festival Flamenco promet d'embraser plus que jamais la ville de Nîmes.

Trente ans. L'âge de la maturité déjà, mais de la fougue encore. Fort de son expérience, sûr de son identité, le Festival Flamenco de Nîmes célèbre ce bel anniversaire sans nostalgie, avec une programmation dense et résolument tournée vers l'avenir. Pour cette édition qui promet de marquer les esprits, certains viennent en amis de longue date, d'autres sont novices et vont découvrir à quel point la cité des Antonins devient en chaque début d'année une capitale espagnole qui vibre au son des zapateados et des palmas, pour le plus grand plaisir des aficionados.

Un peu d'histoire et beaucoup d'avant-garde

Parmi les amis, sont présents deux monstres sacrés du flamenco contemporain : Rocío Molina et Israel Galván. L'une invite le guitariste virtuose Rafael Riqueni pour un dialogue improvisé de haute volée, l'autre revisite avec son illustre art de la transgression *L'Amour sorcier*, œuvre mythique de Manuel de Falla. Quant à Patricia Guerrero, qui brille elle aussi aujourd'hui au firmament de la galaxie flamenca, elle est de retour avec sa dernière pièce, *Distopía*. Rafael Estévez, qui a déjà dansé à Nîmes mais n'y était jamais venu avec sa compagnie, convoque également Manuel de Falla et une partition légendaire puisqu'il s'inspire pour *El Sombrero* du *Tricorne*, création des Ballets russes de Diaghilev, chorégraphié par Massine et dont les décors sont signés Picasso. Le lendemain de la représentation, l'ancien directeur du Ballet Flamenco d'Andalousie et son complice Valeriano Paños proposent une conférence dansée passionnante : *Les danses flamenco à l'époque de la création du ballet* Le Tricorne. Enfin, les festivaliers nîmois pourront admirer pour la première fois le travail d'Eduardo Guerrero, danseur époustouflant qui présente *Sombra Efímera II*.

Delphine Baffour

Eduardo Guerrero dans *Sombra Efímera II*

© Ana Palma

Théâtre de Nîmes, 1 place de la Calade, 30000 Nîmes. Du 9 au 19 janvier. Tél. 04 66 36 65 10. www.theatredenimes.com

THÉÂTRE DE VANVES / CHOR. **CHRISTINE ARMANGER** / **SARAH CRÉPIN** ET **ÉTIENNE CUPPENS**

Une soirée, deux créations

Le festival Faits d'Hiver réunit à Vanves les deux nouvelles pièces de Christine Armanger et de la compagnie La BaZooKa.

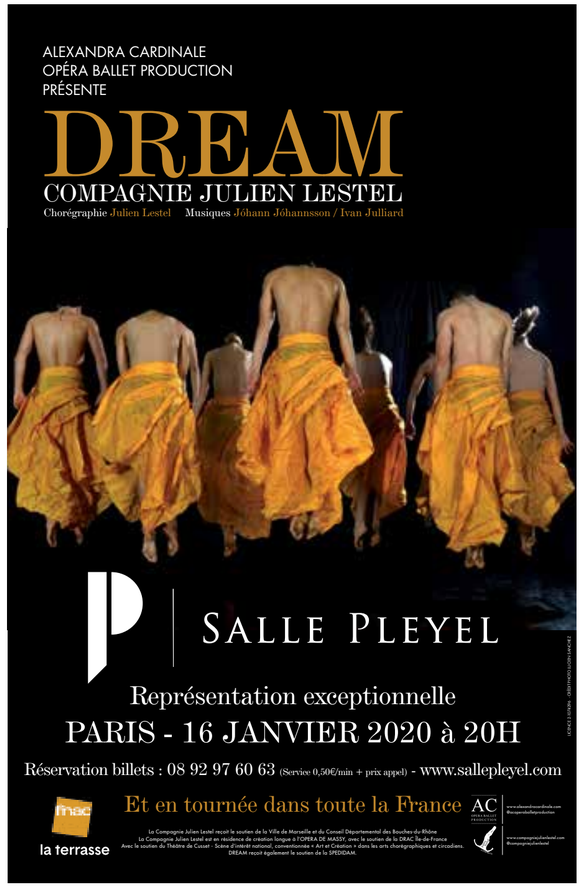
Christine Armanger est une personnalité hors normes du monde de la danse et de la performance. Peut-être la connaissez-vous davantage sur les réseaux sociaux sous son avatar Edmonde Gogotte ? Son nouveau solo la plonge au cœur d'images directement liées à l'idée de la mort : une vanité, un petit train qui poursuit inlassablement sa course… *MMDCD* est une variation sur le temps littéralement compté, et le corps qui reste, malgré tout. Dans un tout autre registre, le *Solo OO* de Sarah Crépin et Etienne Cuppens s'inspire de l'imaginaire des films de samouraïs des années 1950 (déjà présent dans *Pillowgraphies*) pour un rituel féminin pétri de batailles. Une fois encore avec le tandem de la compagnie La BaZooKa, le visible et l'invisible risquent fortement de se confronter au regard du spectateur de la façon la plus insolite.

Nathalie Yokel

Christine Armanger crée *MMDCD* à Faits d'hiver.

© Salim Santa Lucia

Théâtre de Vanves, 12 rue Sadi-Carnot, 92170 Vanves. ***MMDCD*** le 3 février 2020 à 19h30 (salle Panopée), ***Solo OO*** à 21h (théâtre). Tél. 01 41 33 93 70.



PHILHARMONIE DE PARIS / **MUSIQUE DE CHAMBRE**

Biennale de quatuors à cordes

Année Beethoven oblige, les seize quatuors du maître tiennent lieu de fil rouge à cette 9e édition.

© Harald Hoffmann

Le Quatuor Hagen clôt une Biennale très beethovénienne.

Il y a bien sûr les vétérans, pour qui le massif beethovénien est un paysage revu chaque jour depuis parfois plus d'un demi-siècle : Fine Arts Quartet (13 janvier), Quatuor Borodine (le 15), Quatuor de Jérusalem (le 18), Quatuor Hagen (en clôture, le 19) ; les trois premiers – ainsi que le jeune Quatuor David Oïstrakh (le 14) et l'excellent Quatuor Danel (le 17) – ont eu la même idée : faire se côtoyer Beethoven et Chostakovitch, une évidence. À retrouver également : les quatuors Béla (11 janvier, en compagnie du Quatuor de sonneurs d'Erwan Keravec), Kuss (le 13, avec une création de Bruno Mantovani), Thymos, Dover, Artemis, Modigliani, Arditti…

Jean-Guillaume Lebrun

Cité de la musique, 221 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Du 9 au 19 janvier. Tél. 01 44 84 44 84.

AUDITORIUM DU LOUVRE / **MUSIQUE CONTEMPORAINE**

Pascal Dusapin

Programme monographique au Louvre associé à l'exposition Pierre Soulages, avec le violoncelliste Anssi Karttunen et le pianiste Nicolas Hodges.

© Philippe Gontier – Salabert

Black letters, œuvre pour piano seul commandée à Pascal Dusapin par le Musée du Louvre et le Concours international de piano d'Orléans, sera au programme de la compétition en avril prochain.

En écho à la grande exposition consacrée à Pierre Soulages qui se déroule depuis le 11 décembre (jusqu'au 9 mars) dans le prestigieux Salon Carré du Louvre, la saison musicale du Musée propose un concert monographique dédié à Pascal Dusapin. Une « rencontre » logique quand on sait la grande admiration réciproque que se vouent le peintre et le compositeur… Lors de ce concert intimiste réunissant des pièces pour piano *(Études n°3 et 5)*, pour violoncelle seul (*Invece ; Imago*) et pour violoncelle et piano (*Slackline)*, on assistera aussi à la création mondiale d'une œuvre nouvelle en réponse à une proposition faite par Soulages à Dusapin : *Black letters*. Cette pièce de 10 minutes environ rejoindra le corpus des *Études pour piano* du compositeur témoignant de son besoin constant de revenir à l'écriture pour clavier, souvent en réplique à ses partitions beaucoup plus vastes, comme récemment *Macbeth Underwold*, son huitième opéra créé en septembre dernier au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles. Avec le violoncelliste finlandais Anssi Karttunen et le pianiste anglais Nicolas Hodges, deux interprètes principalement engagés dans la défense de la musique des compositeurs vivants, dont celle de Dusapin qu'ils jouent dans le monde entier.

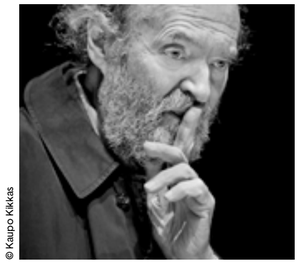
Jean Lukas

Auditorium du Louvre, musée du Louvre, 75001 Paris. Vendredi 10 janvier à 20h. Tél. 01 40 20 55 00.

MAISON DE LA RADIO / **MUSIQUE CONTEMPORAINE**

Arvo Pärt

Radio France fête le compositeur estonien et sa musique empreinte de mysticisme, de traditions anciennes et de simplicité revendiquée.


© Kaupo Kikkas

Le compositeur Arvo Pärt.

Après l'Orchestre de Paris ou, plus récemment, la Fondation Louis Vuitton, c'est cette fois Radio France qui célèbre Arvo Pärt, 84 ans, figure de la musique d'aujourd'hui, révélée au grand public dans les années 1980 par les célèbres enregistrements ECM. Entre Bach et Sibelius – étonnant voisinage – Mikko Franck dirige des pages pour octuor de violoncelles : *L'Abbé Agathon, Missa Brevis, Fratres* (10 janvier). Cette dernière œuvre sera donnée le lendemain dans sa version pour violon et piano (Sarah Nemtanu et Vanessa Wagner). L'organiste Karol Mossakowdki avec le Chœur et la Maîtrise de Radio France (le 11) et la violoniste Arabella Steinbacher (le 12) complètent la distribution de ce mini-portrait.

Jean-Guillaume Lebrun

Maison de la Radio, 116 av. du Président-Kennedy, 75116 Paris. Vendredi 10 janvier à 20h, samedi 11 janvier à 18h et 20h, dimanche 12 janvier à 16h. Tél. 01 56 40 15 16.

FONDATION LOUIS VUITTON / PIANO

Sélim Mazari

Le pianiste français dans des œuvres de Beethoven, Enesco et Prokofiev.

© Thomas Barriel

Le pianiste Sélim Mazari, âgé de 28 ans, a été l'élève de la grande Brigitte Engerer.

Selim Mazari revient à la Fondation Vuitton où en juin 2018, il donnait un récital qui a marqué les esprits par un jeu vif-argent et profond dans Scarlatti, Debussy et Beethoven dont il avait donné « *La Boiteuse* » et l'*Opus 110* d'une façon inoubliable. Il revient, un disque Beethoven tout frais dans sa besace, au programme duquel on trouvera les *Variations Eroica* qu'il joue avec esprit, verve, fulgurance et l'abandon qu'il faut quand il le faut. Il jouera aussi rien moins que la *Sixième Sonate* de Prokofiev. Et, curieux, présentera la *Deuxième Suite pour piano op.10* de George Enesco. Une œuvre de jeunesse, dans la descendance classique française de la suite de danses, qui rend un hommage discret à la musique roumaine et glorieux à Claude Debussy.

Alain Lompech

Auditorium de la Fondation Louis Vuitton, 8 av. du Mahatma-Gandhi, 75116 Paris. Jeudi 16 janvier à 20h30. Tél. 01 40 69 96 00. Places : 15 et 25 €

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE / MUSIQUE VOCALE

L'Orient des songes

En résidence à la Maison de la musique de Nanterre, l'ensemble TM+ dirigé par Laurent Cuniot visite l'Orient à travers des œuvres de Scarlatti à nos jours.

Territoire fantasmé, l'Orient continue d'inspirer de nombreux artistes. Le compositeur contemporain Henry Fourès a ainsi écrit *Trobar*, une pièce pour six instruments utilisant écriture et combinatoire polyrythmique sur des textes issus de la lyrique des troubadours occitans et de la lyrique andalouse. En plus de sa création, présentée à la Maison de la musique de Nanterre, il a conçu le programme de ce concert, à la demande de TM+. Dans ce « voyage de l'écoute », comme les affectionne l'ensemble de Laurent Cuniot, les œuvres dialoguent entre elles, sans être interrompues par les applaudissements ou les changements de plateau. Un *Orient des songes* où cohabiteront des pièces de Domenico Scarlatti, Giacinto Scelsi, Padre Soler, Manuel de Falla ou encore Ahmet Adnan Saygun.

© Cosimo Piccardi

TM+ en concert en 2017.

Isabelle Stibbe

Maison de la musique de Nanterre, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre. Jeudi 16 et vendredi 17 janvier à 19h30. Tél. 01 41 37 94 20. Durée estimée : 1h.

PHILHARMONIE DE PARIS / PIANO

Daniel Barenboim

Le pianiste poursuit son intégrale des sonates de Beethoven.

© Peter-Adamik

À la suite de son concert, Daniel Barenboim donnera une conférence sur « *La place de la musique dans et en dehors du monde* » aujourd'hui.

Né le 15 novembre 1942, Daniel Barenboim a 77 ans et plus de soixante ans de carrière ! Il revient à la Philharmonie pour continuer l'intégrale des sonates de Beethoven qu'il y donne. Certes, les doigts lui font désormais défaut, mais depuis cinquante ans qu'il les a enregistrées pour la première fois son expérience musicale s'est élargie à la direction d'orchestre, au répertoire symphonique et lyrique. De pianiste habile aux grandes facilités d'apprentissage, il s'est mué en un musicien complet dont le jeu est désormais fondé sur l'harmonie, sur les tensions et détentes du discours beethovénien, sur la forme et ses transformations plus que sur les détails. Alors peu importe s'il oublie quelques notes au passage.

Alain Lompech

Philharmonie de Paris, 221 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Dimanche 19 janvier à 16h30. Tél. 01 44 84 44 84.

focus

Sirba Octet : la musique, une énergie à l'état pur

Depuis plus de quinze ans, le Sirba Octet interprète le riche répertoire des musiques d'Europe de l'Est. Chaque programme, par le mélange de traditions (klezmer, yiddish, tzigane), fait revivre, avec toute la virtuosité de ses huit musiciens, une musique à la fois festive et émouvante, qui véhicule toute la force des émotions humaines. Ensemble unique en son genre, le Sirba Octet perpétue la lignée des musiciens – de Brahms à Bartok et Dohnanyi – qui ont su restituer l'âme de ces musiques, avec toujours l'envie d'en faire découvrir la richesse au public le plus large.

entretien / Richard Schmoucler

Le Sirba Octet de l'intime à l'universel

Ancien élève d'Ivry Gitlis et de Tibor Varga, Richard Schmoucler est depuis 1998 violoniste à l'Orchestre de Paris. Avec le Sirba Octet, dont il est le fondateur et directeur artistique, il interprète les musiques qui l'accompagnent depuis toujours et en révèle la force humaniste et universelle.

Quel désir vous a poussé, en 2002, à fonder le Sirba Octet ?

Richard Schmoucler : Un désir, inconscient probablement, lié à une situation émotionnelle. J'ai perdu mes parents à trois ans d'intervalle. Pendant six ans, il m'a été tout simplement impossible d'écouter ces musiques qui avaient accompagné mon enfance, toute ma vie même, et me reliaient à eux. Mais en 2002, il m'est apparu comme une évidence de proposer un programme klezmer avec mes amis de l'Orchestre de Paris, un programme nourri aussi de ma culture de musicien classique. J'ai ressorti mes vinyles, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps mais j'ai tout de suite su quelle formation il me faudrait : quintette à cordes, piano, clarinette et cymbalum.

Le répertoire s'est-il lui aussi tout de suite imposé ?

R. S. : C'est-il vraiment parti de ces musiques que j'écoutais enfant, en famille. Non seulement le klezmer, mais aussi les mélodies yiddish, les chants russes, les musiques tzigane, moldave, roumaine... Les projets sur lesquels nous travaillons actuellement incluent aussi des musiques arméniennes. Toutes ces musiques sont profondément humaines, émotionnelles, transmissibles. De ce point de vue, il est facile de se les approprier.

Quelle est la particularité du Sirba Octet dans ce répertoire ?

R. S. : D'abord, c'est que nous sommes tous musiciens classiques et musiciens d'orchestre, sauf notre cymbaliste, Iurie Morar, qui lui vient pleinement de la tradition orale. En ce sens, nous perpétuons une tradition, qui est de s'emparer de musiques traditionnelles, orales, pour les amener vers une écriture « classique », comme l'ont fait Brahms, Bartok, Dvorak, Stravinsky... À terme, nous envisageons d'éditer nos partitions, pour permettre aux jeunes musiciens de jouer, de perpétuer cette musique et, aussi, de la rendre plus universelle.

Richard Schmoucler.

© Bernard Martinez

« Toutes ces musiques sont profondément humaines, émotionnelles, transmissibles. »

Peut-on parler d'une rencontre entre musiques savantes et populaires ?

R. S. : C'est la jonction de deux approches de la musique. Il y a une admiration réciproque : chacun sait faire ce que l'autre ne sait pas faire. Souvent, les musiciens traditionnels ne lisent pas la musique mais en Roumanie les gamins dorment littéralement sur le cymbalum et, tout jeunes, ils apprennent les contretemps, d'abord hyper lentement, jusqu'à développer une virtuosité extraordinaire. Mêler tradition classique et orale comme nous le faisons, ainsi que des musiques issues de cultures différentes, c'est notre façon d'abolir les frontières. Nous sommes un ensemble « humanitaire ».

Cette jonction passe par un important travail d'arrangement.

R. S. : Sans arrangements, Sirba n'existerait pas. Sur chaque pièce, nous créons huit voix qui n'existent pas dans la version originale, tout en cherchant à garder l'âme de la musique, ce qu'elle raconte. Les arrangements sont vraiment un travail collectif, assez proche de ce que font les musiciens de jazz avec les standards. J'envoie des enregistrements à Cyrille Lehn, notre arrangeur, avec déjà des idées d'instrumentation, en pensant à chacun des musiciens, à leur talent spécifique. Cyrille, qui est professeur d'écriture au CNSM, a une culture, une palette stylistique que j'utilise au maximum. Notre travail repose aussi beaucoup sur l'instinct, l'instinct du rythme, de ce qui va fonctionner, de ce qui va surprendre, émouvoir, provoquer quelque chose.

Diriez-vous que le Sirba Octet est le projet musical de toute une vie ?

R. S. : Non, mais mon projet le plus personnel, certainement. Mon objectif, en tant qu'artiste, a d'abord été de devenir le meilleur musicien d'orchestre possible ; jouer en orchestre, c'est être au cœur de la musique. Deuxième aspect de ma vie de musicien : l'enseignement, qui est pour moi fondamental. J'ai été élevé dans la transmission, et je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui sans l'enseignement d'Ivry Gitlis. Enfin, Sirba, c'est le projet qui a trait à ma vie la plus intime. Pourtant, aujourd'hui, ce projet appartient à tout l'ensemble. On ne mène jamais à bout ses idées seul.

Propos recueillis par Jean-Luc Caradec et Jean-Guillaume Lebrun

Sirba Octet.

© Bernard Martinez

A Yiddishe Mame

Un programme à fleur de peau, qui réinterprète les classiques du répertoire yiddish et tzigane.

« *Cette musique a le parfum de la mère et des réunions de famille, quand mon père reprenait ces airs, tous les standards des fêtes juives qui sont la musique de ma jeunesse – et de la leur* ». C'est autour de ce programme que Richard Schmoucler a lancé l'aventure du Sirba Octet avec ses collègues musiciens de l'Orchestre de Paris. Plus de quinze ans plus tard, jouer ces musiques populaires, entre lesquelles s'intercalent les pages d'Ernest Bloch (*Nigun*) ou Maurice Ravel (*Kaddish*), fait toujours surgir la même émotion, qui est, peut-être, tout simplement, celle de l'enfance.

Jean-Guillaume Lebrun

À Évron (53) le 17 janvier, Saint-Florent-Le-Vieil (49) le 6 juin, eu Musée d'Orsay à Paris (75) le 9 juin.

Tantz !

L'apologie de la danse, version klezmer et tzigane.

Tout ce que la musique populaire des communautés d'Europe de l'Est a pu inventer de dansant, d'entraînant se retrouve ici. « *C'est sans aucun doute le programme le plus joyeux que j'ai jamais conçu*, confirme Richard Schmoucler. *Tout ici est habité d'une exceptionnelle pulsion de vie.* » C'est aussi la virtuosité de chacun des musiciens du Sirba Octet qui habite ce florilège de balades, berceuses, danses virevoltantes, joyeux mélange de fêtes populaires et de cabaret. Toutes ces musiques, qui dessinent une carte des migrations des juifs et des tziganes venus de Roumanie, de Moldavie, de Russie, de Hongrie, s'enchaînent et fusent en un « ping-pong » effréné.

Jean-Guillaume Lebrun

À Talant (21) le 14 mars, Aix-en-Provence (13) les 11 et 12 avril, Lavaux (Suisse) le 24 juin, Enghien les Bains (95) le 21 novembre.

Sirbalalaïka

Dans la lignée de *Sirba Orchestra !*, un programme où le Sirba Octet retrouve la balalaïka d'Alexei Birioukov. Sans orchestre mais avec une énergie toujours aussi irrésistible.

« *La musique, c'est l'énergie à l'état pur. Dans ce programme, elle se nourrit d'elle-même.* » *Sirbalalaïka*, en tressant les uns aux autres airs russes, mélodies tziganes, danses roumaines ou moldaves, fait vivre une musique tout en contrastes, dans ses rythmes comme dans ses émotions, de l'allégresse aux larmes. C'est ainsi que, d'au milieu de ces musiques festives ou mélancoliques, surgit *Gayen zay in shvartze Reien* (« ils marchent dans la pluie sombre »), poignant chant du ghetto, douloureux et pourtant rempli de lumière.

Jean-Guillaume Lebrun

À Rambouillet (78) le 28 février, Perpignan (66) le 15 mai, Festival Classique au Vert à Paris (75) le 23 août, Festival Les Arts Renaissants à Toulouse (31) le 13 avril 2021.

Sirba Orchestra !

Dialogue à trois autour des musiques traditionnelles de Russie et d'ailleurs : au côté du Sirba Octet, un orchestre symphonique et un virtuose de la balalaïka.

Aucun instrument ne révèle autant l'âme russe en musique que la balalaïka, instrument noble et populaire à la fois, dont la couleur si caractéristique nous rapproche encore un peu plus de l'atmosphère de cabaret russe que célèbre dans ce programme le Sirba Octet, rythmé par la verve ou la mélancolie de *Kalinka*, *Les Yeux noirs* ou *Katioucha*. Une atmosphère ici magnifiée par le dialogue avec l'orchestre : « *J'ai voulu mettre l'orchestre en valeur, montrer sa virtuosité, celle de ses instruments*, souligne Richard Schmoucler. *C'est un programme festif, collectif, autour de la rencontre de deux orchestres* ».

Jean-Guillaume Lebrun

Avec l'Orchestre Victor Hugo Franche-Comté à Besançon et Montbéliard (25) les 11 et 12 janvier, avec l'Orchestre de Cannes (06) le 14 février, avec le WDR Funkhausorchester à Cologne (Allemagne) le 8 mai, avec l'Orchestre symphonique des Hauts-de-France à Cambrai (59) le 11 juillet.

www.sirbaoctet.com

SALLE GAVEAU / PIANO

Émile Naoumoff

Une importante personnalité du piano fait son retour dans un programme partagé entre Bach, Ravel, Schubert, Moussorgski et ses propres compositions.

© Reglain

Né à Sofia en 1962, formé en France par Nadia Boulanger et Pierre Sancan, Emile Naoumoff revient sur le devant de la scène parisienne, le 22 janvier à la Salle Gaveau.

La série des Concerts de Monsieur Croche aime les pianistes rares et redécouvrir des talents négligés par les « grandes maisons ». C'est incontestablement le cas d'Émile Naoumoff dont le profil et le parcours sont profondément étonnants. Enfant prodige, il entre à 13 ans au Conservatoire National Supérieur de Paris où il deviendra l'élève de Pierre Sancan. Mais, à cet âge, il a déjà derrière lui un parcours impressionnant, commençant l'étude du piano à l'âge de 5 ans, auditionnant en 1970 devant l'immense Nadia Boulanger dont il devient l'élève pendant les neuf dernières années de la vie de la géniale pédagogue, composant à l'âge de neuf ans son premier *Concerto pour piano et cordes* créé sous la direction de Yehudi Menuhin... Après ses longs débuts fulgurants, au cours desquels il collabore avec des chefs aussi considérables que Leonard Bernstein ou Igor Markevitch, la carrière d'Émile Naoumoff semble s'être éparpillée et l'on a fini par perdre sa trace en France, où les grandes formations symphoniques se sont peu intéressées à lui, probablement (à tort) déroutées par la personnalité indépendante de ce musicien à la fois instrumentiste, improvisateur, pédagogue et compositeur. Il fait aujourd'hui, à 57 ans, son « retour » dans la vie musicale française dans un programme très dense partagé entre Bach (*Passacaglia BWV 582 pour orgue*, transcription Émile Naoumoff), Ravel (*Valses Nobles et sentimentales*), Schubert (*Sonate en si bémol majeur*, op. posth. D 960), Moussorgski (*Tableaux d'une exposition*) et une composition de sa plume : *Bulgarie 1300, Thème et Variations*.

Jean Lukas

Salle Gaveau, 45 rue La Boétie, 75008 Paris. Mercredi 22 janvier à 20h30. Tél. 01 49 53 05 07. Places : 15 à 58 €.

MUSÉE DE L'ARMÉE / MUSIQUE SACRÉE

Requiem pour le Congrès de Vienne

Le musée de l'Armée met à l'honneur deux œuvres du compositeur autrichien Sigismond Neukomm sous la direction de Bruno Procopio.

Une page musicale de l'histoire européenne va reprendre vie aux Invalides. En 1813, Talleyrand passe commande au compositeur autrichien Sigismond Neukomm (1778-1858) d'un *Requiem* à la mémoire de Louis XVI, tout juste 20 ans après la décapitation du Roi déchu le

© D. R.

Le claveciniste et chef Bruno Procopio.

21 janvier 1793... L'œuvre est créée, dans un esprit de paix et de reconstruction européenne, lors du Congrès de Vienne, en la cathédrale Saint-Etienne, le 21 janvier 1815, devant les représentants des plus grandes puissances mondiales. Neukomm et Salieri codirigent la partition mobilisant alors 300 chanteurs. Plus de deux siècles plus tard, c'est le chef et claveciniste franco-brésilien Bruno Procopio qui défend ce programme exceptionnel, à la tête des Chœur et Orchestre Sorbonne Université. Il choisit d'associer à ce bouleversant Requiem longtemps oublié – exhumé par Jean-Claude Malgoire en 2016 – la *Symphonie Héroïque* du même Neukomm composée l'année suivante, en 1816, lors d'un voyage au Brésil. Avec en solistes : Alice Ferrière (soprano), Sacha Hatala (mezzo), Sébastien Obrecht (ténor) et Sydney Fierro (baryton).

Jean Lukas

Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75007 Paris. Jeudi 23 janvier à 20h. Tél. 01 44 42 38 77. www.musee-armee.fr

LA SEINE MUSICALE / PIANO, CHŒUR ET ORCHESTRE

Îlot « Symphonies Sacrées »

Des *Symphonies sacrées* de Schütz à la *Messe en ut* de Beethoven en passant par les *Années de pèlerinage* de Liszt, un panorama de la ferveur en musique.

© Alan Kerr

Le jeune chef britannique Duncan Ward.

Le sacré n'est pas soluble dans la seule liturgie. Si Beethoven, avec sa *Messe en ut*, que le jeune Duncan Ward dirige à la tête d'Accentus et Insula Orchestra (23 janvier), met ses pas dans ceux de Haydn avec un sens de la religion qu'on ne saurait dire insincère, c'est au souvenir de ses voyages en Suisse et Italie que Liszt consacre le cycle enfiévré et méditatif des *Années de pèlerinage*, que joue ici Roger Muraro (le 24). Enfin, les Cris de Paris dirigés par Geoffroy Jourdain (le 25) abordent les *Psaumes de David* et le *Cantique des Cantiques* comme l'occasion saisie par Schütz de déployer un monde polyphonique et spatialisé.

Jean-Guillaume Lebrun

La Seine Musicale, Île Seguin, 92100 Boulogne-Billancourt. Jeudi 23 janvier à 20h30, vendredi 24 janvier à 19h et 20h30, samedi 25 janvier à 20h30. Tél. 01 74 34 53 53.

THÉÂTRE DE SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES / MUSIQUE SACRÉE

Les Cris de Paris

Geoffroy Jourdain dirige un programme intitulé *David et Salomon* entièrement dédié à Heinrich Schütz.

Alors que l'historique ensemble Clément Janequin chante deux jours plus tard aux Invalides, c'est une autre génération d'interprètes qui lui doit beaucoup qui entre aujourd'hui en scène avec les Cris de Paris. Geoffroy Jourdain a fondé son ensemble à géométrie variable en 1999 pour aborder le répertoire vocal et instrumental du début du XVIe siècle à nos jours. Il affectionne autant les concerts à trois interprètes que les ambitieuses productions associant danseurs, plasticiens ou metteurs en scène, mais toujours avec une prédilection pour les œuvres rares suscitant de véritables enjeux interprétatifs. C'est le cas des *Psaumes de David* du compositeur Heinrich Schütz (1585-1672), l'un des sommets de l'œuvre de ce génie musical, œuvre polychorale et spatialisée composée en 1619, ressuscitée ici par 16 chanteurs et 17 instrumentistes répartis à la fois sur scène et dans la salle. Des extraits d'œuvres sacrées plus intimes composées d'après *Le Cantique des Cantiques* du même Schütz sont aussi au programme.

Jean Lukas

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, place Georges-Pompidou, 78054 Saint-Quentin-en-Yvelines. Vendredi 24 janvier à 20h30. Tél. 01 30 96 99 00. Places : 12 à 22 €.

MUSÉE DE L'ARMÉE / MUSIQUE VOCALE

Ensemble Clément Janequin, Chants de bataille / chants d'honneur

D'Azincourt à la Grande Guerre, l'ensemble Clément Janequin nous entraîne sur les champs de bataille en musique.

© Satirino

L'ensemble Clément Janequin.

Depuis 1978, l'ensemble Clément Janequin, dirigé par le contre-ténor Dominique Visse, a contribué à ressusciter le répertoire de la musique profane et religieuse de la Renaissance. Aussi à l'aise dans les chansons à boire que dans les airs sacrés, cette phalange qui a déjà exploré au Musée de l'Armée, en 2018, un cycle faisant écho à la vie quotidienne du soldat, s'attarde cette fois sur les musiques accompagnant les grandes heures de l'histoire militaire, de la Bataille d'Azincourt à la Grande Guerre en passant par Marignan ou Waterloo. Le programme alternera des chants de grâce à Dieu, madrigaux de guerre ou chansons de soldats, et comprendra des œuvres de Jean Mouton, de Clément Janequin ou même de Vincent Scotto, auteur du « Cri du poilu » chanté en son temps par Nine Pinson ou Mistinguett.

Isabelle Stibbe

Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75007 Paris. Dimanche 26 janvier à 16h30. Tél. 01 44 42 38 77. www.musee-armee.fr

CITÉ DE LA MUSIQUE-PHILHARMONIE DE PARIS / VIOLON ET ORCHESTRE

Orchestre national d'Île-de-France

Case Scaglione dirige un programme tout entier dédié à la musique de Sibelius. En soliste du *Concerto pour violon*, la virtuose Simone Lamsma.

© Otto van den Toom

La violoniste Simone Lamsma.

Près d'un siècle après ses dernières grandes pages, la musique de Jean Sibelius (1865-1957) reste mystérieuse, faussement classique, inventive à l'extrême. La *Septième Symphonie* (1924), en son mouvement unique, est de ces œuvres qui mènent l'auditeur absolument où elles veulent. C'est peut-être cela, le secret de Sibelius : émerveiller sans pittoresque, mais en donnant, par la musique, l'illusion d'un espace toujours prêt à se déployer. La même impression s'entend dans le finale de la *Cinquième Symphonie* comme dans le frémissement miraculeux des cordes qui ouvre le *Concerto pour violon*.

Jean-Guillaume Lebrun

Cité de la musique-Philharmonie de Paris, 221 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Jeudi 30 janvier à 20h30. Tél. 01 44 84 44 84. En tournée à **Maisons-Alfort** (94) le 24 janvier ; à **Yerres** (91) le 26 ; à **Vélizy-Villacoublay** (78) le 28 ; à **Rungis** (94) le 31. Tél. 01 43 68 76 00.

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / PIANO ET MUSIQUE DE CHAMBRE

Elisabeth Leonskaja

La grande pianiste est au cœur de deux soirées chambristes autour de Schubert.

© Marco Borggreve

La pianiste Elisabeth Leonskaja chez elle dans Schubert.

Russe de Vienne, Elisabeth Leonskaja était de ces quelques pianistes que Sviatoslav Richter adoubait et avec lesquels il faisait à l'occasion du quatre mains. Plus chanceuse que la Géorgienne Elisso Virssaladze, l'autre pianiste admirée de Richter, qui ne joue jamais ou quasi à Paris, la voici de retour pour deux programmes Schubert au Théâtre des Champs-Elysées, salle parfaite pour la musique de chambre. Les deux *Trios pour piano, violon et violoncelle* le premier soir, le *Quintette « La Truite »* et le *Quintette à deux violoncelles* le second avec des partenaires de tout premier plan. Voyage au long cours dans la musique d'un compositeur qui ici va du rêve onirique à la tendresse la plus fondante, de l'animation joyeuse à la noirceur tragique.

Alain Lompech

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Jeudi 30 et vendredi 31 janvier à 20h. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 5 à 65 €.

Le Vaisseau fantôme

THÉÂTRE DE MEUDON / DE **RICHARD WAGNER** / MES **JEANNE DEBOST**

Jeanne Debost propose une version de chambre du *Vaisseau fantôme* de Wagner, et surtout intègre la langue des signes pour rendre l'opéra accessible à tous.

Photo de répétition.

© ADELAP

Comment appréhender le répertoire lyrique quand on est sourd ou malentendant ? C'est pour permettre à ces publics d'avoir accès à l'opéra que se développent différentes initiatives telles que le chansigne, une forme d'expression consistant à traduire en langue des signes une œuvre chantée, y compris dans son aspect rythmique. Cette pratique, qui se développe aussi bien dans le rap, le hip-pop ou le jazz, est même devenue une discipline enseignée par la Maîtrise populaire de l'Opéra-Comique depuis 2018. Elle est ici au cœur du nouveau spectacle de la Compagnie Opéras.3, fondée par Jeanne Debost en 2003.

Transmettre à tous la sensation du chant

La metteuse en scène, dont le projet est de « *créer des ponts avec le lyrique entre les personnes et les pratiques par des projets transversaux* », a choisi d'adapter *Le Vaisseau fantôme*, l'œuvre de jeunesse de Richard Wagner où le compositeur, à travers une histoire d'amour et de rédemption, introduit déjà le leitmotiv qu'il systématisera par la suite dans ses autres opéras. En s'emparant de cette partition, Jeanne Debost a réduit sa durée de moitié et son effectif pour arriver à sept musiciens et trois chanteurs. En y introduisant de façon inédite la langue des signes et le chansigne, elle tente de transmettre la sensation du chant à tous. Un travail à découvrir au Centre d'art et de culture de Meudon, ville où la compagnie est en résidence de création et de territoire cette saison. Et où Wagner composa… *Le Vaisseau fantôme* !

Isabelle Stibbe

Centre d'art et de culture, 15 bd des Nations-Unies, 92190 Meudon. Le 31 janvier 2020, à 20h45. Tél. 01 49 66 68 90. Durée : 1h. En français, en allemand et langue des signes.

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / PIANO

Adam Laloum

Schubert est au programme du premier grand récital élyséen « du soir » du pianiste français.

© Carole-Bellaiche / Mirare

Adam Laloum, grande personnalité de la nouvelle scène pianistique française.

Depuis son prix Clara-Haskil, Adam Laloum s'est imposé comme l'héritier de pianistes qui, tels Wilhelm Kempff, Clara Haskil, Artur Schnabel, Radu Lupu, Nelson Freire ou Jean-Claude Pennetier, recréent la musique de l'intérieur, avec une modestie, un effacement d'eux-mêmes qui est approfondissement, élévation spirituelle. Le pianiste devient alors le lien entre la musique et l'auditeur, entre l'indicible et les contingences terrestres. Ce soir, Laloum joue les trois dernières sonates de Schubert, l'autoritaire et rayonnante *D958*, la trouble et questionneuse *D 959*, qui perd l'auditeur dans des paysages désolés, et la *D 960*, voyage douloureux et extatique qui se résout dans la quasi allégresse d'un finale qui triomphe – presque – des tourments du voyageur.

Alain Lompech

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Mercredi 5 février à 20h. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 5 à 75 €.

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE / GUITARE

Thibault Cauvin

Le phénoménal guitariste classique livre ses impressions de voyages.

© YanniOrhan

Le guitariste Thibault Cauvin livre ses impressions de voyages à travers le monde.

Il y a, d'une part, le guitariste classique prodige aux 36 prix internationaux et, de l'autre, le musicien sans limite ni frontière qui a su en quelques années de carrière conquérir un très vaste public allant bien au-delà du cercle des mélomanes traditionnels. Ces deux visages de Thibault Cauvin se réuniront lors de ce concert où, entouré d'invités choisis, il reviendra sur l'inspiration voyageuse de son dernier opus, *Cities*. Un carnet de bord rempli au fil de ses 1 000 concerts joués dans le monde, de Tokyo à Bamako, de Venise à Grenade, de New York à Berlin, dans des compositions de sa plume ou empruntées à Philip Glass, Monteverdi ou Granados…

Jean Lukas

Maison de la musique de Nanterre, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre. Jeudi 6 février à 19h30. Tél. 01 41 37 94 21. Places : 5 à 25 €

critique

Yes !

ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET / OPÉRETTE

Menée tambour battant par la Compagnie Les Brigands, cette production initiée par le Palazzetto Bru Zane, à la fois fidèle et hautement ingénieuse dans les libertés qu'elle prend, ravive la musique et le texte de l'opérette de Maurice Yvain.

Tout est une question de rythme. Pour retrouver l'esprit de *Yes !*, il faut se laisser emporter par le tourbillon du livret. Au-delà de clins d'œil malicieux à l'époque de la création, Vladislav Galard et Bogdan Hatisi, les metteurs en scène, s'appuient avant tout sur les personnages et ce mouvement implacable qui les projette au premier plan puis aussitôt les précipite dans l'ombre. Toute la force virevoltante du spectacle part de là, adossée à une distribution impeccable, fidèle à cette tradition musicale menant des opéras bouffes d'Offenbach à *Yes !*. Surtout, chacun incarne son rôle avec son propre magnétisme. Tour à tour noceur infatué, fils soumis ou révolté, amoureux hâve, le Maxime Gavard de Célian d'Auvigny donne le ton de rapports humains qui se reconfigurent sans cesse. Clarisse Dalle joue Totte – manucure montmartroise devenue, à Londres, par stratagème, épouse de l'héritier – avec le naturel qui sied aux airs qui lui sont confiés : sa confession amoureuse (*Yes !*), chantée avec une sensualité simple et délicate, comme son emportement contre le beau-père tyrannique. Ce René Gavard, « roi du vermicelle », est campé avec une grandiloquence jamais forcée par Éric Boucher – tout est dans la posture ! Les complaintes de César (Mathieu Dubroca), valet aux ambitions électorales, les haussements de col de Roger/Régor, coiffeur devenu chanteur de charme (Flannan Obé), la balourdise naïve de Saint-Aiglefin (Gilles Bugeaud, dans un registre bouffe à la Offenbach), les aigreurs de son épouse (Anne-Emmanuelle Davy), tout se répond parfaitement, d'airs en dialogues.

Inventivité et couleurs inattendues

Et que dire de Caroline Binder, qui endosse le costume de la demi-mondaine Loulou et celui de Clémentine, sur lequel flotte encore, assumée, l'immortelle gouaille d'Arletty ? Et d'Emmanuelle Goizé, irrésistible en furie exotique dévoreuse d'hommes ! L'énergie du spectacle tient aussi beaucoup à la musique.

Emmanuelle Goizé et Flannan Obé dans *Yes !* de Maurice Yvain.

© Michel Slomka

De la partition originale, écrite pour un duo de pianistes, les trois musiciens (Paul-Marie Barbier, Matthieu Bloch, Thibault Perriard) tirent des arrangements vifs, colorés, inattendus, convoquant, autour du trio piano-contrebasse-batterie, tantôt un vibraphone, tantôt un duo de guitares. Pleinement intégrée au jeu de scène, cette musique se montre aussi furieusement inventive que les *lyrics* d'Albert Willemetz.

Jean-Guillaume Lebrun

Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau, 75009 Paris. Jusqu'au 16 janvier 2020. Durée du spectacle : 2h sans entracte. Tél. 01 53 05 19 19.

CHÂTELET / NOUVELLE PRODUCTION À PARIS

Saül

Barrie Kosky met en scène l'oratorio de Haendel, avec Laurence Cummings au pupitre des Talens Lyriques.

David vient de tuer Goliath, le peuple d'Israël l'acclame. Dès le lever de rideau, la force sidérante du travail scénique de Barrie Kosky fascine : les chœurs forment des tableaux vivants, cependant que le metteur en scène australien tisse une narration en la tressant magnifiquement autour de l'oratorio de Haendel. Christopher Purves, l'un des plus brillants acteurs de la scène lyrique actuelle, reprend le rôle-titre, le contre-ténor Christopher Ainslie incarne David, Karina Gauvin Merab. Dans la fosse, Laurence Cummings, grand haendelien, dirige Les Talens Lyriques.

Jean-Guillaume Lebrun

Théâtre du Châtelet, place du Châtelet, 75001 Paris. Les 21, 23, 25, 27, 29 et 31 janvier. Tél. 01 40 28 28 40. Places : 15 à 129 €.

Saül de Haendel mis en scène par Barrie Kosky.

© Bill Cooper

focus

La saison « Les Grandes Voix », comme son nom l'indique

En 25 ans d'existence, la série Les Grandes Voix est devenue le lieu d'expression de prédilection des chanteuses et chanteurs les plus importants de la scène internationale. Les stars s'y expriment en liberté, les étoiles montantes s'y épanouissent en toute confiance… Récitals avec piano ou avec orchestre, oratorio et opéras en version de concert se succèdent, le plus souvent au Théâtre des Champs-Élysées mais parfois aussi à la Salle Gaveau et à la Philharmonie, brassant un vaste répertoire, du baroque au bel canto en passant par la musique française. Parmi les prochains invités en ce début d'année : Jonas Kaufmann le 20 janvier, Elsa Dreisig le 28 janvier, le *Requiem* de Mozart le 29 janvier et Roberto Alagna le 6 février. Plus qu'une saison de concerts, un enchantement.

entretien / Frédérique Gerbelle

Le récital, rencontre en face-à-face

Frédérique Gerbelle, directrice de la série « Les Grandes Voix », décrypte les spécificités de la voix.

Comment avez-vous décidé de vous consacrer à la production de concerts presque exclusivement dédiés à la voix ?

Frédérique Gerbelle : Après l'arrêt des *Lundis de l'Athénée* de Pierre Bergé, il n'y avait plus de série de récitals vocaux à Paris. Jean-Pierre Le Pavec, alors directeur du Festival de Saint-Denis, a eu l'envie d'en établir une à Paris sur le modèle du Wigmore Hall de Londres, afin que le public parisien puisse apprécier l'intimité du récital et le répertoire de la mélodie française. Nous avons été guidés par notre passion commune pour la voix, et il nous semblait qu'il manquait quelque chose dans l'offre musicale parisienne… C'était il y a 25 ans et nous avons depuis présenté en concert, sous un jour différent de celui de l'opéra, des artistes tels que Rolando Villazón, Roberto Alagna, Juan Diego Flórez, Anna Netrebko, Joyce DiDonato, Patricia Petibon, Jonas Kaufmann… et beaucoup d'autres !

Entendre de grands chanteurs dans le format d'un récital est une expérience particulière…

F. G. : Dans une production d'opéra, l'artiste endosse un rôle. Même s'il y met de sa personnalité vocale et de son jeu théâtral, il incarne avant tout un personnage. Dans un récital avec piano ou avec orchestre, où le chanteur s'exprime seul, sans l'intervention d'un metteur en scène, il apparaît tel qu'en lui-même. Sans artifice, dans la vérité d'un face-à-face avec la musique qu'il chante et avec le public. Un récital c'est un peu le portrait de l'artiste en scène. Il met beaucoup de lui-même dans le choix des pièces. En général le programme reflète non seulement le répertoire de l'artiste et ses goûts, mais aussi ce qu'il veut explorer, ce vers quoi il tend artistiquement. Il y est sans doute plus seul, et plus libre.

En quoi les chanteurs sont-ils selon vous des musiciens « à part » ?

F. G. : Déjà le chanteur est son propre instrument. Quel stress ! De plus, il passe finalement la plupart de son temps « en troupe », il a peu de période seul en scène. Il a donc besoin d'être davantage entouré. En récital, le chanteur est très exposé. Il a quasiment toute la responsabilité de la réussite du spectacle sur les épaules. Le chant doit être parfait, il doit séduire le public, aller le chercher, le tenir jusqu'à la fin. Il faut aimer cet exercice pour que ça marche.

Frédérique Gerbelle.

© D. R.

« Un récital c'est un peu le portrait de l'artiste en scène. »

Existe-t-il dans d'autres villes du monde avec des séries équivalentes aux Grandes Voix ?

F. G. : Avec ce modèle économique, sans le moindre apport financier public, je ne crois pas ! Des institutions proposent des récitals mais plus modestes et avec des subventions. Ce qui change tout… L'équilibre financier est simple : ce que vous gagnez avec le concert d'un très grand nom, vous le perdez 3 fois avec des artistes de moindre célébrité. Heureusement le talent fou de tous les artistes que nous présentons sur scène nous donne de l'énergie pour continuer l'aventure des « Grandes Voix ».

Propos recueillis par Jean Lukas

entretien / Elsa Dreisig

La voix qui monte

TCE / RÉCITAL VOCAL

Strauss, Rachmaninov et Duparc sont les trois compositeurs que la jeune soprano met à l'honneur avec Jonathan Ware au piano.

Comment avez-vous choisi ce programme ?

Elsa Dreisig : Il coïncide avec mon CD à paraître le 10 janvier chez Warner, *Morgen*, qui en allemand veut dire à la fois « matin » et « demain ». Le programme joue avec cette signification, il s'agit d'une sorte de voyage initiatique dont le socle est les *Quatre derniers lieder* de Strauss. Avec mon pianiste Jonathan Ware, nous nous sommes aperçus que les mélodies de Duparc font écho à la perfection au cycle de Strauss car ces deux compositeurs montrent une grande sensibilité pour la voix. De même Rachmaninov se marie très bien avec eux, en apportant un univers russe.

© Simon Fowler

La jeune franco-danoise a remporté plusieurs prix prestigieux comme Operalia en 2016.

Le fil rouge est donc ce voyage initiatique à travers les différentes saisons qui sont aussi un miroir des saisons de l'âme ou de la vie.

Comment abordez-vous le récital ?

E. D. : Si l'opéra représente la forme absolue, il y a dans le récital une insolence, une liberté qui permettent d'approcher au plus près de ce qu'est un musicien ou un chanteur. Je vois le récital comme une recherche, un travail personnel du même ordre que la psychanalyse par exemple, où on accepte d'être vulnérable sans être caché comme à l'opéra derrière les costumes, les lumières, les collègues… Le récital m'est essentiel, mais ne faire que cela m'épuiserait. Ce serait comme faire un sprint constamment !

Propos recueillis par Isabelle Stibbe

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Mardi 28 janvier à 20h. Tél. 01 49 52 50 50.

entretien / Aleksandra Kurzak

L'âme romantique

TCE / RÉCITAL VOCAL

En récital sous la direction de Robert Tuohy à la tête de l'Opéra de Limoges, la soprano interprète quelques-uns des plus beaux airs des grandes héroïnes romantiques.

Quelles affinités éprouvez-vous avec les grandes héroïnes romantiques ?

Aleksandra Kurzak : Elles parlent directement à mon âme et à mon cœur, depuis que je suis enfant. Le tout premier CD que j'ai acheté, c'était *Pagliacci* avec Maria Callas et je rêvais littéralement d'incarner ce personnage. Aujourd'hui ce rêve est réalité. Les Tosca, Leonora, Rusalka… sont des personnages passionnés qui portent une grande charge émotionnelle. Elles sont tout à la fois très pures et pleines de force et de caractère. Mais je tiens à toujours rechercher la douceur et la féminité qui les habitent. Dans leur destin tragique et déchiré, elles laissent la place à une profondeur dans l'interprétation qui m'intéresse énormément, et surtout qui me touche. Une émotion que j'ai hâte de partager avec le public !

© Sony

Au fil des ans, la palette de la soprano s'est élargie aux rôles dramatiques.

Comment vous sentez-vous avec la forme du récital ?

A. K. : Je n'éprouve aucune frustration à chanter en récital, mais c'est une expérience bien différente de la représentation d'une œuvre complète en version scénique. Elle présente des difficultés bien spécifiques. Dans un cas comme dans l'autre, la clé reste d'être capable de faire naître l'émotion, de se connecter à l'audience et de toucher son cœur.

Propos recueillis par Isabelle Stibbe

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Mardi 19 mai à 20h. Tél. 01 49 52 50 50.

SALLE GAVEAU / ORATORIO

Karine Deshayes

La mezzo-soprano chante la cantate *La Lucrezia* de Haendel.

Nouvelle collaboration entre Karine Deshayes et l'ensemble Les Nouveaux Caractères de Sébastien d'Hérin : après l'oratorio *Il Trionfo del Tempo et del Desinganno*, ils s'attaquent à une partition moins connue de Haendel, *La Lucrezia*. Une cantate de chambre datant de la période italienne du jeune compositeur, un petit bijou baroque.

Isabelle Stibbe

Salle Gaveau, 45 rue de La Boétie, 75008 Paris. Le mercredi 27 mai 2020 à 20h30. Tél. 01 49 53 05 07.

TCE / ORATORIO

Petite messe solennelle

Les étoiles montantes de la voix interprètent le joyau de Rossini.

Testament musical de Rossini, la *Petite messe solennelle* offre aux voix une partition superbe d'inspiration bel cantiste. La jeune génération lyrique s'en empare, du ténor Cyrille Dubois à la soprano arménienne Hasmik Torosyan en passant par la mezzo Anthea Pichanik, avec le pianiste Tanguy de Williencourt.

Isabelle Stibbe

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Le lundi 24 février 2020 à 20h. Tél. 01 49 52 50 50.

TCE / **GAVEAU** / CONCERT

Sergey Khachatryan & Nemanja Radulović

Quand le violon aussi donne de la voix !

Les Grandes Voix aiment aussi les Grands Solistes, surtout quand ils sont violonistes ! Au programme cette saison : Sergey Khachatryan dans un programme Beethoven, Prokoviev et Debussy, c'est à la salle Gaveau, tandis que Nemanja Radulović se produit au Théâtre des Champs-Élysées en mars avec Michel Vuillermoz dans *La Sonate à Kreutzer* puis en juin dans Rimsky-Korsakov, Tchaïkovsky et Aleksandar Sedlar.

Isabelle Stibbe

Nemanja Radulović : Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Le lundi 15 juin 2020 à 20h et le dimanche 29 mars 2020 à 11h.
Sergey Khatchatryan : Salle Gaveau, vendredi 20 mars 2020 à 20h30.

Vu par

La série « Les Grandes Voix » vue par le ténor péruvien Juan Diego Flórez.

« Les Grandes Voix m'ont donné l'opportunité d'être en contact permanent avec mon public parisien aussi bien en opéra en version de concert qu'en récital. Ils m'ont toujours soutenu dans mes projets artistiques. Avec eux j'ai fait mes débuts dans deux rôles (dans *La Favorite* et plus récemment dans *Manon*), que j'ai ensuite interprétés dans des opéras internationaux. J'attends avec impatience de nombreux autres projets ensemble ! »

Propos recueillis par Jean Lukas

www.lesgrandesvoix.fr

En direct avec les artistes Génération Spedidam

Génération Spedidam

MUSIQUE CLASSIQUE / SOPRANO

Clémentine Decouture, soprano pétillante et émouvante

Dans la proche actualité, elle sera Cupidon dans *Orphée aux enfers* mis en scène par Nadine Duffaut et dirigé par Dominique Trottein à l'Opéra de Reims, tandis que sa Compagnie Divague, dont elle écrit tous les spectacles, poursuit son aventure dans une belle volonté de simplicité et de partage.

Vous allez chanter Cupidon dans *Orphée aux enfers* à l'Opéra de Reims. Quel est votre lien avec la musique française ?

Clémentine Decouture : À 18 ans, j'ai commencé à chanter, et là j'ai compris l'importance des mots et la beauté de la langue française. Je me suis dirigée directement vers la mélodie française ! Le *"Couplet des Baisers"* de Cupidon dans *Orphée aux enfers* me suit depuis mon tout premier récital. Cupidon est espiègle, mais jamais méchant ! C'est un électron libre. Son côté enfantin, et en même temps son indépendance et sa fraîcheur, me conviennent assez bien.

© Marion Bonnet
Clémentine Decouture

Dans quel genre de rôles vous sentez-vous le plus à l'aise à l'opéra ?

C. D. : Au tout début, on ne me proposait que les rôles mutins, les soubrettes, car avec mon énergie débordante, on ne me pensait pas capable de faire des rôles sérieux. Et puis un jour, alors que ce n'était pas du tout à mon répertoire, j'ai auditionné sur les conseils de mon professeur pour le rôle de Micaëla. Et j'ai eu le rôle ! Cela a été un tournant, car on me voyait sur scène à nu et débordante d'émotions. J'ai découvert une part de moi que je ne soupçonnais pas, avec une voix plus ample, plus chaleureuse. Puis sont venues Pamina, Lisa, Musetta et Nedda. Dans l'immédiat, je rêve de Despina, Suzanna, Manon avant peut-être que ma voix ne perde la fraîcheur de la jeunesse et ne laisse place à plus de rondeur…

Vous avez créé votre propre compagnie pour développer vos propres projets. Pourquoi ?

C. D. : La Compagnie Divague a été créée dès mes débuts avec deux amis. Parfois quand on est dans ce métier, il peut arriver de ne pas être à l'aise avec ses partenaires ou dans une mise en scène, et c'est totalement tabou d'en parler. C'est pourquoi j'avais envie, une fois par an, en pleine campagne bressane ou au bord du lac Léman, de pouvoir me retrouver avec mes amis musiciens. Cela me ressource ! Les artistes avec qui je travaille acceptent d'aller jouer dans des hôpitaux, des prisons, des écoles, des musées, des expositions, des marchés… Je ne vois pas ma carrière que sous les projecteurs des grandes salles, je veux aussi revenir aux fondamentaux de mon métier : le partage et l'humain.

Propos recueillis par Jean Lukas

Orphée aux enfers, à l'Opéra de Reims.
Les 25 janvier à 20h30 et 26 à 14h30.
Avec la Compagnie Divague : *Le Divan de l'Orient* le 26 février 2020 à 20h au Théâtre de Fontainebleau ; *La vie est un grand cabaret* le 8 mars à 17h au Grand Théâtre de Cahors ; les 4 et 5 avril aux Nuits Lyriques de Marmande.

MUSIQUE CLASSIQUE / TROMPETTE

Clément Saunier

En janvier, Clément Saunier présidera le jury de la troisième édition du concours national de jeunes trompettistes de Lormont.

Il est l'une des grandes personnalités de la trompette en France, l'une des plus actives et influentes aussi. Soliste de l'Ensemble Intercontemporain depuis 2013, directeur artistique du Festival « Le Son des Cuivres » de Mamers et du « Surgères Brass Festival », Clément Saunier est aussi un remarquable pédagogue engagé dans la transmission, au Conservatoire de Région de Paris, au Pôle supérieur Paris-Boulogne mais aussi au « Center for advanced Music » de Chosen Vale aux USA. Les 25 et 26 janvier prochains, il présidera le jury du concours national de jeunes trompettistes organisé par la Ville de Lormont. Une compétition ouverte à 80 instrumentistes de 7 à 24 ans.

Jean-Luc Caradec

MUSIQUE CLASSIQUE / VIOLON

Marianne Piketty

Le fil de Marianne, du disque au concert…

Il y a quelques mois, elle signait l'album *Le fil d'Ariane* paru sur le label Évidence, accompagnée par ses complices du Concert Idéal. Un projet également décliné dans une forme scénique, où la violoniste se plaît à croiser les voix du compositeur baroque italien Pietro Locatelli et du jeune compositeur contemporain argentin Alex Nante, né en 1992, l'un des compositeurs sud-américains les plus reconnus de sa génération. Mais Marianne Piketty est aussi plus que jamais sur les routes des concerts, chambriste avec Les Solistes de la Villedieu le 18 janvier à 18h à Trappes-en-Yvelines, ou en tournée avec son ensemble Le Concert Idéal dans son programme fétiche « Vivaldi-Piazzolla, Saisons : d'un rivage à l'autre » le 1er février à Dunkerque, le 7 à Chassieu (69), le 9 à Granville, avant deux concerts en Guadeloupe les 14 et 15 puis, endossant ses habits de pédagogue, à Londres pour une Master Class au Royal College of Music. So Chic !

Jean-Luc Caradec

SPEDIDAM
*La SPEDIDAM répartit des droits à plus de 110 000 artistes dont près de 37 000 sont ses associés et soutient environ 40 000 manifestations chaque année. **www.spedidam.fr**

critique

Orphée et Eurydice

RÉGION ET TOURNÉE / **LA MARGE** / DE **GLUCK** / LIVRET **CAZALBIGI** /
MES **DENIS CHABROULLET** / DIR **JEAN-MARIE PUISSANT**

Pour sa deuxième incursion lyrique, Denis Chabroullet, le directeur du théâtre de la Mezzanine, s'empare du plus célèbre opéra de Gluck en explorant la thématique de l'enfer sur terre. Une fête des sens poétique.

Denis Chabroullet fait penser à ces décorateurs qui savent mélanger les styles, associant un buffet Art déco à une lampe design, une bergère Louis XV à un miroir contemporain. Mixer les siècles et les styles pour créer un univers homogène relève de l'art – un art que maîtrise avec brio le metteur en scène, maître en récupération de matériaux et en alliages d'époques. Sa dernière création, *Orphée et Eurydice*, en est l'illustration. S'il ouvre le célèbre opéra de Gluck sur un petit théâtre à l'italienne – le même qui avait servi pour son spectacle *Eden Palace* –, avec le personnage d'Amour, exquise Roselyne Bonnet des Tuves semblant sortie tout droit d'un tableau de Fragonard, c'est pour aussitôt casser cette mignardise en faisant apparaître une anachronique auto-tamponneuse rouge ! Le reste est à l'avenant : les deux danseuses qui évoluent sur le plateau ont la délicatesse des silhouettes d'Irving Penn mais les chorégraphies d'Antonio Cabrita et de Sao Castro leur confèrent la rudesse du Butô. Ainsi Denis Chabroullet poursuit-il sa recherche scénique, entre maîtrise du théâtre traditionnel dont il utilise à fond la machinerie à l'italienne, et ruptures liées à la fureur du monde contemporain.

Le contre-ténor Théophile Alexandre incarne Orphée.
© E. Miranda

Une mise en scène inventive qui fait écho à la vitalité de la partition

Sans doute est-ce pour cela que le metteur en scène a choisi de monter *Orphée*, manière de tordre le cou à l'apparent classicisme de l'œuvre (et au *happy end* de la version de Vienne) pour mieux pointer la misère de la condition humaine. Car l'enfer mythologique, avec ses flots de tulle, ses furies et ses masques, ses dieux aux costumes extravagants et leur perméabilité aux émotions, paraît bien peu de chose au regard de l'enfer sur terre, ce royaume des ombres bien réel que se construit l'homme chaque jour pour mieux s'autodétruire. Denis Chabroullet transcende ainsi l'allégorie amoureuse et musicale en projetant sur une voile de bateau des images effroyables : incendies, guerres, fillette au napalm ou tout simplement supermarchés et métros bondés. Pessimiste, Denis Chabroullet ? Sans doute, mais en merveilleux artisan du théâtre, il transforme son inquiétude au monde en utilisant toutes les ressources de cet art total qu'est l'opéra. Conviant musique, jeu, danse, marionnettes et machinerie, sa mise en scène inventive livre une véritable fête des sens qui fait écho à la vitalité de la partition de Gluck. Dans la « fausse fosse », une fosse créée spécialement sur la scène pour le spectacle, Jean-Marie Puissant dirige vivement l'Ensemble musical « Les Muses galantes » – le seul bémol de la soirée tant la réduction pour huit instruments manque de sensualité. Les interprètes choisis par Denis Chabroullet sont à la hauteur. Le contre-ténor Théophile Alexandre apporte fragilité et tendresse au personnage d'Orphée, et chante autant avec sa voix qu'avec son corps ; la soprano Anaïs Frager incarne une Eurydice émouvante, à la ligne de chant nette et moelleuse ; tandis que le quatuor vocal composé de Cécile Côte, Mayuko Karasawa, Dominique Ploteau, Thill Mantero, multiplie les rôles avec une belle énergie.

Isabelle Stibbe

La Marge, 37 av. Pierre-Point, 77127 Lieusaint. Du 9 au 22 janvier 2020. Les 9, 11, 17, 18, 21 et 22 janvier à 20h30, le 12 janvier à 16h. Tél. 09 67 25 51 06 ou cecilemezzanine@gmail.com et www.lesproductionsdelamezzanine.org
Tournée : Samedi 1er février 2020 à **L'Orange bleue d'Eaubonne** (95) ; le vendredi 29 mai 2020 à **l'Espace Lino Ventura de Garges** (95). Spectacle vu le 29 novembre 2019 au Théâtre Luxembourg à Meaux.

la terrasse
Hors-série – n°289 – 13e édition à paraître le 1er juillet 2020
Avignon en scène(s)

Théâtre, Musiques, Danse, Cirque, Jeune Public, Marionnettes, etc.
LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE DU FESTIVAL
Le numéro 289 spécial Avignon en scène(s) va paraître le 1er juillet 2020, c'est la 13e édition.
Il présente une sélection de plus de 350 spectacles dans le Festival d'Avignon et Avignon Off et sera diffusé entre 80 000 et 90 000 exemplaires.
C'est l'outil de repérage et d'information le plus exigeant pour les spectateurs et les professionnels.
Renseignements
Dan Abitbol & Jean-Luc Caradec
Tél. 01 53 02 06 60
email la.terrasse@wanadoo.fr

Les Bains Macabres

THÉÂTRE DE COMPIÈGNE / ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET / CRÉATION LYRIQUE

Création d'un opéra-comique de Guillaume Connesson, sur un livret d'Olivier Bleys, *« entre thriller et roman noir, romantisme échevelé et humour cocasse »* selon son metteur en scène Florent Siaud.

On savait la jeune compagnie Les Frivolités Parisiennes du genre défricheuse, engagée dans l'exploration du répertoire de l'opéra-comique français de 1850 à 1930. On la découvre inventrice, avec le concours du Théâtre Impérial de Compiègne qui l'accueille en résidence depuis deux ans, car à l'origine de la création d'un ouvrage nouveau composé par Guillaume Connesson, star de la musique de notre temps. « *Nous avons eu envie d'an-*

Le compositeur Guillaume Connesson.
© Christophe Peus

crer le répertoire de l'opéra-comique dans notre temps, ce qui ne s'est pas fait depuis des années. Passer commande à des compositeurs d'aujourd'hui et créer de nouveaux opéras permet cet élargissement du répertoire, tout comme la redécouverte et la mise sur le devant de la scène de partitions antérieures oubliées » confirme Mathieu Franot, co-directeur artistique de la compagnie. Pour Guillaume Connesson, dont la musique est jouée dans le monde entier par les orchestres les plus prestigieux (Royal Concertgebouw Orchestra, Philadelphia Orchestra, Chicago Symphony Orchestra, ou plus près de nous à l'Orchestre National d'Ile-de-France où il est actuellement en résidence), l'expérience est quasi inédite et d'emblée stimulante.

Opéra-comique contemporain

« *J'ai tout de suite été séduit quand Olivier Bleys, le librettiste, m'a proposé cette histoire, drôle et tragique, de rencontre entre les vivants et les morts. L'humour et la légèreté d'une part devaient alterner avec des moments plus lyriques ou franchement sombres. Mon autre envie était d'écrire un opéra à numéros : une alternance d'airs, de duos, de trios, de chœurs, mélodiquement identifiables, parfois alternant avec des dialogues parlés. Bref, oser le défi d'un véritable opéra-comique du 21ème siècle !* » explique le compositeur. L'ouvrage sera créé les 24 et 26 janvier à Compiègne, dans une mise en scène signée Florent Siaud, avant de partir immédiatement en tournée « parisienne » à l'Athénée du 31 janvier au 6 février. Avec les chanteuses et chanteurs Sandrine Buendia, Romain Dayez, Fabien Hyon, Anna Destraëlle et Geoffroy Buffière, dans les rôles principaux, et l'Orchestre (de belle taille, 37 musiciens) des Frivolités Parisiennes placé sous la direction musicale d'Arie Van Beek. Une belle surprise de la saison lyrique.

Jean Lukas

Théâtre Impérial de Compiègne, 3 rue Othenin, 60200 Compiègne. Le 24 janvier à 20h30, le 26 à 15h30. Tél. 03 44 40 17 10.
Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau, 75009 Paris. Du 31 janvier au 6 février. Tél. 01 53 05 19 19.

OPÉRA DE PARIS / BASTILLE / PALAIS GARNIER

Filière française

***L'Enfant et les sortilèges*, *Les Contes d'Hoffmann* puis *Manon* se succèdent à l'affiche de l'Opéra de Paris en ce début d'année.**

© D.R.
La soprano sud-africaine Pretty Yende sera Manon à l'Opéra Bastille à partir du 26 février.

Comme pour mieux se préparer à l'événement d'une nouvelle production très attendue de *Manon* de Massenet, sur la scène de Bastille du 26 février au 10 avril, dans une mise en scène de Vincent Huguet et sous la direction musicale de Dan Ettinger, l'Opéra de Paris semble ouvrir une ligne française dans sa programmation avec deux reprises successives. La première rapproche pour la première fois *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel dans la mise en scène de Richard Jones et Antony McDonald (issue d'une production de 1998 où le conte de Colette et Ravel était alors associé, sous la baguette de James Conlon, au *Nain* de Zemlinsky) et le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy, sous le regard de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker avec les danseurs de sa Compagnie Rosas. Passant de Garnier à Bastille, viendront ensuite *Les Contes d'Hoffmann* d'Offenbach dans la mise en scène très efficace de Robert Carsen, maintes fois vue et revue depuis sa création en 2000 mais dont la qualité et le caractère spectaculaire ne se démentent pas au fil du temps (du 21 janvier au 14 février). Avec Mark Elder (direction musicale) et les voix dans les principaux rôles de Jodie Devos (Olympia) Véronique Gens (Giulietta) et Michael Fabiano (Hoffmann).

Jean Lukas

Opéra de Paris. Tél. 08 92 89 90 90. www.operadeparis.fr
Prélude à l'après-midi d'un faune / ***L'Enfant et les sortilèges***, au **Palais Garnier** du 18 au 29 janvier 2020.
Les Contes d'Hoffmann d'Offenbach, à **l'Opéra Bastille**, du 21 janvier au 14 février 2020.
Manon de Massenet, à **l'Opéra Bastille**, du 26 février au 10 avril 2020.

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

jazz / musiques du monde / chanson

Michel Legrand forever

RADIO-FRANCE / HOMMAGE

Il y a tout juste un an, Michel Legrand quittait ce monde qu'il avait contribué à rendre plus beau. Trois concerts exceptionnels à la Maison de Radio-France célèbrent sa musique dans quelques-unes de ses nombreuses dimensions : musique de cinéma, jazz et chanson.

La vie musicale française aura attendu qu'il atteigne un âge avancé, puis son décès le 26 janvier dernier, à l'âge de 86 ans, pour mesurer l'envergure de Michel Legrand, à coup sûr son musicien de la seconde moitié du XXe siècle le plus écouté dans le monde. Trois fois oscarisés, pour ne faire référence qu'au volet cinématographique de son œuvre – avec successivement *L'Affaire Thomas Crown* en 1968, *Un été 42* en 1971 et *Yentl* en 1983 –, mélodiste et orchestrateur hors pair, Michel Legrand fait partie de cette espèce à part et rare de musicien ouvert à tous les sons, pour lesquels leur art est un tout. Qu'il s'agisse de musique classique, de jazz, de chanson populaire ou de création pour l'image. Qu'il s'agisse de chanter, de composer, d'arranger ou de jouer du piano. « *J'ai appris tout seul à écrire de la musique, à l'âge de cinq ou six ans, j'étais très en avance. Finalement, ma mère a compris que je m'intéressais au piano et à rien d'autre. Alors en 1942, en pleine occupation, je suis allé au Conservatoire. J'avais 10 ans et je me suis dit : « C'est mon monde ». J'ai eu comme professeur Nadia Boulanger... Je la détestais parfois parce qu'elle était très exigeante, mais elle était extraordinaire,* déclarait Michel Legrand en 2018 dans un passionnant entretien au *Guardian*. Il ajoutait : « *Quand j'ai fini le Conservatoire de Paris, j'avais 20 ans et j'avais l'impression que je pouvais tout faire : écrire des symphonies, être un pianiste classique virtuose, un pianiste de jazz – cela me plaisait beaucoup, car vous êtes libre et je sais improviser –, un chanteur, un chef d'orchestre. Alors j'ai dit que mon rêve dans ma vie serait de tout faire* ». Ce rêve, on le sait, devint réalité.

© D. R.
Hommage à Michel Legrand à la Maison de la Radio.

Symphonique avec Mikko Franck, Jazz avec Fred Pallem

Dans la maison Radio-France, où il avait enregistré en 2016 ses *Concerto pour violoncelle* (avec Henri Demarquette en soliste) et *Concerto pour piano* avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par son directeur musical Mikko Franck, œuvres « classiques » tardives auxquelles il était très attaché, trois concerts importants sont à l'affiche en ce mois de janvier. D'abord une soirée Cinéma partagée entre une œuvre nouvelle d'Alexandre Desplat, l'un de ses fils spirituels, à qui sera remis le Prix France Musique Sacem de la musique de film, puis un florilège de partitions symphoniques, des raretés comme la musique du film-testament d'Orson Welles *The Other side of the wind* ou la partition inédite de *La Rose et la flèche*, mais aussi des « tubes » mondialement connus dont les Suite Jacques Demy (*Les Parapluies de Cherbourg / Les Demoiselles de Rochefort / Peau d'âne*) et Suite Steve McQueen (*Le Mans / Le Chasseur / L'Affaire Thomas Crown*). Suivront une soirée Jazz placée sous la direction artistique de Fred Pallem à la tête de son grand format Le Sacre du Tympan, augmenté de 12 cordes, dans des arrangements inédits, puis un programme intitulé *La musique en-chantée* consacré à la chanson à travers des reprises par de jeunes interprètes de titres tels que *Sans toi, Je ne pourrai jamais vivre sans toi, la Chanson des jumelles, What are you doing the rest of your life, Les Moulins de mon cœur, Un parfum de fin du monde*...

Jean-Luc Caradec

Maison de la Radio, 116 av. du Président-Kennedy, 75016 Paris. Tél. 01 56 40 15 16.
Programme Cinéma : vendredi 24 janvier à 20h à l'Auditorium. Avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France.
Programme Jazz : samedi 25 janvier à 20h30 au Studio 104.
Programme Chanson : dimanche 26 janvier à 16h à l'Auditorium.

PARIS / JAZZ / SÉLECTION

Au Sunside

Le club de la rue des Lombards compose une affiche qui mêle nouveaux venus, talents établis et musiciens secrets.

© D. R.
Le saxophoniste new-yorkais Walt Weiskopf, rare sur les scènes françaises, au Sunside ce mois-ci.

Récent lauréat des trophées du Sunside à l'unanimité, le pianiste Jean-Charles Acquaviva, en concert le 8 janvier, fait partie de ces musiciens dont le talent commence à se faire connaître autant que leur nom. Le sien, chantant, est comme une annonce métaphorique de la fluidité rythmique de son jeu. Sur scène les 17 et 18, Jesse Davis, pour sa part, serait plutôt un vieux routier respecté du saxophone, en cela qu'il promène son alto depuis plusieurs décennies, avec un style volubile et acéré qui découle en droite ligne de Charlie Parker. Connu comme batteur, Jorge Rossy possède aussi des talents de vibraphoniste qu'il cultive au sein d'un Vibes Quintet qui s'agrémente notamment de Billy Hart à la batterie et Mark Turner au saxophone, à voir les 21 et 22. Quant à Walt Weiskopf, s'il est le type même du « musicien pour musicien », c'est-à-dire un maître méconnu du grand public, son passage les 31 janvier et 1er février au Sunside constitue une excellente occasion d'aller découvrir ce saxophoniste apprécié, notamment, de Brad Mehldau.

Vincent Bessières

Sunside, 60 rue des Lombards, 75001 Paris. Mercredi 8, vendredi 17 et samedi 18, mardi 21 et mercredi 22, vendredi 31 janvier et samedi 1er février, à 21h30. Tél. 01 40 26 46 60. Places : 20 ou 30 € suivant le concert.

THÉÂTRE DUNOIS PARIS / OPÉRA JAZZ

ONJ « Dracula »

Un conte musical jeune public sur le thème du vampire, à la frontière entre le bien et le mal.

© Sylvain Gripoix
Frédéric Maurin, un des deux compositeurs de « Dracula ».

Premier spectacle jeune public de l'histoire de l'Orchestre National de Jazz, *Dracula* vient d'être créé, les 1er et 2 décembre, sur la scène de L'Astrada de Marciac (32) où il a reçu un accueil enthousiaste. Cet opéra co-composé par Grégoire Letouvet et Frédéric Maurin, le nouveau patron de l'ONJ, et mis en scène par Julie Bertin, va maintenant connaître sa première parisienne au Théâtre Dunois. « *J'avais envie d'un spectacle qui aborde des thèmes comme la vie, la mort, l'amour, la peur... Inspiré de Dracula, dans une adaptation très libre de Bram Stoker, il prend la forme d'un conte musical, avec deux comédiennes et onze musiciens. C'est un divertissement plein de profondeur* » explique Frédéric Maurin qui fait de cette première création « jeune public » de et avec l'ONJ « *un axe de travail très important* » de son projet. Sa complice metteuse en scène est familière des aventures musicales : « *La musique dans les spectacles de notre compagnie, le Birgit Ensemble, a toujours une part très importante. Ce projet est donc un pas de plus en ce sens. Ce n'est ni du théâtre musical ni une comédie musicale : il s'agit d'un genre d'opéra jazz pour tout public* » précise Julie Bertin.

Jean-Luc Caradec

Théâtre Dunois, 7 rue Louise-Weiss, 75013 Paris. Le 10 janvier à 20 h et le 11 à 18h. Tél. 01 45 84 72 00.

L'Orient rêvé de Baiju Bhatt

STUDIO DE L'ERMITAGE / JAZZ – INDE

Le violoniste et compositeur helveto-indien Baiju Bhatt défend avec son groupe Red Sun un projet musical ambitieux plaçant au centre de sa recherche la quête d'identité et la volonté de faire chanter ensemble des mondes musicaux différents, en particulier le jazz et la musique indienne. Résultat : un nouvel album intitulé *Eastern Sonata*, gorgé d'une musique solaire portée par l'alliage du groove et de subtils parfums romantiques.

Votre musique provoque une rencontre magnifique entre deux mondes...
Baiju Bhatt : J'ai plus ou moins grandi en Europe, je suis indien du côté de mon père, et suisse du côté de ma mère. La question de mon identité s'est posée assez rapidement, toujours avec le sentiment d'être à la fois à la maison et étranger en même temps, tant en Inde qu'en Suisse par exemple. On peut faire de ce questionnement, de cette instabilité, une grande force, qui permet de se redéfinir perpétuellement. Ma musique est tout simplement le prolongement de cette recherche. La rencontre s'impose donc tout naturellement, ce métissage est l'expression de mon Orient à moi, recomposé, fantasmé, et pétri d'influences multiples.

© D. R.
Le violoniste Baiju Bhatt vient de signer son deuxième album : *Eastern Sonata*.

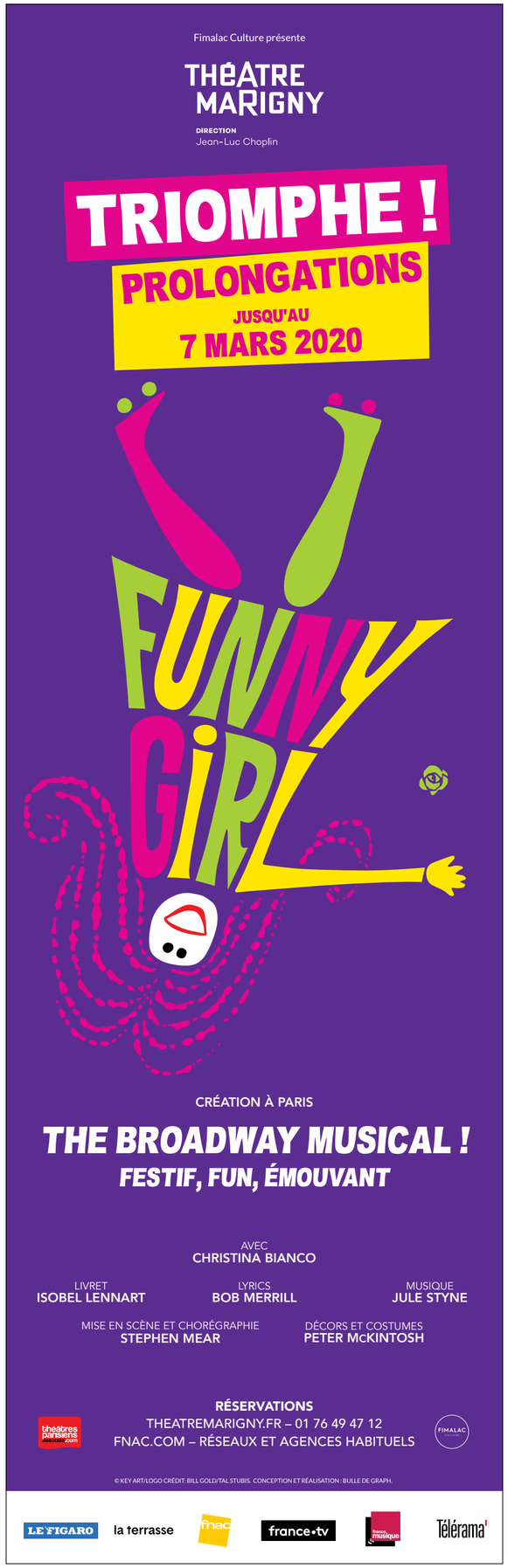
> « On peut faire de ce questionnement autour de l'identité, de cette instabilité, une grande force. »

Pourquoi le violon s'impose-t-il comme l'instrument idéal pour créer cette jonction entre musique indienne et jazz, entre Orient et Occident ?
B. B. : Le violon est l'instrument nomade par excellence. Sous des formes parfois diverses, on en joue du Rajasthan, d'où je suis originaire, jusqu'en Europe, en passant par le Moyen Orient, l'Europe de l'Est, et tout le pourtour de la Méditerranée. C'est un instrument intime, très proche de la voix humaine, à même de reproduire ses inflexions les plus subtiles. C'est aussi un instrument très présent dans les musiques traditionnelles, où l'improvisation règne, et dont je m'inspire beaucoup.

Quels sont les artistes dont vous vous sentez proche - ou dans la continuité desquels vous vous situez – pour ce projet ?
B. B. : Je me réfère souvent au Shakti de John McLaughlin et L. Shankar, qui restent des références assez absolues. J'adore les artistes qui font le lien entre les harmonies ultramodernes du jazz et des conceptions modales de la mélodie, qui lient musique savante et populaire. Tigran Hamasyan et Nguyên Lê sont au panthéon de mes héros de toujours. Mais je reste aussi un fan inconditionnel de Jean-Luc Ponty, Wayne Shorter, ou de Michael Brecker, dont on entendra inévitablement des influences dans ma musique. J'essaie également de proposer quelque chose de violonistique, qui mette en valeur la beauté de cet instrument, et en cela je me réfère aussi au monde du violon classique.

Propos recueillis par Jean-Luc Caradec

Studio de l'Ermitage, 8 rue de l'Ermitage, 75020. Mardi 28 janvier à 21h. Tél. 01 44 62 02 86. Places : 15 €.



RÉGION / **THÉÂTRE DE NÎMES / FESTIVAL**

Festival Flamenco de Nîmes

Gros plan sur le riche volet musical de la nouvelle édition du plus grand festival de Flamenco en Europe en dehors de l'Espagne.

©Manuel Naranjo

Rafael Riqueni, légende vivante de la guitare «Flamenca», attendu à Nîmes les 17 et 18 janvier à 18h.

C'est une banalité de l'écrire mais la programmation de la trentième édition du Festival Flamenco de Nîmes vient nous le rappeler avec force : la matrice profonde de la danse flamenca est… sa musique. Savante et instinctive à la fois, elle s'incarne avant tout dans un instrument, immuable âme sonore du grand art du Flamenco : la guitare. Et si la vie du flamenco est souvent animée par des débats parfois virulents entre « avant-gardistes » et tenants de la tradition quand il s'agit de danse, les guitaristes et chanteurs réputés, eux, font presque toujours l'unanimité. Ce sera évidemment le cas dans cette programmation nîmoise pour le génial Rafael Riqueni, né en 1962, engagé dans un dialogue avec la danseuse Rocia Molina dans la performance « Impulso » (les 17 et 18/01), puis pour le grand Vicente Amigo, qu'un certain Pat Metheny n'a pas hésité à décrire comme « *le meilleur guitariste du monde* » (le 16). Il faudra aussi savoir tendre l'oreille au fil des dates vers des talents plus inattendus, souvent méconnus de ce côté des Pyrénées, représentant l'avenir de cette musique, comme Antonia Jimenez, symbole d'un renouveau féminin en cours dans la guitare « flamenca » (le 15), ou le jeune Alejandro Hurtado qui accompagnera en duo la grande vocaliste Mayte Martin (le 17)… À signaler aussi : Mariola Membrives, dans les chansons populaires de Lorca, David Lagos dans sa relecture contemporaine de chants anciens (le 9) ou encore la soirée intitulée « Tres golpes » associant la guitare d'Alfredo Lagos, les claviers et guitares électriques de Raül Refree et la voix impériale de Tomas de Perrate, descendant d'une des plus grandes dynasties gitanes du cante, les Perrate de Utrera (le 11). Musica !

Jean-Luc Caradec

Théâtre de Nîmes, 1 place de la Calade, 30000 Nîmes. Du 9 au 19 janvier. Tél. 04 66 36 65 10.

MAISON DE LA RADIO / JAZZ

Cécile Mclorin Salvant / Clovis Nicolas

Le célèbre Studio 104 accueille un concert aux couleurs du jazz franco-américain.

© Mark Fitton

Cécile McLorin Salvant, une voix du jazz…

« *Une soirée transatlantique !* » Le slogan qui sert d'accroche à ce double plateau est tout à fait justifié. Pour ouvrir le bal, le contrebassiste Clovis Nicolas , désormais new-yorkais, viendra proposer sa version de *Freedom Suite,* fameuse session de Sonny Rollins de 1958. En quartette, avec trompette mais sans piano. À l'inverse, ce sera justement avec l'unique clavier de Sullivan Fortner pour l'accompagner que Cécile McLorin Salvant, grandie entre Miami et Aix-en-Provence, proposera le répertoire de *The Window,* disque en duo paru en 2018. L'occasion toute trouvée pour mesurer les qualités de la lauréate en 2010 du prix Thelonious-Monk, une voix qui swingue comme peu et un sens du phrasé qui la hisse du côté des classieuses classiques du jazz vocal.

Jacques Denis

Studio 104 Maison de la radio, 116 av du Président-Kennedy, 75016 Paris. Samedi 18 janvier à 20h30. Tél. 01 56 40 15 16. Places : de 12 à 26 €.

SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES / BAL BLOMET / PIANO ET CLAVECIN

Édouard Ferlet & Violaine Cochard « Plucked'n Dance »

Deux musiciens, deux claviers, deux genres, une même intention : le sens de la danse.

D'un côté, un pianiste de jazz engagé depuis longtemps dans un travail de recomposition du paradigme classique, et notamment de la

© Joachim Olaya

La claveciniste Violaine Cochard et le pianiste Édouard Ferlet.

musique de Bach. De l'autre, une claveciniste, rompue à la musique baroque, interprète reconnue de la musique de François Couperin. Entre les deux, non pas une confrontation de genres, un face-à-face de styles, mais un travail rigoureux et original pour façonner avant tout un son, celui né de l'association de la rondeur du piano et du pincé du clavecin, et un horizon, celui de la danse, qui rythme leurs pas parallèles et leurs chassés-croisés sur les claviers.

Vincent Bessières

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, auditorium de la Batterie, place Georges-Pompidou, 78180. Mardi 21 janvier, à 20h30. Tél. 01 30 96 99 00. Places : 16 €.
Le Bal Blomet, 33 rue Blomet, 75015. Vendredi 24 janvier, à 20h30. Tél. 07 56 81 99 77. Places : de 15 à 20 €.

JAZZ CAFÉ MONTPARNASSE / JAZZ

Duke Orchestra

Laurent Mignard, sous le charme, dédie son nouveau répertoire au « Duke Ladies ».

©Pascal Boucher

Dans « Duke Ladies », Laurent Mignard et son Duke Orchestra remettent les femmes au cœur de l'œuvre d'Ellington.

On ne présente plus le travail d'exploration et de valorisation de l'œuvre ellingtonienne mené depuis 2003 par le compositeur, trompettiste et surtout chef d'orchestre Laurent Mignard à la tête de son Duke Orchestra. Alors que sa dernière grande aventure en date, le spectacle « Jazzy Poppins », directement inspiré par l'album *Duke Ellington Plays Mary Poppins* enregistré en 1964, continue de tourner, Laurent Mignard et sa superbe formation sont déjà engagés dans un nouveau projet qui fera bientôt l'objet d'un enregistrement : *Duke Ladies* (sur le label Juste une Trace). Le programme, présenté en avant-première sur la vaste scène du Jazz Café Montparnasse, souligne la place et l'influence des femmes dans l'inspiration de Duke Ellington, des fragrances de la *Perfume Suite* aux fresques orchestrales *The Girls* ou *The Tattooed Bride*, sans oublier quelques compositions aussi fameuses que *Sophisticated Lady* ou *Satin Doll* inspirées par la gent féminine… Ce nouveau répertoire mettra logiquement en avant, en solistes, quelques musiciennes de premier plan : Aurélie Tropez (clarinette), Julie Saury (batterie), Myra Maud et Sylvia Howard (chant), Rachelle Plas (harmonica) et Aurore Voilqué (violon).

Jean-Luc Caradec

Jazz Café Montparnasse, 13 rue du Commandant-René-Mouchotte, 75014 Paris. Jeudi 23 janvier à 20h30. Tél 01 43 21 58 89.

THÉÂTRE DES ABESSES / INDE

Rakesh Chaurasia

Le neveu de l'illustre Hariprasad est devenu une référence pour les amateurs du genre classique.

© D. R.

Rakesh Chaurasia, flûtiste dans la grande tradition hindoustanie.

À cinq ans, il suivait déjà les volutes de son oncle Hariprasad, célèbre flûtiste et fameux pédagogue dont la bansuri a marqué les esprits mélomanes depuis des décennies. C'est ainsi que Rakesh allait prendre bonnes notes des leçons de celui avec lequel il tournera une fois adulte à travers le monde. Le natif de Mumbai en 1971 figure parmi les rares disciples du maître à réussir à se hisser aux mêmes hauteurs, à tel point qu'on pourrait les confondre. Et comme son oncle, il a aussi su dialoguer avec d'autres cultures, notamment les producteurs ésotériques Talvin Singh et Smadj, tout en continuant se produire dans un contexte plus classique, comme déjà sur cette même scène. Peu importe finalement le contexte, il parvient toujours à capter l'auditoire, pour le faire pénétrer dans une musique où spiritualité rime avec inventivité.

Jacques Denis

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Samedi 25 janvier à 16h. Tél. 01 42 74 22 77. Places : de 5 à 19 €.

IVRY / FOLK WORLD

Souad Massi

La chanson gracieuse de Souad Massi transcende le chaabi des origines.

© D. R.

Chanteuse et guitariste, parolière et compositrice, Souad Massi est au Théâtre d'Ivry.

Quelque part entre chanson algérienne et occidentale, Souad Massi raconte dans son dernier album, *Oumniya* (paru chez Naïve) ses racines, ses émancipations d'artiste, ses interrogations de femme, ou encore l'exil et le retour aux sources. Avec une simplicité harmonique qui lui ressemble, Massi a libéré son écriture, toujours pudique mais plus frontale, plus intime, comme délestée. Accompagnée de derbouka, mandole, guitares, violon alto et percussions, elle mêle ses genres de prédilection en une pop douce et mélodique.

Vanessa Fara

Théâtre d'Ivry Antoine Vitez, 1 rue Simon-Dereure, 94200 Ivry-sur-Seine. Mardi 28 janvier à 20h. Tél. 1 46 70 21 55. Places : 6 à 20 €.

focus

Les horizons dégagés de Jean-Marie Machado

Pianiste, compositeur, chef d'orchestre et créateur de projets musicaux volontiers transversaux, Jean-Marie Machado n'arrête jamais de recomposer les paysages dans lesquels il inscrit sa musique. Dans sa proche actualité émerge un nouveau quartet, Majakka, composé de Vincent Ségal, Keyvan Chemirani et Jean-Charles Richard, tandis que sa grande formation Danzas vient de s'enrichir d'un nouveau programme, *L'Amour Sorcier*, en forme de variations musicales et chorégraphiques autour du chef-d'œuvre de Manuel De Falla.

entretien / Jean-Marie Machado

Une musique illimitée

Le pianiste revient sur son attachement à une direction d'orchestre qui privilégie l'ouverture d'horizons, au diapason de son identité composite.

Dans le paysage de la musique improvisée, vous avez créé une formule, souvent désignée par le mot « jazz de chambre »…
Jean-Marie Machado : Depuis le trio Machado, en 1986, c'est un sillon que je creuse obstinément. On pourrait y ajouter la dimension latine, voire orientale, qui se retrouve dans de nombreux projets que j'ai pu mener. Mon grand ensemble Danzas est un bel exemple d'aboutissement de cette démarche.

Comment situer les solos dans cette démarche ?
J.-M. M. : Le solo est l'un des rares endroits où l'on va au plus profond de l'âme du musicien, de sa pensée. C'est pourquoi j'ai baptisé le premier solo de mon récent disque *Pictures for Orchestra*, *Minhas Tres Almas*. Je suis aujourd'hui débarrassé des histoires de langages et de styles, pour me poser la seule question qui vaille : quelle humanité entend-on dans telle ou telle musique ? En solo, il n'y a plus de barrière, c'est un souffle qui parle directement au cœur. Avec plusieurs musiciens, il y a forcément une mise en scène, une distribution de rôles, des sensibilités qui s'accordent et s'entendent. C'est le cas dans mon quartet Majakka, qui révèle des pièces travaillant sur des états, des émotions, et ne s'attachant pas à un genre, un style, des choses auxquelles on croit quand on est plus jeune.

© Bertrand Pichene

Jean-Marie Machado.

« Je suis aujourd'hui débarrassé des histoires de langages et de styles, pour me poser la seule question qui vaille : quelle humanité entend-on dans telle ou telle musique ? »

Être hors limite a l'inconvénient de limiter la diffusion de votre musique dans un premier temps…
J.-M. M. : Je ne me sens pas hors limite… Je poursuis ma route, dans un système sectorisé qui peine à « ranger » des projets d'ordre plus poétique, des projets hybrides, transversaux, qu'il voudrait étiqueter à tout prix. Cela n'a pas empêché les auditeurs d'apprécier mon langage et ma musique, qui a su s'imposer au fil du temps.

Et finalement la mélodie demeure le cœur…
J.-M. M. : Le sens mélodique est un pivot dans mon écriture, même si j'utilise encore ça et là des masses orchestrales dont la puissance a aussi un fort pouvoir d'évocation. Les plus grands musiciens de free sont aussi de formidables mélodistes. Là encore, il ne faut pas se « limiter ». J'ai toujours aimé cette liberté, qu'incarnent autant un Bach qu'un Ornette Coleman.

C'est aussi cette forme sans contrainte que vous explorez dans différents duos…
J.-M. M. : Si l'on tient aux petites cases, André Minvielle n'était pas « fait » pour me rencontrer, et c'est évidemment cela qui nous a plu. Dans le cas du duo avec Didier Ithursarry, il est le résultat d'une entente pas si évidente entre le piano et l'accordéon, une relation qui s'est construite au sein de l'orchestre Danzas. C'est cette entité étonnante qu'on a extraite au bout d'une dizaine d'années pour en faire un projet à part entière.

Vous avez trouvé dans le Centre des Bords de Marne au Perreux sur Marne une plate-forme pour vos projets…
J.-M. M. : Il se trouve que j'habite cette ville et que Michel Lefeivre, le directeur de ce lieu, est l'un de ceux qui a programmé mon premier trio il y a plus de trente ans ! En fait, sur sa demande, je l'ai aidé à élaborer une saison « jazz », au pluriel. D'Alain Jean-Marie à Vincent Courtois, mais aussi avec de jeunes musiciens. En mars 2020, nous présenterons la troisième édition d'un festival sur trois jours. Tous les jazz seront là. C'est l'aboutissement d'une collaboration de douze ans, qui vise à faire de ce théâtre un lieu de création où les musiciens se sentent chez eux.

Propos recueillis par Jacques Denis

PAN PIPER / SCÈNE SACEM JAZZ / PARIS

Jean-Marie Machado puissance 3

Le pianiste est l'invité de la Scène Sacem Jazz au Pan Piper.

Lors de ce concert exceptionnel, Machado décline trois de ses formules de concerts, de la plus ancienne et naturelle, le solo, qu'il pratique depuis trente ans sur scène, à la fois en héritier des maîtres du jazz et de la grande pianiste classique Catherine Collard dont il fut l'élève, à la formule toute nouvelle de son Majakka Project. Entre les deux, il reprend le fil poétique de son dialogue libre, intense et lyrique avec l'accordéoniste Didier Ithursarry.

Jean-Luc Caradec

Pan Piper, 2-4 impasse Lamier, 75011 Paris. Lundi 13 janvier à 20h. Tél. 01 40 09 41 30. Places : 24 €. Et aussi / **Duo Machado/ Ithursarry** en concert : le 7 mars au **Domaine de Grosbois** (94) ; le 5 avril à **Chartres** (28) ; les 22 et 23 mai en **Belgique**.

SARREGUEMINES / EYBENS / CRÉATION

Peau d'âne / Peau d'ânesse

Un opéra de poche pour piano, voix et récitant

Jean-Marie Machado est le compositeur et musicien-interprète (piano, voix) de cet opéra tout public à partir de 6 ans conçu par la Compagnie Ecouter Voir de Jean-Jacques Fdida, spécialiste des contes dont il aime éclairer les dessous cachés ou oubliés. Il partage cette aventure avec Jean-Marie Machado. « *Son écoute généreuse, sa poésie dans la composition et sa liberté au piano donnent de nouveaux horizons aux mots…* » confie-t-il. Avec aussi Aurore Bucher (soprano).

Jean-Luc Caradec

Du 3 au 6 février à **Sarreguemines** (57) ; le 12 mai à **Eybens** (38)

PICTURES FOR ORCHESTRA* / *L'AMOUR SORCIER

Danzas

Depuis 2007, cet orchestre « grand format » explore divers univers musicaux avec pour cap l'oblique transversalité.

« *Danzas a été inventé dès le début pour rencontrer le monde chorégraphique, mais cela s'est heurté à des contraintes formelles : comment parvenir à viabiliser financièrement une dizaine de musiciens avec une dizaine de danseurs. Aujourd'hui, nous avons enfin une structure suffisamment solide à tout point de vue pour aboutir à une relecture de* L'Amour sorcier *de Manuel de Falla.* » Créé en avril dernier au Perreux, ce spectacle associe l'écriture de Machado à la compagnie de danse Chatha. Il permet de donner la pleine (dé) mesure de ce grand petit orchestre « *dédié à la recherche de timbres, au travail d'orchestration, avec des parties improvisées insérées* », selon son créateur et catalyseur qui a par ailleurs publié en début d'année sur le label La Buissonne « *Pictures for Orchestra* », une suite de neuf « free wheels » rendant hommage à chacun des musiciens de l'orchestre. Plus qu'un disque, un élan poétique.

© Bertrand Pichene

Jacques Denis

Danzas en concert : ***Pictures for Orchestra*** le 23 janvier au **Conservatoire de Nantes** (44) ; le 25 janvier à **Jazz à Saint-Maur-des-Fossés** (94) ; le 19 février au **Théâtre d'Angoulême** (16) et le 15 mars à **Jazz au Confluent de Conflans-Sainte-Honorine** (78)
L'Amour Sorcier le 14 février au **Théâtre Scène Nationale de Mâcon** (71) ; le 16 avril au **Moulin du Roc Scène Nationale de Niort** (79) ; le 14 mai à **l'Arsenal de Metz** (57) et le 11 novembre au **D'jazz Nevers Festival** (58).

QUARTET / CRÉATION

Majakka Project

Sous le nom de Majakka, le phare en finnois, le pianiste réunit un quartet majeur pour vagabonder entre les lignes esthétiques.

Pour ce nouveau projet, Jean-Marie Machado a choisi de revenir en arrière, conviant des musiciens qui ont marqué sa propre route, pour mieux se projeter vers l'avant. « *J'ai rencontré le violoncelliste Vincent Ségal alors qu'il était tout jeune, au sein du projet Vibracordes avec Nana Vasconcelos. Keyvan Chemirani, ce fut un peu plus tard pour des projets chorégraphiques et aussi des duos. C'est un musicien avec lequel j'ai découvert la percussion. Et enfin Jean-Charles Richard, saxophoniste avec qui j'ai beaucoup joué aussi en duo, fait partie de l'orchestre Danzas depuis douze ans. Ces trois musiciens ont balisé une couleur musicale à mes côtés, en y apportant des touches qui se sont avérées fondamentales.* » Il s'agit donc d'une synthèse de tous ces univers, au travers de petites perles rares provenant d'anciennes créations de Machado. « *Même si je les ai peu jouées auparavant, elles ont la particularité de m'avoir fait bifurquer de mon chemin, en ouvrant des lumières. C'est pourquoi j'ai choisi ce nom pour ce projet : le phare sert à éviter les écueils. J'aime bien cette métaphore concernant ces thèmes et musiciens qui ont forgé mon identité.* »

© Cecil Mathieu

Jacques Denis

Le 14 mars au **Centre des Bords de Marne du Perreux-sur-Marne** (94) ; le 4 avril au **Moulin à Jazz de Vitrolles** (83) et le 17 septembre au **Festival les Émouvantes à Marseille** (13).

PARIS / JAZZ / SÉLECTION

Au Studio de l'Ermitage

La salle implantée sur les hauteurs de Ménilmontant est un lieu de musiques croisées et inhabituelles. La preuve par trois.

© Pierre Dachery

Le groupe Akalé Wubé s'est fait une spécialité de l'éthio-groove.

Ils sont en résidence mensuelle depuis un petit bout de temps mais c'est toujours avec la même ferveur que les cinq musiciens d'Akalé Wubé se retrouvent, comme le 25 janvier, au Studio de l'Ermitage pour délivrer leurs éthio-grooves, une musique qui puise dans le son du Addis-Abeba des années 1960 ses couleurs harmoniques particulières, ses rythmes chaloupés et son atmosphère lancinante… Akalé Wubé a d'ailleurs collaboré avec une légende du genre, le chanteur Girma Bèyèné. C'est dire l'authenticité de sa démarche. Quatre jours plus tard, le 29 janvier, c'est la flûtiste Naïssam Jalal, fraîchement auréolée d'une Victoire du jazz, qui revient à son groupe Rhythms of Resistance, pour présenter en avant-première un nouveau répertoire dont une partie devrait prochainement voir le jour en version symphonique avec l'Orchestre de Bretagne. Entre-temps, le 27, le saxophoniste Christophe Panzani aura exploré *Les Mauvais Tempéraments* de son nouvel album, entouré d'une belle brochette de pianistes : Yonathan Avishai, Édouard Ferlet, Eric Legnini, Leonardo Montana et Tony Paeleman.

Vincent Bessières

Studio de l'Ermitage, 8 rue de l'Ermitage, 75020 Paris. Samedi 25, lundi 27 et mercredi 29 janvier. Tél. 01 44 62 02 86.
Place : de 12 à 20 € suivant les concerts.

LA SEINE MUSICALE / ORATORIO JAZZ

Richard Galliano

L'accordéoniste présente en première mondiale son oratorio *Les Chemins Noirs*.

Alors que Radio-France lui consacre trois concerts exceptionnels au mois de janvier, Richard Galliano rend lui aussi hommage à Michel Legrand dans un nouvel enregistrement avec quintette à cordes qui sort chez Jade. « *L'accordéoniste gravit l'œuvre de Michel Legrand en premier de cordée, traçant un sentier étroit où il n'y a guère de place que pour quelques alpinistes aux gestes mesurés, économes, exacts* » commente, admiratif, François Lacharme, le programmateur « jazz » de la Seine Musicale. La salle de l'Île Seguin accueille justement Richard Galliano pour un autre projet : la première mondiale de son oratorio *Les Chemins*

© D. R.

La double actualité de Richard Galliano : au disque, il rend hommage à Michel Legrand, en concert il crée un oratorio de sa composition.

Noirs. Inspiré par le roman éponyme de René Frégni, paru en 1992, l'œuvre relate la cavale picaresque à travers le monde d'un jeune homme ayant un jour commis, sans le vouloir, un acte irréparable… Galliano a conçu sur cette histoire un road-movie musical et choral entouré de René Frégni en personne comme récitant, mais aussi du Chœur Musiques en Jeux (direction Alain Joutard) et de Bruno Rousselet à la contrebasse.

Jean-Luc Caradec

La Seine Musicale, Île Seguin, 92100 Boulogne-Billancourt. Jeudi 30 janvier à 20h30. Tél. 01 74 34 53 53.

BAL BLOMET / VOIX ET PIANO

Laurent Naouri & Guillaume de Chassy « Hollywood, Moscou, Paris »

Triple destination pour ces deux musiciens qui évoluent avec élégance aux confins du jazz et du classique.

© Bernard Martinez

Le chanteur lyrique Laurent Naouri a développé une collaboration avec le pianiste de jazz Guillaume de Chassy.

Baryton-basse ayant foulé la scène des plus grands opéras à travers le monde, Laurent Naouri est aussi un amoureux du jazz, qu'il cultive comme un jardin de moins en moins secret, notamment depuis qu'il a croisé la route du pianiste Guillaume de Chassy. Ce dernier, également doté d'une grande culture classique, a su imaginer un répertoire qui puise notamment dans les œuvres de Prokofiev, Kurt Weill et Hanns Eisler, comme un terrain de rencontre de leurs sensibilités, au sein d'un quartet complété par les clarinettes buissonnières de Thomas Savy et la contrebasse élégante d'Arnault Cuisinier.

Vincent Bessières

Le Bal Blomet, 33 rue Blomet, 75015 Paris. Vendredi 31 janvier à 20h30. Tél. 07 56 81 99 77.
Places : de 15 à 20 €.

la terrasse
RECRUTE ÉTUDIANTS/ÉTUDIANTES
Pour distribuer devant les salles de concert et de théâtre le soir à 18 h 30 et 19 h 30 ou 20h.
Disponibilité quelques heures par mois.
Tarif horaire : 10,03 €/brut + 2 € net d'indemnité de déplacement
Joindre par mail à la.terrasse@wanadoo.fr + nikolakapetanovic@gmail.com
Carte d'identité et Carte d'étudiant. Carte vitale + carte de mutuelle (ou celle des parents) et RIB.
Vos coordonnées complètes avec n° de téléphone portable.
Mettre dans l'objet du mail : **Recrutement étudiant**.

MANUFACTURE
Bachelor en Contemporary Dance
Master Théâtre – orientations Mise en scène ou scénographie
Auditions 2020
Inscriptions aux concours dès décembre 2019

Véritable école laboratoire, La Manufacture, Haute école des arts de la scène, offre aux jeunes artistes du théâtre et de la danse un espace un espace d'apprentissage, de création et d'expérimentation unique en Europe.
En 2020, les concours des Bachelor en Contemporary Dance et Master Théâtre sont ouverts aux aspirant·es danseur·euses, metteur·es en scène et scénographes.
manufacture.ch
Hes·so
Haute Ecole Spécialisée de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences and Arts Western Switzerland

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES ARTS DE LA MARIONNETTE
CHARLEVILLE-MÉZIÈRES – WWW.MARIONNETTE.COM
CONCOURS D'ADMISSION
14 > 25 AVRIL 2020
13E PROMOTION
2020-2023
DATE LIMITE DE CANDIDATURE
14 FÉVRIER 2020

Crédit photo : Christophe Loiseau